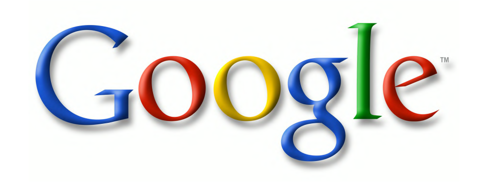
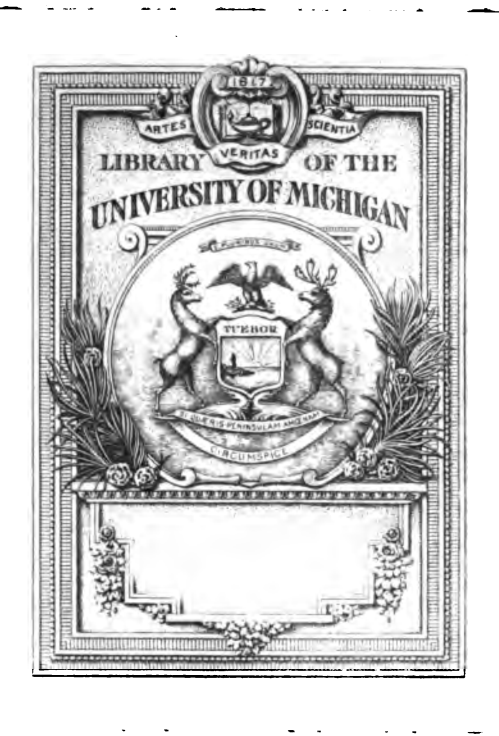
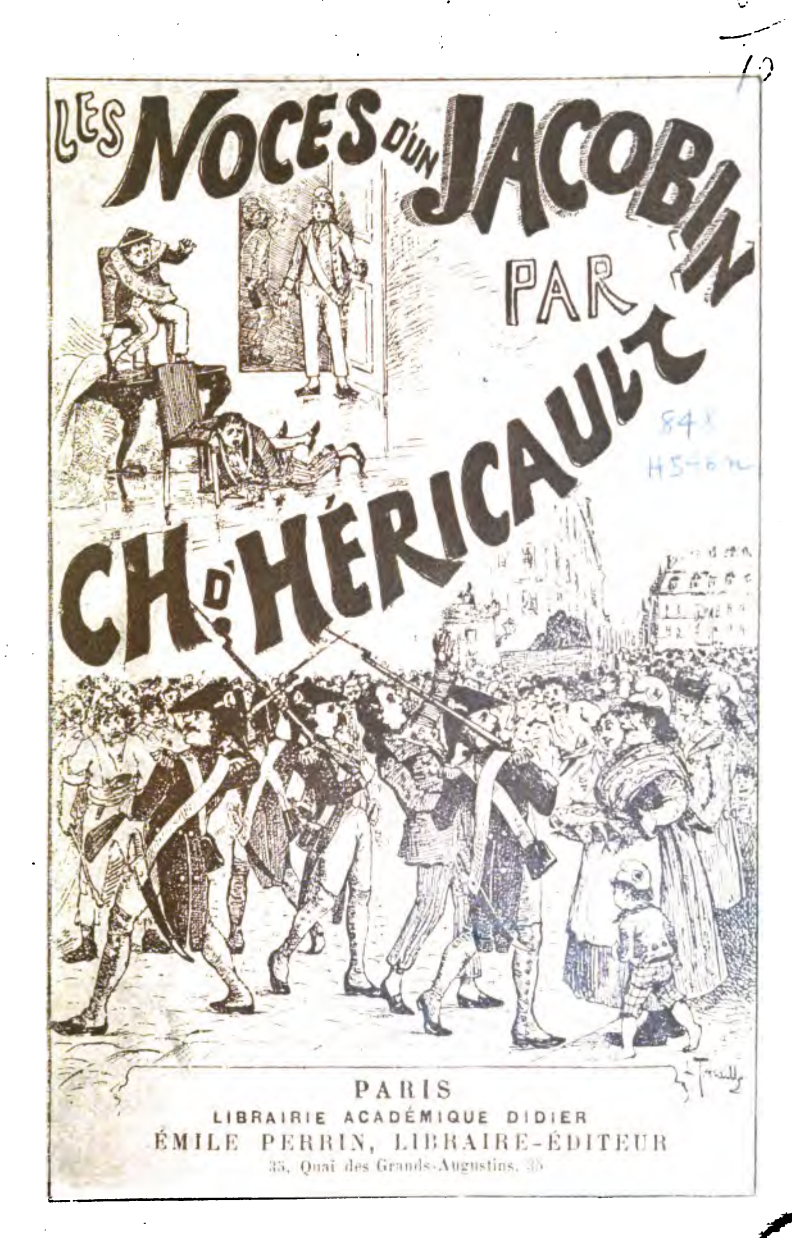

Google



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


LES NOCES D'UN JACOBIN
PAR
CH. D'HÉRICAULT
PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
ÉMILE PERRIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
35, Quai des Grands-Augustins, 35

LES NOCES D'UN JACOBIN

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Aventures de deux Parisiennes pendant la Terreur, 2e édition, 1 vol. in-12.............. 3 fr.

Les cousins de Normandie, roman pastoral du temps de la Terreur, 2e édition, 1 vol. in-12 . 3 fr.

En 1792, *Les amours de lord Saint-Albans*, 2 volumes in-12.................................... 6 fr.

I. Le premier amour de lord Saint-Albans. 1 volume......................... 3 fr.

II. Le dernier amour de lord Saint-Albans. 1 volume......................... 3 fr.

Les Bourgeois de 93. **La fille de Notre-Dame,** 2e édition. 1 volume in-12................. 3 fr.

Les Mémoires de mon oncle (1787-1794). Un paysan de l'ancien régime. Un bachelier de Sorbonne. Nouvelle édit, revue et augmentée. 1 vol. in-12. 3 fr.

Rose-de-Noël, 1 volume in-12.............. 3 fr.

Le secret des Valrège, 1 volume in-12 .. 3 fr. 50

Thermidor, 2 volumes in-12................ 6 fr.

I. Paris en 1794. 1 volume............... 3 fr.

II. Marie-Thérèse et Dame Rose. 1 volume. 3 fr.

La Révolution de Thermidor. Robespierre et le Comité de Salut public d'après les sources originales et les documents inédits. *Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2e édit. revue et corrig. 1 vol. in-12. 4 fr.

Châteauroux. — Typ. et Stéréotyp. A. MAJESTÉ.

LES

NOCES D'UN JACOBIN

JOURNAL D'ALCIBIADE CEYRAT

PAR

CH. D'HÉRICAULT

Charles Joseph de Héricault, called 1823-1899.



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

ÉMILE PERRIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1885

A MONSIEUR A. BORD

J'ai oublié le nom de ce poëte du XVIe Siècle qui écrivait en tête de son livre : « Petit livre, je t'ai mis au monde, je t'ouvre la barrière vers ce grand univers ; va, marche, cours et ne t'arrête que quand tu auras rencontré la Postérité. Mais, avant de te mettre en course, va saluer mon ami. »

Cela était dit en vers médiocres et l'auteur lui-même n'était pas un aigle. C'est encourageant pour mon humble prose ; et si ce livre-ci veut aller à la postérité j'en suis fort aise, d'abord parce qu'il paraît que c'est une action douce et louable pour un ouvrage que de passer à la postérité ; ensuite, parce que cette postérité sera peut-être bien aise d'apprendre gaîment, par les amours du sans-culotte Alci-

biade et de la belle Éléonore, les détails de la vie la plus intime de la Société jacobine et maçonnique de la Révolution. Mais, surtout, je serais heureux que cet ouvrage dise à nos petits-enfants quelle affectueuse estime j'ai pour vous.

CH. D'HÉRICAULT

Paris, Juin 1885.

AVIS AU LECTEUR

L'auteur de ce journal se nommait Ayon-Nicolas Ceyrat. Il était connu sous le sobriquet d'Alcibiade, dans cette classe très curieuse qui avait le club des Jacobins pour hôtel de Rambouillet. Ce groupe n'a pas encore été étudié dans ses intimités. Il était pourtant la nouvelle classe gouvernementale, la classe dirigeante de la société sans-culottique qui domine exclusivement, de mai 1793 *à juillet* 1794.

Alcibiade en était un membre, non pas influent, — car cette intensité de la société démocratique, avait, au plus haut point, le défaut propre à la démocratie, l'instabilité ; et personne n'y avait d'assiette, d'influence durable, — mais aimé et assez en vue. Il était beau garçon, si nous en croyons sa fiancée qui paraît devoir s'y connaî-

tre. Il était riche, assez lettré, aussi élégant que le permettaient la prudence et les basses bienséances d'alors.

Il appartenait donc à cette pléiade de jeunes gens que les personnages influents des comités de gouvernement élevaient pour être leurs aides, et qui, la Révolution durant, étaient logiquement appelés à leur succéder dans la direction dictatoriale de la République française. — Si j'en crois quelques passages vagues du présent journal, ce fut là l'embryon de cette société des Philadelphes, qui joua, quelques années plus tard, le rôle mystérieux que l'on sait.

Nous allons voir les plus signalés d'entre eux. Alcibiade qui va très candidement développer devant nous le fond le plus caché de son âme, — et qui est, je veux le dire tout d'abord, le moins répugnant de tous, — nous aidera à connaître psychologiquement ce groupe important de la société terroriste. Nous pourrons, grâce à lui, constater le bizarre travail — pareil au cheminement de milliers de vers à travers un vieux bloc de chêne — que les idées révolutionnaires

effectuaient dans le cœur même de la société chrétienne de France.

Au moment où nous prenons Nicolas Ceyrat, il est secrétaire du comité Révolutionnaire de la section Mutius Scævola, — quartier Saint-Sulpice, — c'est-à-dire un des quarante-huit Dii Minores *de l'Olympe jacobin. Il avait, par là, toute puissance sur la vie et les biens de la masse des habitants de ce quartier, à condition d'être toujours populaire et de ne l'être jamais trop ; d'être assez populaire pour passer, à chaque heure, sans se brûler, à travers le bûcher toujours allumé de l'Inquisition républicaine, et de ne l'être pas assez pour attirer violemment de son côté l'œil sinistre de Billaud, l'œil sournois de Robespierre, l'œil vaniteux de Saint-Just, l'œil féroce de Vadier.*

Quelques honnêtes gens à qui j'ai communiqué ce journal ne sont pas éloignés de croire qu'il pourrait bien être authentique, et voici comment ils raisonnent : « Ce qui distingue particulièrement ces Souvenirs, c'est l'extrême, on peut dire l'excessive abondance des détails. Or c'est là le caractère essentiel de l'autobiographie. Le roman-

cier, lui, va aux points importants, à ce qui est en relief, aux parties dramatiques. Il néglige les infiniment petits et les traits minuscules de la vie journalière. Il n'a ni la patience, ni la science suffisante; et les règles de son art, le besoin de saisir le lecteur distrait ou frivole le forcent à négliger ce qui n'est pas, soit en mouvement, soit en lumière.

» Au contraire, pour l'homme qui parle de soi-même, il n'est pas de détail indifférent ou minutieux; tout est intéressant; et il s'étend complaisamment sur chacune des choses qu'il fait, tente ou voit. »

L'argument a du bon. En effet, ces mémoires nous fournissent une masse de renseignements qu'on ne trouve pas rassemblés ailleurs et qui paraissent venir plutôt pour l'agrément du narrateur, heureux de se souvenir, que pour la récréation d'un lecteur.

Pourtant j'avoue que je ne crois pas à l'authenticité de ce Journal. Je désire fort, sans doute, que le lecteur ne soit pas de mon avis, et je serais heureux qu'il crût à l'existence d'Alcibiade Cey-

rat. Mais je dois honnêtement mettre ma responsabilité à couvert et je déclare que je n'ai pas trouvé trace de cette existence.

Tous les autres personnages — tous, ou peu s'en faut — je suis parvenu à les retrouver. Son oncle Joachim, je le vois d'abord commissaire de police, il demeure rue Férou, n° 50. Il devient président de l'Assemblée générale de la section du Luxembourg ou Mucius Scævola, puis juge de paix, membre du comité Civil de la section. Il joue un rôle fort vilain pendant la Terreur, et il est serré de très près, à la suite du 9 thermidor.

Par exemple, j'ignore pourquoi Alcibiade change quelque peu le nom de son futur beau-père. C'est Tanche qu'il est nommé dans tous les documents contemporains. Je crois toutefois que Nicolas fut poussé par un sentiment de délicatesse, que le lecteur comprendra s'il veut suivre le récit jusqu'à la fin.

Presque tous les autres individus qui sont ici nommés — et ils sont nombreux — existent historiquement, et dans une situation qui rend vraisemblable tout ce que notre Alcibiade nous en raconte.

De plus, je crois pouvoir garantir l'exactitude des mille notions que renferme ce récit.

Pour moi, ce Journal est véridique sans être authentique. Après l'avoir bien lu, relu et fait lire, j'en suis arrivé à me persuader que s'il ne paraît pas avoir été composé pour l'agrément de la foule des lecteurs, il est fort possible qu'il intéresse les plus intelligents d'entre eux.

Voici, à mon tour, comment je raisonne : Nous commençons à connaître à peu près le côté dramatique de la Terreur, les victimes, les bourreaux, les crimes, le sang versé, l'effrayante tyrannie, l'épouvantable silence, l'horreur funèbre, le monstrueux avilissement d'un peuple entier qui obéit avec le servilisme d'un troupeau de bêtes domestiques. Le tout compose un ensemble si stupéfiant pour l'imagination, qu'on ne voit plus au-dessus de la France qu'une nuée livide, sous laquelle il semble que tout étouffe. La préoccupation dominante de l'historien qui essaie de pénétrer au milieu de cette atmosphère, c'est de se demander comment on y pouvait vivre.

On y vivait pourtant, on y mangeait, on y buvait, on y dansait, on y chantait, on avait le théâtre, le café, l'art, la vie mondaine, le traiteur, le restaurateur; on y pensait; on s'y mariait.

A côté du drame effroyable et sous cette nuée sanglante, dans cette atmosphère fétide, au milieu de cette tyrannie inconnue jusque-là, il y avait la comédie humaine, la comédie-vaudeville même. Ces tyrans avaient des petits, des tyranneaux, qui n'étaient pas toujours en fonctions de despotisme actif et légal, qui étaient jeunes, parfois flâneurs, détendus, gourmands, amoureux, bons vivants à côté de la guillotine; tout cela avec une tournure spéciale de gestes, de jugements et de sentiments, qui constitue le signalement de l'époque.

Les mémoires d'Alcibiade Ceyrat nous exhibent un coin de ce tableau.

Ils ne nous donnent pas, comme en un roman, une série de scènes condensées ou lumineuses, saisissantes par l'intensité ou l'éclat. Non, c'est le pur bavardage de l'homme qui recueille, chaque soir, les plus infimes de ses souvenirs. J'insiste là-des-

sus afin qu'on ne me reproche pas de n'avoir donné que cela. C'est un commérage sur la Terreur.

Je ne sais pas si j'ai choisi les pages les plus intéressantes de ce journal. Mais enfin, le théâtre représente Paris pendant la partie la plus chaude de l'an II. Les scènes se passent en ces premiers jours de Thermidor, où la Terreur est dans tout son éclat. Il s'agit de marier le plus aimable fils de la Société-mère avec la plus charmante fille de la Franc-maçonnerie. Avec ce scenario et ce décor, Alcibiade m'a paru pouvoir intéresser quelques curieux, quelques curieuses peut-être.

Je dois dire pourtant que ces mémoires ont, à mon gré, un défaut: ils se sentent de la grossièreté du temps. On n'est plus dans la société chrétienne et chevaleresque qui n'est pas sans défaut, sans doute, mais qui a un idéal de modestie, et où tout tend tellement à la vertu que le vice même est obligé de la respecter, du moins dans les formules. L'atmosphère révolutionnaire a flétri la délicatesse et la fierté, avec le sens moral et le sens commun.

J'ai cru devoir passer par-dessus ces quelques froissements du sens délicat, en me disant qu'il est nécessaire de montrer fidèlement les perspectives du passé quand elles sont dangereusement reflétées dans le temps présent et terriblement menaçantes pour l'avenir.

Maintenant, petit livre, *va, marche, cours et ne t'arrête que quand tu auras rencontré la Postérité.*

LES

NOCES D'UN JACOBIN

PRIMIDI, 1[er] THERMIDOR, L'AN DEUXIÈME

(MERCREDI 23 JUILLET 1794, *vieux style*).

A cinq heures du matin.

Je me suis éveillé dès le patron-Jacquet. Les flèches de l'Amour avoient vaincu les pavots de Morphée. Pourtant ce ne fut pas l'image enchanteresse de l'aimable Eléonore qui se présenta la première à mon esprit dès que mes paupières alourdies s'ouvrirent à la douce lumière de l'aurore aux doigts de rose, ce fut la crainte de n'avoir pas bien fermé la pièce qui précède ma chambre à coucher. Je tremblai que mon citoyen de confiance n'y vînt avant moi, et je me rappelai que je n'avois pas caché mes lettres et ce Journal.

La veille au soir, j'avois tourné dans les pièces de mon logis, comme pois en pot, fort embarrassé à me décider entre divers cuisiniers, et je m'étois couché distraitement. Un cœur sensible est souvent distrait; et c'est un grand malheur, quand on se destine à servir sa patrie en en dirigeant les

destinées. Le sage Saint-Just — à ce que m'a rapporté Le Jeune, son secrétaire et mon ami — aime à dire : « Un sans-culotte ne doit pas être distrait. S'il a la tête légère, qu'il la porte en holocauste sur l'autel de la Patrie ! »

Je me précipitai donc vers la porte et je la fermai, puis je rangeai mes papiers. Mais comme je ne voulois point avoir l'air de me défier de mon officieux, de peur de le fâcher, ce qui est l'un des plus grands dangers que l'on puisse courir sous le règne de la Liberté ; comme aussi je craignois, si je faisois la grasse matinée, comme j'en étois tenté, qu'il ne me dénonçât à l'Assemblée générale de la section, comme menant une vie analogue à l'aristocratie des satrapes de l'Asie, je lui criai que j'étois un peu incommodé et qu'il voulût bien me réveiller à huit heures, en frappant fort à la porte de la chambre.

Je revins me mettre dans mes draps. Mais je m'aperçus que j'étois fort échauffé. Je pensai que c'étoit la tendre ardeur que je resssentois à l'idée que, dans trois jours, je serois possesseur fortuné de l'aimable Eléonore. Mais en allant voir le thermomètre que m'avoit donné mon ami Michel Le François, neveu et suppléant au Collège de France du citoyen Le François La Lande, l'illustre astronome, je vis qu'il marquoit 17 degrés. Je me rappelai que le citoyen Le François me dit hier qu'il ne descendroit pas plus bas même la nuit, et que nous étions menacés d'avoir, pendant plus

d'une décade, des chaleurs étouffantes, mêlées de quelques violens orages.

Il ajouta même que l'on avoit remarqué dans l'histoire que les chaleurs extraordinaires indiquoient généralement l'approche de quelque mouvement important dans l'ordre de la société. Je l'arrêtai avec sévérité, en lui demandant s'il convenoit aux comités de gouvernement qu'on répandît le bruit de quelque commotion prochaine? Je l'engageai à veiller sur lui en lui disant que j'ignorois jusqu'à quel point je pouvois, sans manquer à mon devoir de franc jacobin, négliger de le dénoncer. Il me regarda en pâlissant et s'éloigna, en murmurant quelques mots sur les droits de la science. Cela m'irrita et je le saisis par le bras en lui disant que la science n'avoit pas plus de privilège que n'importe quoi, et que les sans-culottes seuls avoient des droits dans une République modèle comme étoit le gouvernement actuel.

Il est vrai que ces La Lande persistent dans cet athéisme que le grand Maximilien a terrassé en floréal, comme une des têtes de l'hydre de l'aristocratie. Ce sont de ces savans égoïstes qui ne songent jamais au peuple et que le peuple supprimera, puisqu'ils mettent la science au-dessus de lui.

J'avois laissé la fenêtre ouverte, j'entendis avec plaisir le chant de quelques oiseaux dans le jardin de l'Abbaye qui étoit sur la droite de mes fenêtres.

Il y avoit longtems que je n'en avois point entendu. Cela me ramena à dix années auparavant, quand j'achevois mes humanités à Juilly, sous la férule des fanatiques prêtres de l'Oratoire. Cela me rappela aussi une remarque que mon odieux rival, le citoyen Sanghehem, avoit faite, à savoir que le nombre des oiseaux chantans avoit diminué de plus des trois quarts, à Paris, depuis l'aurore de notre glorieuse Révolution. Observation aristocratique et faite pour discréditer le règne des sans-culottes, qui sont au contraire les plus purs amans de la Nature. Mais à quoi bon dénoncer Sanghehem ; il m'en cuiroit : il est plus populaire que moi. Je me rendormis en pensant que mon futur beau-père, l'austère Panche, alloit avoir bien chaud. Cette pensée me réjouit. Mais j'avois observé — car la nature ma gratifié non seulement de la sensibilité, mais du don de l'observation — que la chaleur développoit en lui l'amour de la franc-maçonnerie, amour dangereux en ce moment. Le comité du Salut public déteste cette institution, qui est plutôt faite pour la bourgeoisie que pour le peuple. Cette pensée m'affligea, car l'austère Panche, quoique très ennuyeux, est le père de l'aimable Eléonore, et s'il étoit emprisonné, les principes civiques me permettroient-ils encore d'épouser cette séduisante beauté ? Je me rendormis néanmoins.

10 heures du matin.

J'ai longtems hésité entre Méot, Venua et Février. Mon futur beau-père, le vertueux commandant de la section Mucius Scœvola, suggéroit Bosse, le traiteur du fameux cabaret de la Grange-Batelière. Il le suggéra timidement, et c'étoit un spectacle attendrissant de voir de la timidité chez cet austère patriote, Léonard Panche, l'intègre Panche, le vertueux Panche, qui partageoit avec mon oncle Joachim Ceyrat la gloire d'avoir fait de cette section la Montagne de la capitale et le sanctuaire du sans-culotisme. Mais la cuirasse de vertu républicaine, qu'il ne quittoit jamais, même au sein le plus caché du foyer domestique, avoit eu un seul défaut qui pesoit comme un remords à la sévérité de sa conscience révolutionnaire, et le menaçoit comme un danger. Il avoit connu Danton et l'avoit aimé avec le noble enthousiasme de la liberté. Dès l'heure où celui-ci avoit été arrêté, il l'avoit abandonné, renié et maudit comme un traître. Mais le souvenir de son erreur l'obsédoit.

C'étoit heureux. Car s'il n'avoit pas eu cette faiblesse, Léonard Panche étoit si vertueux, qu'il en étoit impossible à vivre. C'étoit un vrai Romain. Il vivoit dans une chaise curule, entouré des plus purs parfums du sans-culotisme, qui se dégageoient de chacun de ses gestes, qui s'exhaloient avec chacune des paroles sorties de ses lèvres ré-

publicaines. Il étoit à peu près sobre, point fripon, point apitoyeur, comme il l'avoit prouvé pendant les glorieuses journées de Septembre, et si ferme sur les principes qu'il avoit réduit en esclavage, son épouse, ses officieux, ses employés et ses voisins. Il avoit fait fuir ses deux fils, dont on n'avoit plus entendu parler. Il avoit essayé de réduire en esclavage l'aimable Éléonore, l'enchanteresse Éléonore, que l'Amour alloit jeter dans le sein de l'Hyménée. Il avoit également tenté de me forcer à adorer la franc-maçonnerie. Sans doute je vénérois sa vertu. Toutefois, de tems en tems, quand l'auguste Léonard Panche devenoit trop pressant, je faisois une modeste allusion au traitre Danton, et mon beau-père reculoit.

Il m'avoit tourmenté depuis huit jours, à propos de ce festin que j'allois donner pour célébrer les adieux de ma vie de garçon. Il vouloit tout diriger.

Je fis donc paroître l'ombre de Danton :

— N'est-ce pas ce cabaret de la Grange-Batelière, lui dis-je, dont on parla, dans le sanctuaire du Tribunal révolutionnaire, comme d'un lieu cher à l'infâme Danton ? Je crois même me rappeler que mon ami Vilatte m'a assuré que ce Bosse avoit paru aux vertueux jurés du Tribunal, fort compromis par ses relations avec ce scélérat.

Mon beau-père m'avoit alors laissé tranquille. Le vrai c'est que Bosse n'avoit plus la vogue. Méot en jouissoit. Mais il étoit surtout hanté par

les aristocrates. Venua l'avoit également, mais Vilatte ne m'avoit pas dissimulé que Barère, Saint-Just même, et, à ce qu'il m'affirma, Robespierre, oui l'illustre Maximilien, s'y rendoient parfois. Bien que je fusse un membre actif de la société des Jacobins, capitaine des canonniers de Scœvola, secrétaire du comité Révolutionnaire, le neveu de Joachim Ceyrat, juge de paix de la section, à la vertu duquel on devoit, pendant les glorieuses journées de Septembre 1792, la punition des traîtres enfermés aux Carmes, malgré tout cela, le voisinage de ces Pères de la Patrie m'en imposoit.

Il y avoit aussi l'*Hôtel des Américains*, (au-dessus de la rue ci-devant de l'Oratoire,) qui, depuis l'année 1783 qu'il s'étoit établi, maintenoit sa bonne renommée d'avoir la cuisine la plus variée ; et dont on disoit, même en ce tems où les dangers de la patrie rendoient les communications difficiles, qu'il savoit « écrêmer ce que chaque ville produit de mieux fait pour piquer la sensualité et que dîner chez lui c'étoit faire un cours de géographie nutritive. » Grande tentation pour un jeune républicain dévoré de l'amour du civisme et ambitionnant l'auguste titre de vieux Romain, mais porté, il faut l'avouer, vers la gourmandise. Sans ce défaut, sans l'extrême sensibilité de mon cœur pour les souffrances de mes semblables, et sans une passion rare pour les plaisirs purs des champs, oui, sans ces trois dé-

fauts, je pouvois nourrir la légitime espérance d'arriver aux premières fonctions de la République.

Toutefois, la prudence qui, avec la méfiance, est la première vertu du patriote françois, ne me quittoit pas. Mes fonctions de membre d'un comité révolutionnaire, mes relations et celles de mes parens avec les orateurs des Jacobins, avec les jurés du Tribunal révolutionnaire et les membres des comités de gouvernement m'apprenoient, à chaque instant, l'utilité de la prudence. Je résistai donc à commander mon festin à l'hôtel des Américains. D'abord on craignoit, à chaque instant, que les bons sans-culottes n'allassent piller cet hôtel dont le luxe insultoit à leur simplicité, et assommer les gourmans qui y entroient pour dévorer en une heure une substance suffisante à nourrir deux familles vivant sous le chaume.

Puis je savois de mon ami La Tour-la-Montagne, *observateur* aux gages du comité de Salut public, qu'il étoit chargé de surveiller les abords du ci-devant hôtel d'Orléans, rue ci-devant des Petits-Augustins, où se trouvoit l'ambassade des États-Unis de l'Amérique septentrionale, et particulièrement, le citoyen Gouverneur Morris, ambassadeur, qui étoit personnellement haï du comité de Salut public.

Il étoit donc prudent de se garder de tout ce qui sentoit l'Amérique, et je renonçai à l'Hôtel des Américains.

Le Palais-Égalité qui avoit eu si grande vogue au commencement de la glorieuse Révolution et qui l'avoit perdue à la fin de l'infâme Constituante, époque où les cafés des Tuileries, le café Hottot et le café Saule devinrent célèbres, avoit retrouvé la faveur populaire. Je me décidai donc pour la maison du restaurateur Février.

C'étoit un bon patriote, un homme astucieux, prudent et fin observateur. Il avoit su tirer un bon parti du crime qui avoit été commis chez lui. Les Montagnards y étoient venus par curiosité et par bravade, et il les avoit conservés, en donnant de la bonne cuisine à un prix peu élevé. Je parle du repas ordinaire, car pour les festins comme celui que j'avois en vue, il étoit aussi exigeant pour les prix que Méot et les Américains.

Cela étoit bien juste quand on pense au difficultés qu'il y avoit à se procurer de la bonne chère, en ce moment de disette et de péril de la patrie. Je savois être Spartiate à l'occasion, comme il convient à un ami du peuple. Mais j'étois riche, j'étois heureux. Je pensai que, dépensant journellement mon tems, mes forces et mon talent au service de la patrie, soit à la société des Jacobins, soit à la section et dans cent autres circonstances, je pouvois bien me recréer complètement dans un jour aussi solennel.

En outre, si quelqu'un avoit des faveurs sous le gouvernement révolutionnaire, c'étoit bien moi. J'étois l'enfant gâté de la République. Billaud-

Varennes lui-même, dont le visage sombre qui ne se déridoit jamais étoit l'effroi des modérés hypocrites et des lâches indulgens, l'auguste citoyen Billaud avoit un demi-sourire dans ses yeux sinistres quand il m'apercevoit. C'étoit un bien grand hasard qui m'avoit valu sa bienveillance.

J'avois été, tout jeune, envoyé au collège de Juilly et j'y avois connu le P. Billaud de Varennes qui y étoit professeur, non pas prêtre, mais confrère, comme disoient ces infâmes calotins. Je l'aimois parce qu'il étoit un enfant chéri des Muses et qu'il faisoit des vers latins et françois, dont on parloit entre les élèves. Le jour où on le renvoya du collège et de l'Oratoire, je le rencontrai. J'avois les yeux humides. Comme j'étois déjà en possession de la renommée d'avoir un cœur sensible, il crut que je pleurois son départ. Il n'oublia pas cet épisode, et mes larmes lui plurent d'autant plus qu'il partoit, le cœur ulcéré, et point regretté.

Le vrai, c'est que, ce jour-là, j'avois un rhume de cerveau. Mais je ne m'en vantai pas quand, le 6 frimaire, je rencontrai le vertueux Billaud dans le salon de la Liberté, au Palais-National. J'attendois mon tour de paroître devant la barre de la Convention.

L'Assemblée générale de la section avoit décidé d'envoyer une députation pour féliciter les représentans du peuple d'avoir, la veille, 5 frimaire, décrété que le corps de Marat seroit porté au

Panthéon en place de celui de Mirabeau et que l'apothéose de Marat seroit un jour de fête pour toute la République. J'avois été nommé orateur de la députation.

Billaud traversa ce salon qui servoit de salle d'attente. L'habitude des grands chefs de la démocratie, sage et politique habitude, étoit d'observer avec défiance les têtes qui s'élèvent au-dessus du niveau. Comme le choix qu'on avoit fait de moi indiquoit que j'étois l'homme populaire de la section, et que dès lors je pouvois devenir dangereux, il me regarda attentivement, d'un œil jaloux et dur. Il crut me reconnoître. Il s'approcha. Mes souvenirs vinrent en aide aux siens. Je lui confiai que, fort chagrin de ne plus le voir à Juilly, je n'avois eu de repos que quand je m'étois fait mettre dehors du collège. Il n'y avoit de vrai là-dedans que mon expulsion... pour des causes dues à ma sensibilité déjà extrême, mais où le P. Billaud n'avoit rien à faire.

Cette similitude de destinée le toucha sans doute. Il revint entendre mon discours. J'avois été un humaniste d'assez belle venue et j'aimois encore à lire Horace, en cachette, car j'eusse été déconsidéré si l'on avoit connu ce goût pour les poètes. Je fis ressortir ingénieusement avec quelle magnanimité la Convention avoit, en décernant l'apothéose à l'Ami du peuple, inauguré le noble culte de l'Humanité, trois jours après que la Commune de Paris avoit détruit le culte avilis-

sant de la divinité en fermant tous les temples.

Il me félicita. Depuis lors, comme je l'ai dit, il ne me voit jamais sans intérêt. D'autre part, mon culte pour l'intègre Maximilien, et en général pour tous les Pères de la patrie, ainsi que ma fermeté pour les principes, étoient connus. Je pouvois donc me donner quelques libertés, *indulgere genio*, comme on disoit chez les Romains.

2 heures de l'après-midi

J'abordai le citoyen Février ; et, tout en songeant à la gourmandise, je pensois à l'aimable Éléonore dont tous ces préparatifs me rappeloient vivement les charmes.

J'exposai à Février mon désir d'avoir un dîner somptueux pour quinze personnes, et lui expliquai à quel propos. Quoique nous fussions seuls, — car je lui avois demandé un entretien particulier qu'il m'eût refusé, si je ne lui eusse parlé avec l'arrogance caractéristique des patriotes, dont l'âme est fière, — il accueillit mes paroles avec une froideur qui me réjouit.

Mon costume n'avoit rien d'un muscadin. Il étoit d'un jeune jacobin, propre et porté vers le sexe enchanteur, ce qui n'est point contraire aux principes les plus purs, tant s'en faut, comme nous l'avons prouvé en décrétant l'apothéose de Lazowski, dont la main de Vénus avoit ouvert prématurément la tombe. Je ne portois point de

culottes, mais mes pantalons étoient de fin drap de casimir marron ; mes souliers, lacés et sans boucles, étoient cirés à l'œuf ; mon gilet étoit d'une étoffe de soie jaune parsemée de petites guillotines rouges, d'un effet si charmant, que l'aimable Éléonore n'avoit pu résister à me donner un baiser en le voyant, et à m'en demander une pièce suffisante pour en faire une robe de lendemain de noce. Mon frac étoit également de fin casimir rouge, orné de boutons de drap de même couleur, mais en soie. Je n'avois point de cravate, mais j'avois résisté à la mode muscadine des chemisettes plissées, et je portois un riche jabot, sans manchettes. Mes longs cheveux blonds tomboient roides sur mes épaules et étoient couverts d'un bonnet rouge très propre, posé coquettement sur l'oreille droite. Je ne quittai point le sabre attaché à un baudrier caché par le gilet. Ce sabre étoit destiné à communiquer de la force aux ordres que mon office de secrétaire d'un comité de Surveillance pouvoit m'exposer à donner.

Malgré la pureté de ce costume, Février hésitoit.

Quand je demandai au citoyen restaurateur — car le mot traiteur commençoit à passer de mode — une salle où l'on fût à l'abri de toute indiscrétion, il balbutia, en me rappelant l'arrêté de la Commune, du 29 germinal, qui réduisoit les habitans de Paris à la ration d'une demi-livre de viande tous les cinq jours.

— Citoyen Février, lui dis-je en souriant, je te comprens, je t'approuve, tu es un bon patriote ; sache que si tu n'avois pas fait de difficultés pour savoir à qui tu as affaire, je t'aurois fait arrêter, comme j'en ai le droit, puisqu'il est reconnu, depuis peu (ce que tu ignores peut-être), que les comités révolutionnaires ont le droit d'exercer leurs pouvoirs en dehors même de leurs sections respectives. Oui, je te comprens.

Février me connoissoit bien. Il savoit bien que la dernière fois que j'étois venu chez lui, j'étois au pouvoir et en faveur. Mais la roue de la fortune révolutionnaire tourne si vite en tous tems et particulièrement en celui-ci, que je pouvois fort bien être parmi les vaincus, soit hébertistes, soit dantonistes, athées, indulgens, ou modérantistes.

— Je suis toujours secrétaire du comité révolutionnaire de Mucius Scœvola, lui dis-je, l'ami de tous les membres des grands comités ; et la divinité que j'épouse est l'enchanteresse Éléonore, la vertueuse fille de l'austère Panche.

— Un vrai romain, celui qu'on surnomme le *maçon, ferme sur les principes !*

— Justement.

Je lui montrai un carton sur lequel étoient gravés le bonnet et la pique traversant le triangle entouré de rayons et au milieu duquel un œil ouvert regardoit avec sévérité. C'étoit ma carte de commissaire révolutionnaire.

— Maintenant je n'ai plus qu'une demande à te faire, citoyen commissaire, me dit-il, c'est que tu me jures qu'aucun de tes convives n'est un ci-devant. Tu te rappelles le décret du 27 germinal qui veut que tous les ex-nobles quittent Paris. Nous sommes tous, logeurs, cabaretiers, traiteurs, restaurateurs, responsables de l'exécution de ce décret.

— Tous mes convives sont de fiers et vertueux Jacobins, sauf deux, qui ont leur passes en règle. Tu n'ignores pas que les écrivains, hommes de lettres, ont été exceptés de ce décret de germinal, à cause du besoin que le gouvernement révolutionnaire a d'eux pour administrer la chose publique, les bons sans-culottes étant renommés plus généralement pour leur pureté, leur simplicité, le généreux enthousiasme de la liberté et l'infaillibilité de leur jugement que pour l'étendue de leurs connoissances. On a donné à ces ci-devant des *lettres de passe*. On en a donné six mille pour Paris. Des deux dont je te parle, l'un est un franc républicain, l'autre des raisons particulières m'engagent à le compter au nombre de nos convives. Mais encore une fois, il a sa lettre de passe.

— Parfait, citoyen commissaire. Tu auras la chambre de Marat.

C'étoit mettre le comble à ma félicité. Cette chambre étoit fort à l'écart. On y pouvoit boire, rire et chanter en paix. De plus, le citoyen Fé-

vrier assuroit que c'étoit dans cette chambre que le divin Marat s'étoit marié avec la vertueuse Simonne Everard ; et, pour garder le souvenir de ce mystère sacré, il avoit fait tendre cette pièce d'une tapisserie où le portrait du divin Ami du peuple étoit brodé. C'étoit, pour un franc républicain, un bienfait sans égal que de dîner sous l'œil de ce dieu, à la place même peut-être où son précieux amour avoit honoré une mortelle, — son épouse, selon les rites nouveaux.

Ce Février étoit un malin homme, car sans ce portrait de Marat, jamais la jalouse égalité n'eût toléré une salle aussi richement lambrissée et tapissée.

— Citoyen, lui dis-je, tu connois mon respect pour l'espionnage et la délation qui sont les premières vertus d'un peuple qui veut être libre et fier. Car ainsi que le dit l'austère Panche, mon beau-père, un vieux Romain : « Ce qui seroit, sous un régime vexateur, une basse délation devient une action vertueuse chez les hommes libres. » Mais ce qui est une action vertueuse, quand elle s'exerce contre les modérés, devient une vexation quand elle s'exerce envers des citoyens purs. Ainsi je sais que tu as pour cuisinier le célèbre Le Gacque qui, restaurateur lui-même, et dénoncé au comité de Sûreté comme recevant chez lui des aristocrates, de préférence à tous autres, a été obligé de fermer momentanément sa maison et utilise son génie culinaire dans la

tienne. Je veux bien passer là-dessus, à cause de son talent de cuisinier.

Je sais aussi que tu as un rôtisseur de Valognes qui est le lieu de France où l'on rôtit le mieux les belles pièces de bœuf. C'est parfait. Mais je n'ignore pas que tes sommeliers, qui sont des déserteurs allemans, et qui, comme tous les Allemans, découpent dans la perfection, sont, comme tous les Allemans aussi, les plus enragés dénonciateurs de tout l'univers.

Le citoyen Février voulut protester en faveur de ses officieux. Je m'approchai de lui et je lui dis à voix basse, quoique nous parussions être seuls :

— C'est moi qui règle, chaque quintidi et chaque décadi, la note des dénonciateurs dans ma section. Tu n'ignores pas que quand il s'agit d'un riche aristocrate, devant, en même tems que sa tête, abandonner une grande fortune à la République, celle-ci, toujours magnanime, accorde au dénonciateur la moitié des biens qu'il a procurés. C'est la loi. Je sais bien que les dénonciateurs prudens ne chicanent pas la République quand elle se trompe dans ses calculs et qu'elle réduit cette moitié à un dixième. Mais enfin c'est la loi. Quand il s'agit d'une dénonciation qui ne doit pas rapporter grand'chose à la liberté, le dénonciateur a deux cens francs. C'est encore la loi. Enfin s'il s'agit de crimes moins grands, comme oubli de cocarde, moquerie d'un citoyen pur, manque d'é-

gards envers les membres des comités de la section, ou de vénération envers les statues du divin Marat, enfin, de tout ce qui peut entraîner pour le moins huit jours de prison, c'est un assignat de cent sols. Eh bien, citoyen Février, tes sommeliers allemans dénoncent au rabais. Je le tiens des commissaires de ta section. Ils dénoncent pour trente sols, sous prétexte que, comme ils ne comprennent pas bien le françois, ils peuvent se tromper et dénoncer des gens innocens. Je ne veux pas de tes domestiques : tu nous mettras une *servante* à côté de chacun de nous, bien chargée d'assiettes, de vin d'ordinaire, et de notre portion de pain. Les vins d'entremets, de rôti et de dessert seront sur le buffet. A chaque service tu viendras, avec les maîtres d'hôtel, pour apporter les plats, pour habiller et déshabiller la table. Après quoi nous découperons, nous nous servirons nous-mêmes. Nous appellerons quand nous aurons absolument besoin de quelque chose.

A ces mots, chaque service, j'avois vu la figure du citoyen restaurateur se rembrunir.

— Ah ! lui dis-je avec un sourire mélancolique, il n'est point de sacrifices qu'il ne faille faire à la République. Je sais bien que je ne puis, comme je l'eusse fait en des tems moins héroïques, et comme je le ferai quand nous aurons vaincu tous les tyrans coalisés, te demander un dîner classique à quatre services. Je te dirai, d'ailleurs, que j'ai réfléchi sur ces sujets et que cette méthode

de poser sur la table, en même tems, dix plats qui se refroidissent, est empruntée à l'insolente ostentation de l'Ancien Régime. Tu nous serviras donc chaque plat l'un après l'autre, excepté les hors-d'œuvre froids qui resteront en dormans sur la table jusqu'au quatrième service, je veux dire jusqu'au dessert. Je compte que tu nous serviras ton beau linge ouvré, les serviettes à *petite Venise* et ton service de porcelaine de la fabrique de Dagothy, celui que tu donnois à l'illustre martyr Lepelletier quand il venoit ici montrer son amour pour l'égalité en dînant avec les traîtres Danton, Chabot et Roland. C'étoit sous la Législative et on les croyoit purs.

Je poussai un soupir, fidèlement imité par le citoyen Février et par un troisième individu qui venoit d'entrer sans bruit.

C'étoit un vieillard, très grand, vêtu à la vieille mode, avec une ample perruque, de larges lunettes vertes, le teint d'ailleurs très fleuri.

— Citoyen, dit-il avec un salut d'Ancien Régime, je vous prie d'agréer toutes mes excuses. Je ne croyois pas rencontrer ici d'autre citoyen que le citoyen traiteur. Je me retire dans la pièce voisine.

Il s'éloigna avec plusieurs révérences. Je fis signe au citoyen Février. Il le suivit. Il revint au bout d'un instant.

— C'est, me dit-il, le docteur Gastaldy, un illustre gastronome.

— Un de ces riches égoïstes, dis-je, avec sévérité, qui n'ont rien fait pour la République.

— Il n'a rien fait contre, dit humblement Février que la visite de ce gourmet flattoit vivement. Je ne le connois que de réputation. Il m'a demandé qui vous êtes, ce que vous voulez, et si le jour de votre festin étoit arrêté. Il le voudroit connoître, ayant quelque proposition à vous faire.

Comme je n'avois rien à redouter du docteur Gastaldy et que j'étois fort préoccupé de mon dîner, je n'y pensai plus et j'entamai avec le citoyen restaurateur la grande question des mets.

L'affaire étoit d'importance. Non seulement je voulois dîner fort bien, et cela étoit difficile vu l'état de disette où se trouvoit la patrie, mais aussi je désirois d'éblouir l'aimable Éléonore. Enfin je pensois que ce festin pourroit venir aux oreilles de l'infâme Pitt, de son ignoble maître, Georges, et de tous les despotes coalisés, et que cela honoreroit la France au moment où les vils séides des tyrans prétendoient qu'elle étoit retombée dans la barbarie. C'est cette opinion que j'avois fait suggérer avec succès à la tribune de la Société-Mère, par un de mes futurs convives, Le Jeune, le secrétaire de Saint-Just, et qui avoit l'oreille de la Société.

Je fus arrêté, au début de mes arrangemens avec Février, par la question de l'éclairage.

L'heure habituelle du dîner étoit changée depuis le commencement de notre sublime Révolu-

tion. Au lieu de dîner à midi, puis à une heure, puis à deux, on ne dînoit plus qu'à quatre heures, au sortir des séances de l'Assemblée ; et plus tard, à cinq heures, car les séances duroient, parfois, jusqu'à quatre heures et demi. Comme je voulois inviter deux de mes amis, le citoyen Le Jeune et le citoyen Demirville, et qu'ils étoient obligés d'attendre les représentans après la séance, j'avois choisi l'heure de six heures.

Quoique nous fussions en plein cœur de l'été, comme nous comptions bien rester longtems à table, il falloit de l'éclairage. Les bougies étoient hors de prix. Je repoussois les chandelles, ne voulant point de domestiques pour les moucher. Il fut décidé que j'aurois une grande quantité de quinquets, comme il y en avoit dans les salles de spectacles.

Après une heure de conversation, je compris que je n'aurois jamais un festin qui ressemblât à quelque chose, mais que je pourrais avoir un repas composé de fort bonnes choses. Pour cela il falloit deux conditions : d'abord il étoit nécessaire de consentir à bouleverser le nombre et la composition ordinaires des relevés, des entrées, des entremets. Surtout, il falloit forcer le restaurateur, dont l'amour-propre regimboit, à faire entrer dans son ordre ou mémoire de service (qu'on appelle parfois le *menu*) diverses préparations excellentes qu'on trouvoit avec peine, mais enfin qu'on pouvoit trouver chez des gens qui en ont la

renommée. Encore falloit-il être connu et y mettre grand prix, car si, depuis 1792, les vivres ordinaires avoient exactement doublé de prix, on peut deviner ce que coûtoient les vivres extraordinaires. Ceux-ci, en effet, n'étoient pas soumis au maximum, et exposant justement les marchands à la haine des amis de l'égalité et au saccage des sans-culottes, ils ne s'exposoient pas publiquement et devoient être payés le prix que demandoient la fantaisie du marchand.

Je donne ici ce détail ou *menu* qui est destiné à étonner la postérité, si, comme je l'espère, ce journal arrive jusqu'à elle, pour qui je le relève si soigneusement et au prix de mes veilles.

Nota bene. Je sais bien que tous les aristocrates, les égoïstes, les gens culottés, les intrigans, les royalistes à bonnets rouges, les modérés, modérans ou modérantistes, les indulgens, en un mot tous les hommes à honnêtes gens, feront leurs efforts pour détruire ces feuilles qui doivent reposer l'imagination de la postérité, flétrie par les horreurs dont on chargera la Terreur ; je le devine, car j'ai reçu de la nature le don de la philosophie en même temps que la sensibilité et le génie de l'observateur, mais je confie ce journal aux jacobins, à leur descendans. Je prie tout bon moustachu, qui le pourra, de le publier pour l'honneur de la liberté, et tout particulièrement ce *menu* qui a coûté au citoyen Février, à Le Gacque et à moi qui ne suis pas à dédaigner en fait

de gourmandise, deux heures de discussion. C'est le chef-d'œuvre culinaire de l'an II.

DÉTAIL D'UN DINER COMPOSÉ PENDANT LE RÈGNE DE LA LIBERTÉ.

Le tridi, 3e jour de thermidor de l'an II

Par Nicolas Ceyrat, jacobin,

Du comité révolutionnaire de la section Mucius Scævola.

Les potages étoient alors fort à la mode, parce que c'étoit le plat dans lequel le bourgeois pouvoit faire entrer le plus de restes de victuailles, qui étoient rares. Je n'en pris que deux :

Le potage à la Jambe de Bois.
Le potage en profiterolle.

Ensuite vint le relevé sans lequel il n'est pas de bon dîner, je veux dire le bœuf bouilli, et nous prîmes :

La Culotte tremblante d'un bœuf gras,

entourée d'un cordon de légumes interrompu par des piles de lard, flanqué d'une sauce à la moutarde apéritive de Maille, après quoi :

Le vol au vent de morue à la crème,
Le pâté de filets de merlans foulés aux truffes

que je commandai chez le célèbre Rouget, rue de la Loi (ci-devant Richelieu), 955.

La raîe à la ci-devant Sainte-Menehould,

plat où la Gacque excelle. J'avois failli me laisser tenter par la brandade de merluche, mais c'étoit la spécialité de Méot.

J'avois commandé chez Cauchois une de ces

Têtes de veau farcies du Puits-Certain,

que Cauchois, lui-même — lequel étoit fier d'avoir entrevu Voltaire — nommoit, avec justesse, l'Encyclopédie de la bonne chère. Mais il y eut quelques murmures aux environs de la rue Hilaire et Jean Beauvais, au moment où la terrine qui contenoit ma *tête* quittoit la montagne Geneviève. On tua quelques aristocrates. Les deux mitrons profitèrent du tumulte pour porter ce plat exquis chez des filles, amies de la grande patriote Rose Lacombe, membres de la Société Fraternelle des Femmes républicaines. Je songeois à refuser de payer ; mais Cauchois étoit un homme influent dans sa section ; il m'étoit difficile de le faire passer pour un aristocrate. Je crus un instant que l'ombre du traître Danton ou du scélérat Hébert pourroit me servir. Mais non. Cauchois étoit pur. Il fallut payer le plat que je ne mangeai pas. Je me consolai en pensant que l'une des filles qui l'avoient dévoré, avoit rempli le rôle de vestale lors de l'apothéose du divin Marat.

Je remplaçai, au dernier moment, cette tête, par

Le pâté chaud de palais de bœuf,

où Rouget excelloit également.

De là, sans oublier *le coup du milieu*, c'est-à-dire un verre de vin d'absinthe, qu'une belle vint galamment nous servir dans une coupe de cristal du Mont-Cenis, nous passâmes tout brusquement aux rôts, qui furent aussi extraordinairement nombreux que les entrées de viande avoient été extraordinairement rares.

Nous eûmes :

Les cailleteaux de vigne,

les premiers qu'on eût encore vus :

Le coq-vierge du Pays de Caux,

et la merveille de la cuisine de Février et de toutes les cuisines :

L'aloyau au suif.

J'avois recommandé qu'on prît cet aloyau chez le grand boucher Simon, (au coin des rues Sainte-Anne et de l'Anglade,) qui m'avoit fait savoir en catimini qu'il auroit, ce jour-là, un bœuf du Cotentin.

Vinrent ensuite, en quantités notables, les entremets, parmi lesquels :

Le Ramequin de Bourgogne,

que nous mangeâmes bouillant, comme il convenoit.

La Jatte de blanc manger.

Le pâté chaud de légumes, du citoyen Perrier.

Après quoi, vint cette exquise

Salade de volailles.

où il entra deux poulets gras ; et enfin la merveille de ce festin :

Le pâté de volailles,

que j'avois commandé chez Moultat, rue du Four, et que celui-ci, parce qu'il étoit mon voisin et un peu suspect de modérantisme, ne me fit payer que 150 livres.

C'est le fromage de *Gerardmer* qui obtint la palme de mon choix. Le dessert fut facile. On n'étoit pas, sous ce rapport, obligé au carême civique.

Rouget n'est pas moins célèbre pour ses petits fours que pour ses pâtés. Les macarons seringués, les pains de Cythère, les caisses à la fleur d'orange, les américains aux pistaches, faisoient vis-à-vis aux confitures sèches de Berthellemot, à l'épine-vinette de Dijon, aux glaces en briques, aux moules de conserve de fleurs d'oranges soufflées. Je prodiguois la fleur d'orange pour faire ma cour à l'aimable Éléonore. Enfin je me procurai toutes les merveilles non seulement de Rouget, mais de La Forge, de Lesage, de Gendron et Le Blanc.

Par exemple, c'étoit le tems où Bacchus prodiguoit ses dons.

Nous devions — c'étoit la mode — entamer le repas avec de la bière, bière blanche que je fis prendre aux deux fabriques renommées de la capitale, chez le citoyen Bouillerot-Saint-Ange, rue de Loursine, n° 4, à la ridicule enseigne du VerbeIn-

carné, et chez le frère du traître Santerre, Santerre-La Fontinelle, demeurant rue Neuve-de-Berry.

Nous prîmes ensuite le vin de Chablis-Vaudésir, dont on ne dira jamais assez de bien. J'avois à ma disposition, moyennant finances, cela s'entend, les caves que le citoyen Taillieur avoit formées, rue de Grenelle, près celle des ci-devant Saints-Pères, Hôtel du Prince de Galles, en achetant les biens que la Révolution avoit mis en vente après les avoir confisqués sur les grands seigneurs. J'avois pu avoir, par ruse, cette fois, quelques bouteilles de ce nectar, ce vin de la Romanée, qui avoit été acheté par le restaurateur Rose à la vente des biens du ci-devant prince de Conti. J'y ajoutai en vin rouge quelques bouteilles de vin Pic-Pouille et de Saint-Gilles ; en vin blanc, le vin de Mursault, de Condrieux, de Côte Rotie et de Pierry-Mousseux, et enfin, pour le dessert, le vin de Clazomène, de Dom Pedro-Ximénès, et le vin de Rivesaltes, le meilleur vin muscat qui existe dans les quatre parties du monde.

La réunion de quinze compagnons, jeunes, sans-culottes, purs et vertueux, étoit plus difficile encore à arranger que le détail du repas.

En voyant quel empire absolu nous autres jacobins nous exerçons sur la France entière, et avec quelle rigueur républicaine nous forçons Paris à se tenir dans l'attitude d'un peuple libre qui s'est levé tout entier pour la Montagne, la postérité ne voudra pas croire à notre petit nombre.

Chacun sait bien, quoique ce soit un crime évident de le dire, que Paris est une ville essentiellement royaliste. Toutes les femmes, notamment, le sont, excepté quelques jeunes citoyennes élevées, comme l'aimable Éléonore, par un père, zélé franc-maçon ; excepté encore quelques autres dont les amans sont les parens ou amis des hommes de la Montagne ; excepté surtout les bonnes patriotes, dont l'âme est plus élevée que la position sociale, qui entretiennent la flamme civique des chiffonniers, des forts de la Halle, des vuidangeurs, des commissionnaires, des joueurs de biribi, des déserteurs, des contrebandiers, des échappés de prison, soit en partageant leur sensibilité naturelle dans les cabarets des fauxbourgs, soit en suivant les séances du Tribunal révolutionnaire, soit en escortant les chars de la justice du peuple, et en applaudissant chaque fois que le Vengeur de la liberté fait tomber une tête d'aristocrate. L'intègre Maximilien a fort justement dit que, lors de la glorieuse journée du 10 Août, il n'y avoit pas dix républicains sérieux dans la capitale.

Nous, nous savons que, en ce moment-ci, au moment de notre plus grand triomphe, nous ne sommes pas plus de 3,000 Jacobins dans Paris et que c'est nous, nous glorieux Trois mille, qui soutenons seuls l'édifice de la Révolution. Nous avions souvent fait nos calculs.

Nous étions arrivés à connoître exactement que, dans la jeunesse parisienne, il y a 45.000 contre-révolutionnaires, de ceux que l'on nomme les *muscadins* et que l'on commence à appeler les *petits-maîtres*, les *adonis*, les *éduqués,* les *élégans*, et dont un certain nombre sont des réfractaires qui n'ont pas voulu aller se battre contre les brigands de la Vendée; 20.000 d'entre eux sont des fils de propriétaires, les 25.000 autres, des commis, des marchands, des employés d'administration ou de commerce, de jeunes ouvriers, des clercs de notaire ou d'huissiers, des pharmaciens, des employés d'hôpitaux.

Ces jeunes gens sont vigoureux et braves. Comment, malgré leur hostilité, sommes-nous arrivés à ranger tout Paris, toute la France, dans l'attitude humble d'un troupeau de moutons? Cela est dû évidemment aux prestiges du Génie de la Liberté. La Société-Mère a toujours eu soin, d'ailleurs, de tenir dans Paris une population flottante qui se compose de tout ce qui est vertueux dans les environs de la capitale, à trente lieues à la ronde. Cette armée, qui ne comprend que des gens déterminés, à qui la vue du sang est familière, est toujours sous notre main, aussi bien que les hommes qui, dans les fauxbourgs parisiens, sont délivrés du joug de la superstition et des hypocrisies morales de l'Ancien Régime.

Nos 3.000 Jacobins ne sont pas tous des jeunes gens, tant s'en faut. Il n'en comptent pas un

dixième. Parmi ces jeunes jacobins, les uns sont d'une vertu si austère, qu'une plaisanterie un peu riante peut exciter leurs soupçons et les pousser à dénoncer leurs plus chers amis. Les autres ont gardé de la lecture du *père Duchesne* un langage qu'il est permis de blâmer, aujourd'hui que l'infâme Hébert a reçu la punition de son hypocrisie ; langage, du reste, qui devient à la fin fatigant, obscur et *alambiqué* dans sa grossièreté. D'autres sont ornés plutôt des dons du cœur et du civisme que des attributs de l'intelligence, D'autres encore, très influens, et nés dans la classe respectable et pure, mais un peu grossière, de la populace, sont ivrognes, gloutons, sales, querelleurs, et j'eusse craint qu'ils n'emportassent, avec cette ignorance coupable où les a laissés l'astucieuse politique des rois, sur les devoirs les plus élémentaires de la propriété, qu'ils n'emportassent, dis-je, l'argenterie de Février et les restes des plats.

Il étoit donc difficile de réunir une quinzaine de jeunes Jacobins avec qui on pût se rencontrer, sans trop de crainte d'être dénoncé ou trahi, et avec l'espérance de jouir de tous les agrémens de l'esprit, du cœur et de la conversation. J'y parvins pourtant.

J'ai engagé avant tout le meilleur de mes amis, Lesur, jeune et beau, rempli du noble enthousiasme de la liberté, et qui vient d'avoir, en frimaire dernier, avec sa pièce : *la Veuve du Répu-*

blicain ou le Calomniateur, un succès qui le place au-dessus des Regnard, des Destouches, des Chabanon, du grand Molière lui-même. Car ce seroit blasphémer de supposer qu'un génie, si bien doué qu'il soit, mais élevé au milieu de l'air empesté de la tyrannie, puisse l'emporter sur un esprit enivré par le souffle ardent du sans-culottisme. C'est le plus chéri de mes amis, et j'ai fait partager mon attachement pour lui à mon adorée. Son génie, son succès, sa beauté et son enthousiasme ont ravi l'âme enchanteresse de la charmante Éléonore. Celle-ci, élevée, comme le dit son vénérable père, loin de la tartuferie de la morale chrétienne, dans la lumière de la franc-maçonnerie, a toujours montré à mon ami les mêmes grâces qu'à moi-même. Elle a exigé de moi la promesse qu'il continueroit de vivre avec moi, en bon frère républicain, après mon mariage et, comme il n'est point riche, qu'il auroit chez nous son couvert et son lit.

Un autre de mes convives est le citoyen La Tour-La-Montagne, le plus instruit de tous les espions du comité de Salut public. Il a notre estime plus que notre amitié. Nous approuvons les services qu'il rend à la Liberté par ses dénonciations. Mais si ce n'étoit un crime d'accuser un bon Jacobin de manquer à la Fraternité, je dirois qu'il est envieux de Lesur.

Il étoit médecin. Il avoit même été choisi, comme aide-major, par les patriotes quand ils

allèrent, en 1790, mettre à la raison les aristocrates de Montauban. Il a composé une scène patriotique : *Le Montagnard et le Fédéraliste*, qu'il dédia aux Jacobins de Paris, et qui avoit été bien accueillie par le comité de Correspondance de la Société. Mais il n'a pas encore pu faire représenter cette scène ; et il cite parfois, d'une façon sardonique, les vers de Lesur qui non seulement a pu faire représenter sa pièce, mais qui l'a fait avec un succès qui a ravi tous les sans-culottes.

La Tour a également une grande admiration pour l'aimable Eléonore, je pourrois même dire une admiration jalouse et qui faillit troubler mon amour et mon amitié. La vertueuse fille de l'austère Panche, élevée, comme il le dit lui-même, et comme je l'ai déjà noté dans ces pages, avec la liberté de l'éducation maçonnique, se promène fréquemment seule ou avec des jeunes gens. La Tour, qui est, par les généreux devoirs de son état, obligé de courir les rues, m'avertit, au milieu de messidor, qu'il l'avoit rencontrée avec Lesur, le plus cher de mes amis, dans des endroits solitaires où ne vont guère que des couples bien épris.

Mon ami étoit pur, quant à soupçonner ma vertueuse fiancée, ce seroit un crime. Lesur s'indigna.

— Comment, me dit-il, peux-tu, sans blasphémer, soupçonner un républicain d'être capable de manquer aux devoirs sacrés de l'amitié, comme

s'il étoit un vil esclave empanaché de la cour des rois?

Je ne lui permis pas de continuer. Alors mon ami me confia, sous le sceau du secret, que la belle qu'il courtisoit et avec qui il se trouvoit alors dans les bosquets, où La Tour avoit cru l'apercevoir avec l'incomparable Éléonore, étoit la célèbre actrice de l'Opéra-Comique, la citoyenne Crétu, dont la gentillesse a remplacé les vigoureux attraits des Aubry et des Maillard dans l'admiration des jeunes sans-culottes.

J'ai invité ensuite Le Jeune, le secrétaire de Saint-Just. C'est un aimable et singulier garçon. Il a horreur de son protecteur, tant celui-ci est dur et insolent avec lui. Saint-Just connoît cette haine, il l'a fait naître exprès, à ce que je crois, car je lui ai entendu dire que ni l'amitié ni l'amour ne procurent la fidélité et que la crainte seule peut rendre les serviteurs dévoués. Il faut reconnoître qu'il pourroit avoir raison, et que Le Jeune qui le hait lui est dévoué comme un chien à son maître.

Il tremble rien qu'en prononçant son nom. Mais quand il oublie son terrible patron, il est aimable compagnon et brave. Il n'a qu'un défaut: il est détesté de l'aimable Éléonore. Il ne croit pas à la vertu des femmes. Il ajoute du reste, qu'elles n'en ont pas besoin, et que la vertu, la pudeur, la modestie, la chasteté sont des inventions de la féodalité, destinées à jouer le même rôle que les eunuques chez les Turcs. Il dit gaie-

ment : « La pudeur, c'est le sérail des chrétiens. » Il adore Molière. Il ne veut pas croire que Lesur le fera oublier. Il récite de tems en tems des passages de Sganarelle. Il dit que c'est pour m'ouvrir les yeux.

Il n'est pas mieux aimé de mon vénérable beau-père. Avec Charles La Bussière, le mystificateur, et Barré, le fondateur du Vaudeville, il fait sur les signes et langage maçonniques des plaisanteries où il est impossible de ne pas se tordre de rire. L'austère Panche en devient vert, il s'essuie violemment le front et prend le lit pour plusieurs jours. Il n'ose, d'ailleurs, pas protester autrement. Car, quoiqu'il soit prêt à donner sa vie pour ne pas perdre son titre de vénérable de loge, quoiqu'il ait pour la franc-maçonnerie autant de dévotion qu'une vieille femme pour les images de saint Tolentin — et c'est ce fanatisme bouffon, propre à tous les francs-maçons, qui m'en a éloigné — pourtant il n'ose rien dire devant Le Jeune, tant le secrétaire d'un membre du comité de Salut public est un être sacré aux yeux de tout vertueux républicain.

J'avois décidé d'abord d'inviter ce Charles Labussière ; car s'il est fatiguant avec ses mystifications continuelles, il a bien de l'esprit. Mais comme Le Jeune à qui j'en parlai m'a paru accueillir froidement cette ouverture, j'en ai conclu que Labussière est devenu suspect et qu'il faut l'abandonner tout à plat.

Le médecin GUÉRIN — que j'ai de graves raisons de croire le directeur des espions du bureau de police au comité de Salut public, et l'homme de confiance de l'incomparable Maximilien — m'a dit que je ne devois pas rompre entièrement avec Charles Labussière, car il n'est pas exactement suspect : seulement il remplit mal ses fonctions d'employé du bureau des Prisons, au comité de Salut public ; et ses allures ont frappé Le Jeune, comme Saint-Just, par quelque chose de fiévreux. Il ne faut pas que les bons sans-culotes le quittent brusquement, cela le mettroit en défiance et empêcheroit qu'on ne le saisisse au milieu de ses trames, s'il en ourdit. Guérin m'engagea toutefois à ne pas l'inviter ; d'abord il n'accepteroit pas, étant en ce moment fort tourmenté dans ses amours.

Pour lui, Guérin, que j'invitai, bien qu'il soit beaucoup plus âgé que nous, il me remercia poliment en me priant de l'excuser s'il n'arrive que fort tard ou pas du tout.

Je n'insistai pas. Je devinai qu'il doit avoir en ce tems-ci bien du tracas pour diriger le bataillon sacré des citoyens dévoués qui emploient l'arme de l'espionnage pour sauver la Révolution.

Je dois reconnoître, en effet, qu'il court parmi nous, bons jacobins, des bruits sourds qui nous tourmentent, comme nous avons été tourmentés quand on a commencé à parler, en ventôse, de la

trahison d'Hébert et de Ronsin, et au commencement du mois suivant, des conspirations de Danton et du Procureur général de la Lanterne. Il est bien difficile, en effet, de savoir, du même coup, qui a raison de ceux qui accusent ou de ceux qui sont accusés, puisque les uns et les autres ont donné les mêmes gages à la Révolution. Aussi jusqu'à ce que la guillotine ait prononcé, on ne doit rien penser, et surtout ne rien dire.

Pourtant, on raconte à mi-voix au comité de Correspondance de la Société-mère, dans les cabarets des alentours de la place de Grève, rues du Mouton, de la Tannerie, de la Vannerie, où se réunissent les membres de la Commune, dans les réunions secrètes des comités révolutionnaires des sections, partout, enfin, où le pur amour du sans-culottisme l'emporte sur l'égoïsme, on raconte que la discorde agite ses torches dans les flancs de la sainte Montagne et jusque dans le sein même du sanctuaire sacré de la Patrie, au comité de Salut public.

Pour moi, confiant dans la vertu divine de la Liberté et sachant que, par le seul mouvement de *rotation* de la Révolution, toutes les têtes coupables doivent passer sous le niveau national, je suis indifférent à ces bruits. Je me contente d'avoir des amis dans les divers camps, afin de n'être pas écrasé sous la roue de la Fortune, de quelque côté qu'elle vienne à tourner. Mais l'austère Panche est bien malheureux. Il répète cent

fois le jour : « Pourquoi changer, puisque nous sommes les maîtres, nous autres sans-culottes et maçons ! Quels meilleurs républicains peut-on trouver pour diriger les destinées de la France et de l'humanité ! »

On ne sait pas exactement de quoi il est question. Le jeune DUPLAY, qui est étourdi et bavard, — et c'est lui qui m'a indiqué La Tour et Guérin comme des *observateurs de l'esprit public*, — m'a déclaré que l'Incorruptible est mécontent du comité de Sûreté générale et qu'il le montrera bientôt. Il n'en sait pas davantage.

VILATE — c'est Sempronius Gracchus que je dois dire — m'a confié également, car il n'est guère moins bavard que le jeune Duplay, que son patron Barère montre quelque agitation.

Cela me décida à inviter et Duplay et Sempronius, ne sachant pas, dis-je, de quel côté la Fortune se déclareroit.

Ce jeune Duplay est considéré, parmi nous, comme l'enfant gâté de Robespierre qui lui permet ce qui coûteroit la tête à tout autre. Ce morveux passe ses jours à harceler ses vertueuses cousines et surtout la vénérable citoyenne Duplay, sa tante, qu'il nomme effrontément la *reine mère*. Il raconte sur les relations de l'une de ses cousines, Éléonore, avec l'Incorruptible, des détails qui font trembler les auditeurs, car on sait que le citoyen éminemment austère et bienfaisant ne pardonne pas à ceux qui les ont enten-

dus. Mais que faire? Ce jeune citoyen menace les gens qui lui battent froid de les dénoncer à son beau-cousin, — comme il dit tout ouvertement. — Il faut donc non seulement subir sa compagnie mais lui faire fête. Il faut l'entendre, sans protester, donner à sa cousine le surnom qui coûtera la vie à Dubois-Crancé, son inventeur, le surnom de Cornélie Copeau.

— Un surnom bien trouvé, dit le jeune Duplay, car ma cousine Éléonore, depuis qu'elle a l'honneur de bassiner le lit de Robespierre, est devenue fière comme une impératrice romaine, tout en gardant le langage d'une fille de menuisier, qu'elle est.

Il ne sort pas de ces conversations-là, qui donnent la fièvre à l'austère Panche, lequel ne peut l'apercevoir sans s'essuyer le front.

Ce morveux effronté fait une cour ardente à mon Éléonore, qui sourit de ses paroles obscènes. Elle me dit que c'est dans l'intérêt de nos futurs enfants dont ce petit bavard sera peut-être un jour le maître tout-puissant. Cette considération m'empêche de donner des pichenettes à ce polisson ; et je l'ai engagé à dîner ; mais en me promettant d'abuser de son esprit fanfaron pour le faire boire à l'allemande dès le début et le jeter sous la table.

Pour Sempronius, c'est une bonne connoissance à avoir. Son titre de juré du Tribunal révolutionnaire éblouit les forts, épouvante les tièdes.

Il est expédient d'en garder quelques-uns dans son intimité pour faire taire les envieux. D'ailleurs, Vilate est un homme riant, enthousiaste de la liberté, franc luron, spirituel, point méchant. Il n'a qu'un défaut : il a tellement peur qu'on ne lui rappelle qu'il a appartenu à cette caste perverse d'imposteurs, dont une insatiable cupidité alimente les fureurs contre-révolutionnaires, — j'ai nommé les prêtres, — qu'il est capable d'oublier sa sensibilité naturelle. Sans doute je ne l'ai pas repris quand je lui ai entendu dire qu'il n'a jamais écouté un mot de ce qu'un accusé peut dire pour sa défense, car il est évident que quand les augustes comités envoient un être devant le Tribunal révolutionnaire, c'est que la disparition de cet être, innocent ou coupable, importe au salut de la patrie, dont ils connaissent mieux que nous les nécessités. Mais quand j'ai entendu dire à Sempronius qu'il n'a jamais mieux dîné qu'avec une cuisse d'aristocrate, j'ai vu que je ne suis pas à la hauteur de cette héroïque ivresse de l'amour de la liberté et ce repas ne m'a point fait envie.

J'ai une grande amitié pour un des secrétaires du comité de Salut public, Dominique Demerville. On dit bien que c'est un ci-devant, et je suis tenté de le croire, à voir avec quelle peine il prend les manières brusques, arrogantes, qui conviennent à un brave sans-culotte. Mais comme j'ai moi-même de la peine à perdre les habitudes de cette lâche politesse que l'Ancien Régime mettoit si

haut, dans son avilissement, je n'en veux pas trop au citoyen Demerville. En outre, il est le conseiller de Barère, et je lui ai demandé la promesse de faire honneur à mon dîner.

Le citoyen Barré, à la fois directeur, auteur et acteur, comme l'auteur du *Tartufe*, n'est peut-être pas un sans-culotte magnanime. Il lui reste quelques préjugés du tems qu'il étoit greffier du Parlement. Mais il les rachète bien. Il est toujours de si belle humeur ! *L'Heureuse Décade* qu'il a composée en compagnie de Leger et de Rosière, et fait représenter au mois de brumaire, à son théâtre du Vaudeville, est si pleine de sensibilité patriotique, que je crus pouvoir l'inviter.

Il est, du reste, lui aussi, persuadé de ce quelque chose d'achevé, comme dit le lâche Bossuet, que le sans-culottisme donne à la nature humaine C'est dans la pièce que je viens de citer qu'il chante ainsi les républicains :

A vos yeux on va retracer
Quelques faits de patriotisme.
L'auteur met à les esquisser
Bien moins d'esprit que de civisme.
Vous verrez bien si son pinceau
A la ressemblance est fidèle :
Chacun de vous pour le portrait
Au peintre a servi de modèle.

C'est, d'ailleurs, l'usage ; et toute pièce qui ne débute pas par chanter les louanges du magnanime peuple de Paris est mal reçue et risque d'envoyer

son auteur en prison. Le peuple n'est-il pas souverain, et ne peut-on pas le flatter ? On flattoit bien les tyrans couronnés !

Maugas, secrétaire de l'assemblée générale de notre section Mucius ; Pierre-Jean Audouin, illustre poète et journaliste, membre de la Convention, jadis électeur de la section, connu sous le nom de *Sapeur des Carmes*, fils de Pierre Audouin, parfumeur dans la rue ci-devant Princesse ; — la postérité n'oubliera jamais les vers admirables qu'il consacra au divin Marat — ; Guérin, secrétaire-greffier de la police et parent du célèbre médecin Guérin, dont je parlois plus haut ; ces trois citoyens étoient mes voisins et amis d'enfance. Ils étoient des purs et des solides, et invités d'avance.

Je désirois avoir à mon festin les jeunes gens qui brillent dans chacune des positions que les sans-culottes occupent à la tête du gouvernement, et dont l'amitié peut m'aider à utiliser mes talens au service de la République. J'avois rencontré plusieurs fois chez mon oncle Joachim, qui est un père pour moi, Vincent, le secrétaire d'Hanriot. C'est à lui qu'on doit les proclamations que signe le général de la garde nationale et qui produisent tant d'effet sur les canonniers, à cause de leur simplicité et de leur bonhomie, si chère aux hommes purs.

Je l'invitai, ainsi que Payan le jeune, le frère de l'agent national. Celui-ci ne put me faire une

promesse formelle d'accepter, et sur mon insistance, il m'apprit, après quelque hésitation, qu'il devoit déménager l'appartement que son frère occupe au Petit-Luxembourg. Il me semble, en effet, qu'il empaquetoit l'argenterie. Je ne pus me retenir de penser qu'il cherchoit à mettre à l'abri les trésors que son frère, disoit-on, a été assez courageux pour conquérir sur les aristocrates. Mais je chassai cette imagination blasphématoire, non que je lui en voulusse de s'être enrichi aux dépens des ennemis de la patrie, mais la fraternité l'obligeroit à me mettre sur mes gardes, moi qui suis un si bon jacobin.

Il ne me restoit que deux places. Mon beau-père m'en avoit demandé une pour François Malbeste Champestois, qui est le fils de son ami le vice-président du tribunal criminel, magistrat estimé pour la façon républicaine dont il tient, en faveur des sans-culottes, la balance de Thémis. L'autre étoit destinée, de toute nécessité, à mon vieux camarade Quincy, neveu du brave Giaud, et adjudant général de la première légion de la garde nationale.

Le brave Quincy ! J'ai été élevé avec lui. Nous demeurions porte à porte, Cour des Fontaines, au Luxembourg. Il est bon et féroce comme tous les gens qui ont le poil de Judas. Il ne sait pas bien lui-même s'il est ou non Jacobin. Il ne cherche que plaie et bosse, et comme ce sont les Jacobins qui sont en possession d'assommer leurs ennemis,

il passe pour Jacobin. Il s'étoit engagé pour combattre les brigands de la Vendée et y récolta cent paires d'oreilles, mais il n'en a pas une seule de femme. On se moque de lui et on le nomme le Chevalier, à cause de son respect pour le beau sexe, même aristocrate. Mais comme il est fort et sans peur, on lui pardonne cela. Bon ivrogne, bon ami, il n'a qu'un défaut : il déteste l'aimable Eléonore, qui a fait tout ce qu'elle a pu pour l'attendrir. Il disoit en riant que les femmes franches-maçonnes sont uniquement bonnes pour le Grand Turc ; ce qui mettoit l'austère Panche en sueur. Il ne le dit plus maintenant, et la sémillante Eléonore ne le lutine plus. Ce qui me comble de joie, bien que Lesur prétende... Mais oublions cette calomnie dictée par une amitié ombrageuse...

Il étoit près de deux heures quand j'eus ainsi arrangé cette réunion de frères, la fine fleur de la France nouvelle, réunis pour célébrer les plus riches dons de Comus, en dépit des efforts des despotes coalisés. Je présentai cette idée grandiose au citoyen Février et lui recommandai de soigner ce repas solennel, s'il vouloit mériter le titre sacré de frère, empêcher les noirs soupçons de ternir ses dieux Lares, et conserver sa tête rubiconde sur son large abdomen.

Je me rendis ensuite au temple de l'Amour, je veux dire place Sulpice, proche la ci-devant Académie de Vandeuil : c'est là que demeure l'enchanteresse Eléonore.

Je rencontrai chez lui l'austère Panche, en bras de chemise, avec son pantalon d'uniforme qu'il ne quitte jamais. Il suoit à grosses gouttes, parce qu'il venoit d'apprendre que sur 34 accusés qui ont comparu aujourd'hui au Tribunal révolutionnaire, la justice du peuple n'en a condamé à mort que 29. Il est convaincu que cette indulgence antirépublicaine est l'annonce d'un grand danger qui menace le règne des sans-culottes.

Il s'essuya le front en me voyant, car il aime la pureté de mes principes, et ne désespère pas de me voir avec une truelle et un tablier. Il m'a raconté que sur ces 29 scélérats il y a un homme de 81 ans, Magon La Balue, et un de 17, Saint-Pern ; onze femmes, cinq domestiques et deux infâmes calotins. Là-dessus, il nomma sa vénérable épouse, monstre vomi par le Tartare de la superstition, et cela le consola.

Pour l'apaiser complètement, j'offris à sa charmante fille de la mener jusqu'au Palais de Justice et lui assurai que nous arriverions encore à tems pour voir partir les charrettes avec les condamnés. Ma vertueuse fiancée accepta avec empressement, et j'eus la satisfaction de voir l'austère Panche remettre son mouchoir dans sa poche.

4 heures.

Nous arrivâmes au moment où les premières charrettes s'ébranloient. En bons sans-culottes, nous suivîmes cette solennelle procession de la

justice du peuple, le long de la rue Antoine, jusqu'à l'endroit où l'héroïsme de la population parisienne avoit assiégé, pris et abattu le repaire de la tyrannie. Là, nous rencontrâmes quelques couples amoureux et Jacobins. Comme nous, ils étoient venus réjouir leurs yeux à ce spectacle de l'aristocratie vaincue et punie de tant de siècles d'assassinats et de crimes.

La journée étoit très chaude, l'air un peu lourd, le soleil très brillant. L'aimable Éléonore appuyoit sur mon bras son bras à demi nu et couvert de mitaines de soie rose. Sa taille souple et sa poitrine, dont Vénus est jalouse, se pressoient contre moi avec le vertueux abandon de la simplicité républicaine, avec cette enivrante coquetterie que ne voile plus l'hypocrisie de l'éducation chrétienne. L'incarnat de la chaleur animoit ses joues rondes, habituellement pâles. Ses beaux yeux bleus, souvent battus et ternis par les langueurs de la passion qu'elle éprouve pour moi, — c'est elle qui le dit, car l'éducation que l'austère Panche lui a donnée ne lui défend pas de s'abandonner aux conseils de notre mère la sainte nature, et de proclamer hautement ses préférences, — ses yeux brilloient d'un éclat éblouissant, et ses cheveux blonds sortoient en boucles fugitives de dessous son coquet bonnet que rehaussoit la cocarde aux trois couleurs de la Liberté.

Pour moi, je ne déparois par la beauté de ma compagne, et les regards — pour ne point parler

de leurs aveux — des aimables sans-culottes Montagnardes, filles des notables de la section, m'avoient appris que mon gilet blanc, mon pantalon à raies roses et ma carmagnole verte à collet rouge, vont bien avec mon teint frais et les longs cheveux blonds qui tombent droit de dessous mon bonnet.

O journée mémorable ! Heures trop vite envolées, que ne restâtes-vous fixées sur l'horloge du Tems ! Jamais le souvenir de cette promenade ne sortira de ma mémoire que le jour où la Parque cruelle tranchera le fil de mes destinées ; et même qui pourroit jurer que toute l'eau du noir Phlégéton suffira pour l'effacer ! Qu'est-ce qu'un jeune républicain peut demander de mieux aux dieux immortels qu'une promenade entre une maîtresse digne de l'Empyrée et des charrettes qui mènent au supplice les ennemis de la République ? Ces charrettes, c'est l'ombrage de la liberté.

Toutefois, pendant cette enivrante promenade, ma joie n'a pas toujours été sans mélange. Au moment où les charrettes s'ébranloient, en quittant le Palais de Justice, je saisis un regard qui s'échangea entre la belle Éléonore et le plus jeune des aristocrates condamnés. C'étoit un jeune scélérat de 17 ans, ex-noble, ex-Breton, nommé Saint-Pern. Il avoit jeté un regard sur ma belle compagne qui lui avoit souri. Je lui en fis un aimable reproche. Mais elle me désarma en disant, avec la simplicité d'une colombe républicaine,

qu'elle lui avoit souri non parce qu'il étoit aristocrate, mais parce qu'il étoit beau.

Mais ce n'est pas cela qui jeta quelque ombre sur mon bonheur. Il me semble que l'esprit public est bas. Ça ne va pas ! Le long du chemin je n'entendis que des réflexions tendant à apitoyer les citoyens sur le sort des scélérats condamnés. Malheureusement, ces réflexions furent faites par des femmes, évidemment sans-culottes, et par de braves ouvriers déguenillés ; ces hommes et ces femmes étoient à demi ivres : il n'y avoit pas moyen d'attaquer leur civisme et de les faire arrêter, comme mon devoir me le commandoit.

Contre la grille du Palais de Justice, on disoit que ce jeune aristocrate a été condamné pour son père et qu'il n'a pas encore dix-sept ans ; que la loi s'oppose à faire éternuer dans le sac des enfans qui n'ont point cet âge. On disoit qu'il avoit proposé de donner son acte de naissance, mais que le président Dumas n'a point voulu et a dit que vouloir montrer un acte de naissance c'est insulter la République qui sait à quoi s'en tenir, et qu'il étoit un vil conspirateur.

— Pauvre petit homme, dit avec un hoquet une citoyenne qui étoit une habituée du tribunal et dont le nez étoit rongé !

— Mais, lui dis-je avec sévérité, prétendrois-tu, citoyenne, que Dumas puisse se tromper, et vas-tu prendre la défense des ex-nobles contre le président du Tribunal révolutionnaire ?

Elle m'appela carcan, j'ignore pourquoi, et ajouta un mot tellement obscène que la vertueuse Éléonore elle-même, malgré les lumières que l'éducation franc-maçonnique lui a données, ne le comprit pas. Mais je ne m'y arrêtai pas, bien convaincu qu'une bonne patriote, comme son nez l'indique, reconnoîtra, après avoir cuvé son eau-de-vie, que j'ai raison.

Dans la rue Antoine, au coin de la rue Beautreillis, il y avoit un groupe de marchandes des quatre saisons qui avoient quelques salades.

— Tiens, dirent-elles, c'est tous des vieux çà ! Y en a trois qui ont plus de nonante, et une dizaine qui ont plus de soixante. Faut ben croire qu'on les a jugés à veuglette, des vieux péteurs de c'te sorte ! C'te pauvre vieille mercerie ! Qu'est-ce que ça pouvoit ben faire contre la nation ?

Je les regardai avec aménité, car il ne faut pas prendre à rebrousse-poil le peuple agacé, à moins d'être le plus fort, et je leur dis en souriant :

— Citoyennes, c'est le contraire des vignes de la Courtille, peu de montre et beaucoup de rapport ! Avec quoi voulez-vous que la patrie soutienne la guerre contre les despotes coalisés, si elle n'a pas de tems en tems à confisquer des biens immenses comme ceux de ces deux vieillards, les banquiers Magon. D'ailleurs, s'ils ont plus de quatre-vingts ans, ils peuvent bien se résigner à mourir pour enrichir la République.

Mais l'orage disposoit mal le bon peuple. Une

vieille femme qui avoit le menton noir de tabac injuria l'intéressante Éléonore avec un raisonnement inattendu :

— C'est donc que tu as assassiné ta mère, puisque ton godelureau nous prêche qu'il suffit d'être vieux pour mériter d'être guillotiné ?

Un marchand de vin, escorté d'un grand chien aux yeux rouges, sortit en fureur de sa boutique, en me disant que ce n'étoit pas la peine alors de s'exterminer à travailler, si la République vous guillotinoit pour recueillir ce qu'on avoit amassé.

— Avec ça, conclut-il, que ces charrettes-là amènent les cliens. Ici, Capet ! Eh ! va-t-en, va-t-en, muscadin avec ta muscadine ! et prens garde de te moquer du clocher avant d'être hors du village. Ici, Capet. A la niche, scélérat.

Je compris — et je m'en étonnai — que le peuple de la rue Antoine n'est pas plus désireux de voir passer la justice du peuple que ne l'ont été les bourgeois égoïstes de la rue Honoré. L'aimable Éléonore, sur qui Capet fixoit, en grondant, ses yeux rouges, m'entraîna. Je me promis toutefois de faire rechercher par Héron si ce marchand de vin ne seroit pas un prêtre déguisé. Le proverbe sur le clocher a excité mes soupçons.

Proche l'emplacement de la Bastille, vis-à-vis la rue du Petit-Musc, à côté du jardin du ci-devant couvent des Frères de la Croix, je vis un rassemblement de manouvriers, *journalistes* et autres petits artisans qui regardoient attentive-

ment passer les charrettes. L'un deux s'écria très haut :

— Tu vois bien qu'on se f... de nous ! Quand les condamnés passoient par la rue Honoré, on nous disoit qu'il n'y avoit que des aristocrates, des riches égoïstes, des honnêtes gens, des hommes à bons mots. Maintenant, vois-tu si on s'en f... assez du peuple. La plupart de ces soi-disant scélérats qu'on mène au vasistas sont des ouvriers, des domestiques, de bons citoyens comme toi et moi, Lainé ! Je vous dis, tas de poltrons, que nous y passerons tous ! Et ça pourquoi ? Je vas vous le dire : c'est la faute aux bourgeois, un tas de francs-maçons, qui ont fait la République parce qu'ils n'étoient pas les maîtres sous les tyrans. Pas vrai, Lainé ? La fête de l'Être suprême, c'est ça qui nous fait belle jambe ! Pas vrai, Lainé ? Je vous dis qu'on nous ramène aux calotins, hein, Lainé ? et si vous n'êtes pas contens, voilà le carrosse — montrant les charrettes — qui vous attend pour vous mener à confesse, tas de j... f...

Il écumoit. Je me préparois à ordonner aux citoyens de saisir cet infâme contre-révolutionnaire. Mais un regard que je jetai sur lui me ferma la bouche. Je le reconnus pour Viare, et à côté de lui Lainé et Hyvert, tous trois membres du comité révolutionnaire de l'Indivisibilité, connus pour leur hébertisme.

Je me promis que dès le soir même, Guérin se-

roit averti par une dénonciation anonyme ; ce que je n'omis pas de faire.

Mais je n'oubliai pas une maxime chère à l'austère Panche : « Les républicains étant les plus forts, doivent toujours attaquer un aristocrate, mais ils ne doivent affronter un révolutionnaire que quand celui-ci est bien à bas. »

Or, je sais bien que l'hébertisme est vaincu. Mais il est encore fort. Il a pour lui une partie de la Commune, plusieurs comités révolutionnaires, presque tous les canonniers et quelques membres du comité de Sûreté générale. Le Dantonisme est encore puissant à la Convention. Si ces deux partis s'unissent, au milieu de la lutte que les bruits vagues signalent au sein du comité de Salut public, qui sait s'ils ne deviendroient pas les plus forts !

J'interpellai donc avec la brusque bonhomie d'un vrai sans-culotte, le citoyen Viare, et je lui présentai Éléonore qui lui sourit et dont les dents brillantes adoucirent le monstre couvert d'opprobres. Il lui dit d'une manière rustre :

— Citoyenne, pendant que te v'là ici, veux-tu venir voir la *Vierge* qui fonctionne pour la première fois à la barrière du Trône Renversé ?

Je remerciai avec reconnoissance, en lui disant que nous avions beaucoup de choses à faire avant de nous marier. Il répondit qu'il ne falloit pas tant de choses pour se marier, et il ajouta quelques mots d'une obscénité civique qui firent rire l'aimable Éléonore.

— Après ça, conclut-il en reprenant son ton farouche, je te félicite de ta bonne amie. Elle n'est pas bégueule. On voit qu'elle a été ben éduquée. Pas vrai, Lainé ? Mais le mariage, vois-tu, c'est le vieux jeu. Il n'y en a plus que pour les riches, -qui ont de l'argent de trop. Nous autres, pauvres sans-culottes, nous n'avons pas besoin de tant de simagrées. En veux-tu ? en voilà. C'est tout le mariage d'un bon républicain, hein, Lainé ?

La vertueuse Eléonore avoit été, en effet, trop bien élevée pour avoir gardé l'ombre de cette hypocrite modestie que conseilloit l'astuce des prêtres. Elle lui dit hardiment :

— Citoyen, tu es à côté des principes, tout en y touchant. Ce n'est pas la fortune qu'il faut voir dans le mariage, mais la patrie et la société. On choisit son bon ami comme on l'entend, riche ou pauvre, selon que le cœur vous en dit ; mais un époux, puisqu'il doit élever vos enfans et vous donner une bonne situation, il faut le choisir en bonne situation. C'est conforme à la sagesse régénérée. Ce que j'en dis, c'est pour défendre les principes, parce que j'aime tant le citoyen Alcibiade que s'il n'avoit pas été assez riche pour être mon époux, je l'eusse choisi pour mon bon ami. Il le sait bien.

Le tigre à figure humaine fut tellement ravi qu'il demanda à la belle Éléonore la permission de lui donner un bec. Elle y consentit sans se faire

prier et nous le quittâmes. Je reprochai doucement à ma tendre amie cet aimable abandon envers un hébertiste. Elle me répondit, avec sa candeur républicaine, que ce n'étoit pas comme hébertiste, mais comme bel homme qu'elle l'avoit embrassé, et que, quoiqu'il fût malpropre, elle étoit sûre que les jours où il se lavoit, il étoit agréable.

Je reconnus qu'elle avoit raison et nous revînmes en causant de nos souvenirs. Je lui rappelai que nous nous connoissions depuis bien longtems. Mais c'étoit à la Fête du 20 Prairial, sur la place même de la Réunion, que Cupidon avoit lancé dans mon cœur la flèche irrésistible. Cette flèche enflamma mes sens, au milieu des chants patriotiques, à côté des augustes représentans du peuple, non loin de l'Incorruptible, et près des bœufs civiques qui, avec leurs cornes dorées, traînoient le char de l'Agriculture.

J'étois le commissaire de la section Mucius pour diriger les 12 vieillards, les 12 épouses, les 12 vierges, les 12 enfans qui devoient se ranger sur la Montagne. Éléonore étoit une de ces 12 vierges. Je la vis avec sa corbeille remplie de fleurs dont le parfum paroissoit sortir de son corps charmant, avec sa couronne de roses qui retenoit ses longs cheveux dénoués, la brillante écharpe qui tomboit gracieusement de ses belles épaules, la longue tunique blanche qui pressoit sa taille élégante, embrassoit ses formes divines et lui

donnoit l'air amoureusement majestueux de la nymphe de la Patrie.

Ce jour décida de mon destin, et je fréquentai dès lors les bosquets de Paphos, tout en gardant, dans mes mains sans-culottes, l'étendard de la Liberté. Ma déité m'y rejoignit bientôt, sous les auspices du fils de Vénus. Comme nous étions, l'austère Panche et moi, bourgeois parisiens depuis des centaines d'années, et que ma mère chérie avait été la meilleure amie de la vénérable épouse de Panche, comme nous étions tous deux riches, notables dans la section et à la Commune, tous deux prêts à donner notre dévouement à la République, nous décidâmes, l'adorable Éléonore et moi, d'illuminer ces bosquets avec les torches de l'hyménée.

C'est en rappelant ces souvenirs de notre amour, que nous allâmes faire mouler les billets pour annoncer notre mariage. C'étoit un peu aristocrate. Mais la vertueuse Éléonore y tenoit, parce qu'on se marioit alors avec une simplicité si républicaine, qu'on ne paroissoit jamais l'être sérieusement, disoit-elle. Beaucoup de gens, en effet, se disoient époux, qui n'avoient échangé leurs sermens qu'en face de l'auguste Nature, et qui, peut-être bien même, étant des gens distraits, avoient oublié cette touchante formalité.

« Le commandant Panche, de la section Mucius » Scœvola, et la citoyenne Panche vous font part » du mariage qui sera contracté sous les auspices

» de l'Être suprême et de la Loi, devant l'officier
» public, entre Éléonore-Niveau Panche, leur
» fille, et Ayon-Nicolas-Alcibiade Ceyrat, archi-
» tecte, secrétaire du comité Révolutionnaire de
» la section Mucius Scœvola. Ils vous prient d'as-
» sister à la cérémonie civique qui aura lieu quar-
» tidi de la première semaine du mois de thermi-
» dor an IIe, à huit heures du matin. »

L'austère Panche avoit demandé que l'on mît, en tête de cette lettre, des niveaux, des truelles et autres emblèmes. La sémillante Éléonore s'y opposa. Elle me dit avec une moue divine :

— Si l'on en croit le vénérable auteur de mes jours, il nous fera coucher sur des triangles. Tu m'as juré, n'est-ce pas, Alcibiade, de n'y pas consentir, et aussi de ne jamais devenir franc-maçon ? Cela rend les gens imbéciles, fait de fort mauvais époux et élève fort mal les enfans.

Je le lui jurai de nouveau, en la pressant sur mon sein. Ce qui n'étonna pas l'imprimeur : la République avoit remis la vérité et la simplicité en honneur.

Je la ramenai chez elle, où je trouvai l'austère Panche en grande sueur, à la suite de plusieurs coups qu'il avoit donnés à la vénérable citoyenne son épouse.

Il fut convenu que je viendrois le lendemain chercher l'aimable Éléonore pour aller avec elle acheter quelques cadeaux, du reste, fort restreints, le commerce montrant peu de bonne grâce envers

la Révolution, et la Fraternité ne permettant pas de faire des générosités qui eussent offensé le sans-culotte indigents

L'austère Panche me recommanda, en s'essuyant le front, de ne venir que quand la chaleur seroit passée, car la température étoit entièrement brûlante et orageuse, et l'Égalité ne permet pas d'user de voitures, dont la vue blesse la masse des patriotes sensibles et dénués des biens de la fortune. Aussi, à part les diligences pour les départemens, les tapeculs pour les environs de la capitale, les chaises de poste pour les représentans en mission, les charrettes pour les approvisionnemens et pour l'exercice de la justice, le peuple ne tolère ordinairement aucune voiture dans les rues.

C'est un des grands bienfaits de l'auguste Révolution, car on ne voit plus ces teints blêmes, ces visages flétris qui distinguoient les esclaves des tyrans avant le règne de la Liberté. Les regards ravis ne s'arrêtent plus que sur des figures rouges, hâlées, brillantes de la noble crasse du travail et du respectable fard de la santé.

8 heures du soir.

Je sortis et je me dirigeai vers la rue du *Trente et un Mai*, où je voulois souper chez le meilleur traiteur de la section, Isaac Kahn, à l'enseigne du *Paon découronné*. Mais avant d'arriver, je fus re-

joint par Julie, la citoyenne de confiance de l'aimable Éléonore.

C'est une jolie fille, ardente républicaine, point sotte du tout et que mon esprit d'observation m'avoit désignée comme fort ambitieuse. Elle est secrétaire de la Société fraternelle des Femmes Républicaines et le bras droit de Rose Lacombe. Comme je ne lui avois débité aucune polissonnerie, — c'est un mâle usage pour les jeunes républicains envers les jolies servantes, — elle en avoit conclu que je pourrois bien l'épouser par amour de l'égalité et des principes. Elle n'avoit pas tardé à être détrompée, et elle m'avoit dit, avec la généreuse fierté que la Révolution avoit fait naître dans le peuple jusque-là avili, que j'étois un imbécile. Je ne le suis pas. Mais j'adore l'aimable Éléonore et veux lui être fidèle comme elle l'est elle-même à ma pensée.

Cette fois, Julie me dit que la querelle qui venoit d'engager l'austère Panche à donner des coups de pied à sa vénérable épouse est née à mon sujet. Elle avoit entendu la vénérable citoyenne dire à son époux que c'étoit une indignité de tromper un homme confiant et que je méritois d'être averti. De quoi ? Julie n'en savoit rien. Elle insinua qu'il s'agit de quelque aventure arrivée à l'aimable Éléonore. Je connois sa jalousie. Je souris dédaigneusement. Elle me quitta, irritée contre moi et les Panche.

Le traiteur Kahn est juif et l'un des rares

hommes de sa religion qui soit sans-culotte, car j'ai observé ceci : Nous avons brisé les chaînes de trois classes, les comédiens, les protestans, les juifs ; les deux premières sont presque entièrement dévouées à la Terreur ; les juifs, au contraire, sont tous portés vers le modérantisme, comme les perruquiers et les teinturiers vers l'aristocratie.

Je me fis servir pour mon souper, car je n'avois pas songé à dîner, des œufs, un morceau de merluche et une bouteille de cidre. C'est la renommée de ce cabaret traiteur qui a du cidre pétillant, vineux même. Kahn prétend l'acheter au Port-Nicolas, comme tout le monde, et ne veut pas me dire d'où il le titre. Mais j'ai découvert qu'il le prend rue ci-devant du Roi de Sicile au Marais.

J'avois un but en venant dîner là très sobrement, en plein milieu de la section. Isaac me fournit l'occasion. Il m'annonça que les œufs qu'il venoit de me servir lui coûtent cinq livres les dix-huit. Il me dit ensuite à voix basse qu'il avoit acheté d'un marcandier qui court les environs de la capitale, quelques pigeons à quatre livres pièce et un poulet quinze livres. Là-dessus je me redressai et lui dis d'une voix de tonnerre qu'il insultoit la majesté de la magistrature du peuple. Je lui demandai s'il croyoit que j'étalois mon faste comme les esclaves frivoles des rois, à qui l'éclat de leur parure cachoit leur propre avilissement.

— Sans doute, m'écriai-je, — car je suis doué d'une éloquence naturelle qui est célèbre dans la section, — je n'ignore pas que la République a établi des fêtes et dressé des autels à l'Hymen. Dans ces jours de fêtes, un vrai Jacobin ne doit pas hésitér à délier les cordons de sa bourse, dans l'intérêt des commerçans, ses frères. Agir autrement seroit d'un égoïste et d'un avare. Alors il est juste, il est ordonné de rompre le carême civique que les séides des despotes couronnés imposent à nos efforts gigantesques. A part cela, le vrai Jacobin doit se contenter de la merluche la moins épaisse, comme le moins fortuné de ses frères.

Le bon peuple magnanime qui étoit là m'applaudit, brisa un peu la vaisselle de Kahn et sortit indigné, sans daigner payer ce qu'il avoit bu et mangé. Dés lors j'étois sûr d'avoir mis de mon parti l'opinion publique toujours sage et de pouvoir faire, sans crainte d'être dénoncé, les festins nuptiaux aussi somptueux qu'il me conviendroit.

Je me dirigeai vers la maison Égalité dont les cafés nous servent, pour ainsi dire, de *Thermomètre du jour*. C'est là qu'on peut connoître les espérances des aristocrates. J'étois bien sûr — si ce que je présume à propos de dissensions entre les grands comités est sérieux — que les cafés auroient une physionomie particulière. Car les aristocrates ont — à la honte de la République — des intelligences dans les bureaux des comités et

savent des choses que nous autres bons jacobins ignorons !!!

En allant de la rue Trente-un-Mai au Palais Égalité, je passai par devant le café Procope. Il est morne comme il n'a pas cessé de l'être depuis la chute des hébertistes et la trahison des cordeliers. Je remarquai même que la lampe qui brûloit toujours sur la table de marbre rouge qu'on nomme la table de Mirabeau et qui sert d'autel à la statue du divin Marat, est éteinte.

Le Palais Égalité, au contraire, étoit brillant, bien que ce ne fût pas exactement l'heure des grands rendez-vous des aristocrates. Ceux-ci qui dînent de 3 à 4 heures, s'y rendent de 4 à 6. Toutefois, aujourd'hui le café Corazza — bien changé depuis le tems où il étoit le sanctuaire de la Liberté et où nous y préparions la chute de l'infâme Gironde — les cafés de Foy, de Valois, d'Italie, repaires de la bourgeoisie aristocrate, étoient fort animés.

La postérité croira-t-elle que toutes les foudres de la Terreur, les tout-puissans comités de Salut public et de Sûreté générale, aidés de toute l'autorité de la Commune et des Jacobins, n'ont jamais pu éteindre ces foyers publics de la conspiration muscadine et modérantiste !

En entrant dans la maison Égalité, j'avisai un commissionnaire. Je lui remis un morceau de pain blanc soigneusement enveloppé dans un papier doré. Je l'envoyai à l'aimable Éléonore. C'est le

plus joli cadeau à faire, en ce moment que le pain blanc est mieux venu qu'un bouquet. J'étois sûr que ma Circé, en soupant, penseroit à moi avec tendresse.

Puis je me promenai devant les cafés. Après avoir constaté que les bustes du divin Marat et du martyr Lepelletier brillent au-dessus des comptoirs de ces cafés aristocrates, j'entonnai à pleine voix, à la porte du café d'Italie :

Les martyrs de la Liberté,
Patriote sincère,
Chez l'ami de l'Egalité
Sont des dieux qu'on révère ;
Mais les modérés doucereux,
Les aristocrates honteux,
Sans les aimer les ont chez eux
Comme un paratonnerre.

J'entendis quelques éclats de rire sortir des salles. Mais je pensai qu'il ne me conviendroit pas de conduire l'aimable Éléonore à l'autel avec des yeux pochés. Je m'en fus non loin de là, au coin de la rue de la Loi, au théâtre de la République où l'on joue en ce moment *Epicharis et Néron*, ou la *Conspiration pour la liberté*, du citoyen *Le Gouvé*.

Je n'y passai pas une soirée aussi heureuse que j'en avois l'habitude quand j'allois à ce théâtre que j'adorois. Il m'a semblé, en effet, que le public a frémi à certains passages où l'on peut sai-

sir quelques injustes allusions au gouvernement de la République, comme en ces vers :

J'assieds sur l'échafaud mon trône ensanglanté
Et je veux que toujours le monde épouvanté
Redoute en me voyant le signal du supplice.

Il faudra que je demande à la Société-Mère de faire une enquête sévère sur le citoyen Le Gouvé, qui doit être un indulgent hypocrite. Je compris, d'ailleurs, qu'il doit y avoir quelque chose dans l'air et je ne restai pas pour écouter la *Fête civique au village* qui termine le spectacle.

Je me rendis au *Café de la Convention*, rue du Petit-Lion, au coin de la rue Franciade, où se donnent rendez-vous les jeunes Jacobins qu'on nomme les Enragés. Maugas, Malbeste en étoient. Je ne les rencontrai point. J'y vis mon ami Michel Le François La Lande, qui y étoit venu, tremblant de mes menaces et pour faire la cour aux bons patriotes. Mais j'avois autre chose à faire que d'admirer cette face de savant athée et épouvanté. Je le quittai brusquement, et j'appris, plus tard, qu'il s'étoit évanoui d'angoisse.

Je me rendis chez Chrétien, juré au Tribunal révolutionnaire, dont le café, proche le théâtre Italien, est fréquenté par les Tape-dur et les *gardes du corps* de l'Incorruptible. J'y rencontrai, en effet, Didier, Nicolas, Vilate, Audouin, Quincy.

La bonne compagnie me rendit ma gaïeté.

Nous décidâmes l'arrestation du citoyen Le Gouvé qui servoit ainsi de prétexte à des manifestations anti-civiques.

Je revins tard, ayant voulu attendre quelques citoyens de la section, entre autres Quincy et Audouin, pour revenir avec eux, car les rues n'étant pas éclairées à cause de la cherté de l'huile, et la police, occupée du salut de la patrie, n'ayant pas le temps de songer aux voleurs, la ville n'est pas sûre. Elle est à peu près déserte, à cause de la nécessité d'entrer dans chaque corps de garde pour montrer sa carte de civisme. Les patrouilles l'exigent aussi. Elles ne se font pas scrupule, comme le brave Hanriot vient de s'en plaindre, de rosser les membres des comités de section qu'elles rencontrent. Bien des sections sont, en effet, en hostilité l'une contre l'autre, et quand une patrouille rencontre un magistrat d'une section hostile, elle se persuade immédiatement que c'est un ivrogne et le bat, dos et ventre, jusqu'à ce qu'il crie grâce. Encore ne l'entend-elle pas souvent tout de suite, et faut-il qu'il crie longtems.

Comme notre section passe pour une solide et que moi je passe pour être assez accommodé des biens de la fortune, je ne tenois pas à rencontrer, sans être accompagné, les gardes nationaux de la Butte-aux-Moulins, par exemple, ou de toute autre section centrale qui m'eussent emprisonné comme hébertiste, ou ceux des faux-

bourgs qui m'eussent rossé comme bourgeois égoïste et *honnête-gens*.

Minuit.

Je ne voulus pas m'endormir avant d'avoir couché par écrit les événemens de cette journée. Je les rédige un peu tard. Cette Julie Desmoulins est une jolie fille. Elle se dit la cousine du traître Camille et si les Dantonistes reprennent jamais faveur... Mais je tombe de sommeil, tellement que l'adorable Éléonore elle-même ne me réveilleroit pas.

DUODI, 2e THERMIDOR, L'AN DEUXIÈME

(JEUDI 24 JUILLET 1794, *vieux style.*)

7 *heures.*

Le lendemain de ce primidi si agité, on frappa de grand matin à la porte de ma chambre.

Je me trouvois dans un rêve effrayant où la la vertueuse Éléonore jouoit un rôle, qui n'étoit point fait pour plaire à un époux. L'austère Panche vouloit à tout prix recruter des adhérens à la franc-maçonnerie, et remplir la loge *Mystère et Polymnie*, dont il est Vénérable. (Elle est tombée en sommeil, — comme ils disent, — ainsi que toutes les loges de France, qui dorment profondément). Déshonorant sa perruque noire et son titre de commandant, il offroit sa fille à tous mes amis, qui l'acceptoient. L'aimable Éléonore, de son côté, montroit le plus grand zèle pour la prospérité de la franc-maçonnerie. Tous mes amis, Lesur et Quincy en tête, le traiteur Février, le mystérieux vieillard et la Tour-La-Montagne avec La Lande et Viaré, et le jeune aristocrate guillotiné portant sa tête dans un panier, et le marchand de la rue Antoine à cheval sur son chien

qui ressembloit à Billaud et surtout, surtout, mon odieux rival, Engelbert Sanghehem entroient dans la loge *Mystère et Polymnie*, conduits par l'aimable Éléonore qui les accueilloit avec un sourire enchanteur.

Au moment où je fus réveillé en sursaut, je voyois, dans mon rêve, l'austère Panche envoyer Héron, le chef des agens du comité de Sûreté générale, pour arrêter toute la population de la section Mucius Scævola et la faire entrer dans la loge à coups de pied. Moi j'étois retenu dehors par la puissance mystérieuse de Polymnie qui avoit la figure tantôt de mon odieux rival, tantôt de la sémillante Julie Desmoulins.

En entendant frapper, dans le premier moment de trouble d'un fiancé éprouvé par un pareil cauchemar, je criai : Entrez. J'oubliois que la porte étoit soigneusement verrouillée.

J'avoue, en effet, à ma honte, que je n'avois pas eu le courage civique de détruire ou d'offrir sur l'autel de la patrie, des meubles, des livres, des estampes, des bijoux, des objets de curiosité rapportés des Isles de l'Amérique par des voyageurs intrépides, et qui m'avoient été laissés par l'auteur de mes jours. J'avois aussi, malgré les conseils de la Liberté qui me disoit, par la bouche des pères de la République, que nous n'avons pas de plus proche parente que la patrie notre mère, j'avois gardé un culte de tendresse bien grande pour feu ma bonne mère.

Je n'en parlois jamais, car elle étoit morte des suites des mauvais traitemens que lui avoient fait subir les héroïnes parisiennes qu'elle n'avcit pas voulu accompagner à Versailles, lors de la sainte et mémorable journée du 6 octobre 89 ; et en la pleurant j'aurois eu l'air de blâmer ces mères de la Révolution.

Mais je voulois conserver ce qui venoit d'elle. Aussi tandis que le reste de ma maison respiroit l'austère simplicité, la sévère égalité et étoit assez démeublé et malpropre pour ravir le cœur des plus vertueux sans-culottes de la section, les chambres que j'occupois à l'étage sentoient un luxe que ma popularité n'auroit pas suffi à faire goûter. Jusqu'à ce que j'eusse trouvé une bonne raison civique, pour conserver ces trésors, — et j'avois déjà commencé à murmurer discrètement que je rassemblois des objets destinés à faire crever de jalousie l'infâme Georges sur son trône — il falloit tenir tout cela fort secret.

Je couchois donc soigneusement verrouillé, bien cadenassé, et du reste avec des armes à mon chevet. Car je me défiois, par-dessus tout, de Clovis Margottant, mon citoyen de confiance.

Nous avions (ce que la postérité aura peine à croire, si ce n'étoit affirmé par un patriote sincère comme moi) des Tartufes de civisme comme il y avoit eu des Tartufes de fanatisme. Mon officieux en est un. Du moins, je l'en soupçonne. Il est poli, patelin, sournois et voleur effronté. Com-

ment avois-je gardé un domestique si peu estimable ? C'est d'abord que les autres ne valent pas mieux. La liberté a élevé les âmes au point qu'il faut, pour être domestique, un intérêt bien grand et le désir de s'enrichir vite et sans fatigue. C'est, ensuite, que Clovis est fort populaire dans la section. Il en est le principal Scrutateur aux assemblées générales, et l'un des Espions officiels. Mon oncle Joachim, tout-puissant qu'il est par son amitié avec Augustin-Bon Robespierre, le frère de l'Incorruptible, est convaincu que Clovis est appelé à le remplacer dans l'office de juge de paix.

C'est ainsi que, ne voulant pas être dénoncé par lui, (car je ne suis pas sûr d'être plus populaire que lui,) je le conserve et me laisse voler jusqu'au jour où je trouverai ma belle pour le rendre suspect ou le pousser négligemment du haut de la fenêtre du grenier sur le pavé de la rue du Four. Justement elle n'est pas trop dépavée ni tapissée d'ordures en face de la rue des Canettes, à côté du *Mouton découronné* où je demeure, et le coquin s'y cassera les reins.

Je me levai, et ayant acquis la certitude que c'étoit bien Clovis Margottant qui frappoit, j'ouvris. Il passa humblement sa tête chafouine à travers l'ouverture et promena ses yeux obliques autour de ma chambre.

— C'est, me dit-il, d'une voix pateline, la vénérable citoyenne Panche qui vient chercher sa vertueuse fille.

— Qu'est-ce que tu me chantes ! m'écriai-je, en regardant, moi-même, autour de moi, tant ce rêve maçonnique m'avoit hébété. La vertueuse Éléonore ici !

— Du moins, je le suppose, continua-t-il doucement, car il n'est point possible que, sans des raisons comme ça, une citoyenne, épouse d'un des chefs de la section, vienne, à 7 heures du matin, visiter son futur gendre.

Je le regardai d'un air hésitant qui devoit être assez risible, car je balançois — et je le sentois, et j'en étois honteux, — entre une généreuse indignation et la prudence républicaine qui me conseilloit de sacrifier la bonne renommée de la sensible Éléonore, à la crainte de me faire un ennemi mortel de mon officieux.

Celui-ci baissa les yeux plus humblement encore, et il reprit d'une voix confuse :

— Ce n'est pas à moi, citoyen commissaire, à t'enseigner les principes du civisme. Mais ton étonnement me prouve que, sans t'en douter surement, tu en es resté aux idées du tems de la superstition et du sacrement. Tu n'ignores pas que le dieu Marat a expliqué la loi nouvelle, la loi des hommes libres, quand il a écrit qu'il avoit épousé sa divine cuisinière Simonne, à sa fenêtre, un soir qu'il faisoit clair de lune.

Il releva le front et me lança un coup d'œil inquisiteur. Il murmura que les riches égoïstes redressent la tête depuis la mort de l'Ami du peu-

ple, et qu'ils profitent de la défaveur qu'on veut jeter sur ce dieu depuis la chute d'Hébert et l'anéantissement des Cordeliers par les Jacobins.

Je ne le laissai pas sur ce terrain brûlant. Je savois qu'il ne tarderoit pas à s'apercevoir qu'il avoit dit des sottises et qu'il iroit à la section m'accuser de les avoir proférées, de crainte que je ne l'en accuse moi-même.

— Fais asseoir la citoyenne dans la salle à manger, lui dis-je. Je m'habille promptement.

Quand j'y vins, Clovis y tenoit compagnie à la vénérable citoyenne. Il désiroit naturellement assister à notre conversation. Je vis qu'elle ne parleroit pas en sa présence. Je dis courageusement :

— Personne ne sauroit trouver un plan de trahison contre l'indivisibilité de la République dans le désir de causer intimement avec sa future belle-mère, l'avant-veille du mariage.

Clovis s'éloigna en disant d'une voix modeste :

— Sans doute, sans doute, à moins que cette belle-mère ne soit elle-même une ennemie de la patrie.

La citoyenne Panche étoit restée muette, comme indifférente. Avec son long fourreau d'étamine noire, son fichu de toile peinte fort ternie, son bonnet de toile blanche, elle honoroit l'Égalité, car, à part la propreté où elle est scrupuleuse, il n'y a pas de femme d'artisan qui ne soit plus richement vêtue. Elle est pourtant des plus accom-

modées des biens de la fortune. Mais malgré ce pauvre vêtement, malgré les injures, dont le vertueux Panche l'accable en l'accusant justement de fanatisme, elle a dans son maintien, — étant de haute taille et maigre, — dans son visage pâle mais régulier et où l'on reconnoît quelques traits de la beauté de sa séduisante fille, dans l'expression calme et patiente de son visage, dans ses cheveux gris soigneusement lissés, une sorte de dignité qui frappe.

Elle me dit qu'elle venoit de la queue du pain. En effet, elle avoit à côté d'elle un panier qui en contenoit quelques morceaux. Je m'en étonnai, car il faut, pour faire cette queue, se lever à 4 heures, attendre pendant des heures à la porte du boulanger du quartier, au milieu des injures et des coups. Elle ajouta paisiblement que Julie Desmoulins, sa citoyenne de confiance, étant membre de la Société fraternelle des Femmes républicaines, ne revenoit pas coucher, les jours de séance, c'est-à-dire trois fois la semaine, et que dès lors, il falloit que la maîtresse fît les queues de l'épicier, du boucher, du boulanger.

Clovis avoit laissé la porte ouverte. Je n'osois pas aller la fermer.

— Citoyenne, dis-je, en m'efforçant de prendre un ton brusque et mâle comme il sied à un républicain, — car je pèche toujours par un reste de politesse et de délicatesse que mes ennemis

constatent comme un fonds d'aristocratie, — qu'y a-t-il pour ton service ?

Elle me considéra avec un regard de tristesse et dit d'une voix posée:

— Je vais aller fermer la porte. J'ai été dénoncée tant de centaines de fois, et suis tellement suspecte, que je ne crains pas d'accroître ma mauvaise renommée.

Elle la poussa un peu et revint s'asseoir,

— Dans ce que j'ai à te dire, il y a de quoi faire guillotiner toute une rue. Tu pourras me dénoncer après, si tu le juges utile à ta sûreté. Mais il faut que tu m'écoutes patiemment.

Je protestai, avec mollesse, que je respectois la vénérable mère de la sensible Éléonore.

— J'ai été élevée avec ta mère. Tu ne l'as pas oubliée, je le sais. Nous étions porte à porte. Nous avons fait notre première communion ensemble. Nous avons été à l'école ensemble. Nous avons reçu, le même jour, la bénédiction nuptiale, il y a 30 ans, en la petite église de Saint-Symphorien, qui étoit un lieu exempté de l'ordinaire, dans l'enclos de l'Abbaye. Nous y fûmes mariées par le P. Heulland, Bénédictin, notre confesseur. Tu ris de tout cela. Mais nous étions bien fières de ces faveurs. Je puis dire que nous les méritions. Mon père étoit Jacques Le Camus, mercier à l'enseigne du *Mouton couronné*, le propre neveu de Le Camus, ancien grand-garde du corps de la draperie-merce-

rie, et administrateur des hôpitaux de Paris ; et mon père étoit proposé pour être garde de la corporation. Mon amie, Marie-Séverine, ta mère, étoit un peu plus que nous, bien peu. Tu sais qu'elle étoit fille de L. Poppot, procureur, qui avoit épousé une parente de messire du Chillaud des Fieux, chanoine, vice-gérant de l'officialité et du tribunal du grand-chantre, qui étoit chargé des Petites-Écoles de toute la ville, Cité, Université et Fauxbourgs. Tous ces souvenirs qui ne me quittent pas, dans la détresse où je suis, me sont revenus plus vivement aujourd'hui ; car c'est aujourd'hui qu'il y a justement 30 ans que nous avons été mariées ; et nous nous promîmes — elle rougissoit bien et moi aussi — que si nous avions fils et fille en situation de s'épouser, nous les marierions.

— Vous voyez, citoyenne, lui dis-je, en adoucissant un peu la rudesse de ma voix — car il est vrai que ces souvenirs ne me sont pas indifférens et que je ne suis pas guéri de toute sensibilité aristocratique, — que l'Être suprême a arrangé les choses comme ma mère chérie et vous l'avez désiré.

Elle secoua la tête et dit tranquillement :

— Je suis venue uniquement pour te dire que tu ne dois pas épouser Éléonore.

Je restait muet et je dus avoir, comme on dit, la gueule bée.

— Expliquez-vous, citoyenne, dis-je, en reprenant mes sens.

— Je n'ai pas à m'expliquer. Je fais une démarche qui coûte à un cœur maternel. Mais je le dois à ma tendresse pour ta mère. La mienne, continua-t-elle comme en rêvant, eût agi comme j'agis aujourd'hui, car autrefois on remplissoit ses devoirs même les plus pénibles, quoi qu'il pût arriver. Maintenant...

Je l'interrompis avec sévérité, car je venois d'apercevoir la *silhouette* de mon officieux que son ombre trahissoit dans le petit intervalle laissé par la porte mal fermée.

— Citoyenne, je n'ai pas oublié que l'auguste Convention, qui a mis toutes les vertus à l'ordre du jour, a élevé des autels à la piété filiale. C'est pourquoi je ne t'ai pas arrêtée au milieu de ces souvenirs avilissans du tems où régnoit le fanatisme. Mais mon âme se révolte d'horreur à la pensée d'entendre blâmer l'époque glorieuse où nous vivons, et ces mœurs fondées sur la liberté que tout homme libre doit chérir.

Elle haussa légèrement les épaules et me regarda avec cette calme tristesse qui me touchoit (je rougis de l'écrire, mais comme ce journal ne paroîtra qu'en tems opportun, je dis tout, j'avoue tout).

— La Providence, récompensant, sans doute, en toi, les vertus de tes parens, t'a sauvé jusqu'ici des pièges de ces misérables qui ont mis le trouble, la haine, la corruption, la honte, dans mon foyer domestique jusque-là si honnête, si heureux.

Je n'oublierai jamais ce jour de l'année 1786, où mon pauvre mari se rendit à ce qu'ils appellent une loge, la loge des *Neuf Sœurs*. Depuis lors je n'ai pas passé un jour sans être insultée, parfois battue, parce que je ne veux pas maudire ce que j'ai cru respectable depuis mon enfance, mes croyances religieuses. Et c'est au nom de la Liberté des cultes que je suis ainsi torturée. Depuis lors, j'ai vu l'homme le plus doux, le plus compatissant avant qu'il n'entrât dans cette loge, protéger, pendant les journées de Septembre, les scélérats qui assassinoient des vieillards innocens ; et cela au nom de la Fraternité. Depuis lors, mon fils ainé, qui étoit tendre et délicat, exaspéré par une tirannie de tous les instans, a quitté la maison paternelle. Où est-il, maintenant ? Mon fils cadet, qui étoit porté au libertinage, encouragé par des maximes dépravées, a quitté également la maison paternelle. Où est-il, lui aussi ? Et ma fille, qui étoit la plus modeste, la plus pure !... N'as-tu pas souvent entendu parler de la loi nouvelle que la franc-maçonnerie a apportée sur la terre pour remplacer la morale chrétienne ? Ne t'a-t-on pas prêché que cette morale chrétienne est anticivique, que la pudeur ressemble à de l'hypocrisie sacerdotale et que la nature a créé des instincts pour qu'on les satisfasse, au nom de la liberté ? Je te le répète, n'épouse pas Éléonore.

Je toussois, j'interrompois, je faisois du bruit avec ma chaise ; rien n'arrêta cette enragée aris-

tocrate qui, en effet, avoit proféré assez de blasphêmes pour faire emprisonner toute une section.

Elle s'éloigna, sans rien ajouter, me laissant fort troublé par le conseil qu'elle me donnoit et aussi par la crainte que ses paroles n'eussent été entendues.

Mon amour pour l'aimable Éléonore est trop ardent pour que je veuille suivre un conseil donné d'une façon obscure et bizarre. Qu'a-t-elle voulu dire ? Je sais bien que la sensible Éléonore, sans sortir des bornes de la décence républicaine, montre cette aimable liberté qui ne ressemble en rien, en effet, à cette modestie hypocrite et sournoise conseillée par l'imposture des prêtres. J'avois entendu souvent l'austère Panche enseigner à sa fille les principes de ce qu'il nommoit pieusement l'éducation maçonnique, dont la première règle, disoit-il, est la justice. Il expliquoit qu'on devoit absolument respecter les sermens du mariage. Il étoit alambiqué sur les devoirs des filles et des veuves qui avoient, selon lui, des obligations envers la société, lesquelles paroissoient se borner à ne pas affronter l'opinion et à ne pas déshonorer la famille. Falloit-il conclure des paroles vagues de la citoyenne Panche, que la vertueuse Éléonore avoit interprété ces principes avec quelque imprudence ? J'étois convaincu du contraire, sachant combien la franc-maçonnerie lui paroit une chose grotesque et haïssable.

J'en étois là lorsque le tambour Le Lièvre, l'aîné, m'apporta un billet de son commandant.

« .·. Alcibiade, j'ai lieu de craindre que ma fa-
» natique épouse, poussée par le génie de l'aris-
» tocratie, n'ait projeté de mettre obstacle à ton
» mariage avec la vertueuse Éléonore. Déjoue
» les trames qu'un esprit populicide peut lui ins-
» pirer.

« .·. Éléonore t'attend à midi après le déjeuner.
» Il fait bien chaud. N'oublie pas que je t'accorde
» la main de la vertueuse Éléonore à condition
» que tu poursuivras l'honneur d'être admis dans
» la L .·. *Mystère et Polymnie*, quand elle aura
» cessé son sommeil.

« V .·. F .·. P .·. a.·. n.·. c.·. h.·. e.·. »

Mystère et Polymnie ! Ces mots me rappelèrent mon rêve. L'éducation maçonnique ! Je me rappelai aussi que l'austère Panche, le 6 octobre 1789, s'écria que les grandes citoyennes Théroigne, Reine Audu et Olympe de Gouges, représentoient bien le type de la femme franche-maçonne, et que si le Roi vouloit sincèrement régénérer la sensibilité publique, il devoit nommer ces trois héroïnes directrices de la maison de Saint-Cyr pour faire, des jeunes filles qui y sont élevées, de dignes épouses républicaines et ne pas laisser l'antagonisme qui existeroit entre

elles et leurs époux, si elle restoient dévotes quand ceux-ci sont patriotes.

Mais je chassai toutes ces pensées blasphématoires. Le bonheur de passer une après-midi seul avec l'aimable Éléonore me fit tout oublier, sauf, comme on pense, le soin de ma sûreté.

Je me rendis donc dans mon appartement en disant finement à mon officieux que j'allois faire ma toilette intime et que dès lors il ne devoit laisser entrer personne.

Ayant ainsi trouvé une excuse pour m'enfermer, je poussai les verrous et bouchai les trous de la serrure. Puis je me mis à ranger ce que j'avois de plus compromettant. Car les plus purs ne sont pas à l'abri de la juste défiance du peuple, en ce moment surtout où la trahison des Danton, des Hébert, des Ronsin, des Chaumette, des Varlet, le rendoit fou à la pensée que ceux qui paroissoient ses plus sûrs amis étoient des traîtres. La conversation de la citoyenne Panche, si elle avoient été entendue, suffisoit pour me précipiter dans l'abîme. Enfin un nouveau mouvement politique paroissoit à craindre et quel en seroit le résultat ? Les précautions que le citoyen Payan prenoit pour sauver son argenterie me revenoient à l'esprit.

J'avois deux cachettes très sûres et très larges que l'on ne pouvoit découvrir qu'en démolissant la maison.

Quand j'eus mis à l'abri ce que j'avois de pré-

cieux et de dangereux, — et surtout ce journal, — je m'habillai. Je voulois me rendre au comité révolutionnaire et me montrer gracieux envers mes collègues. Car si la défiance est le devoir des démocraties, l'envie est le mobile qui en tient les élémens en action et en puissance. Je ne pouvois donc en vouloir aux chefs de la section d'envier mon bonheur et je devois chercher à me le faire pardonner, sous peine de devenir justement suspect.

Je voulois également me rendre à mon cabinet. Le secrétaire a, en effet, un cabinet à lui dans le ci-devant séminaire Sulpice, où se tiennent les séances du comité révolutionnaire. C'est là que je serre le cachet redoutable qui nous donne droit absolu sur la liberté des citoyens et citoyennes de Mucius Scœvola.

Aucun secrétaire d'aucune section n'a moins usé que moi de la bienveillance des jolies éplorées qui venoient me demander la liberté d'un père chéri ou d'un époux adoré. J'ai déjà avoué, à ma honte, cette délicatesse aristocrate qui finira par me jouer un mauvais tour. Toutefois, je pouvois me vanter de quelques actes de fermeté civique, et comme, après le mariage, l'aimable Éléonore voudra nécessairement pénétrer dans tous les secrets de ma vie de jeune républicain, je pense qu'il est sage de revoir tous les papiers du Comité que je serre dans ce cabinet, afin d'en enlever les billets de tendre remerciement. Non pas que cela

puisse me nuire dans son esprit, trop éclairé pour avoir gardé de ces frivoles jalousies du tems de la chevalerie. Mais je puis moi-même être, un jour, arrêté et je ne veux pas qu'elle sache trop exactement comment on attendrit les membres des comités révolutionnaires.

Au moment où j'achevois ma toilette, j'entendis une voix sonore qui me fit tressaillir, car je crus y reconnaître celle de mon odieux rival. Je sortis vivement et j'entrai dans la salle.

C'étoit lui. Il se jeta à mon cou. Ce geste étoit tellement inattendu que j'en restai confondu comme un fondeur de cloches.

C'est un homme pour qui je me sentois beaucoup d'amitié naturelle, et c'est pour cela, je crois, que je le hais d'autant plus, car je le hais de toutes mes forces et pour bien des raisons. D'abord, bien qu'il soit l'enfant chéri de la section de l'Observatoire, je suis convaincu qu'il est un ennemi redoutable de la République. Ensuite je vois qu'il a une vive passion pour l'aimable Éléonore, et surtout je sais qu'elle a eu pour lui des préférences.

Je suis convaincu que c'est moi qu'elle aime, de tout son cœur, et j'en suis convaincu comme de mon existence. Mais elle ne m'a pas caché qu'il avoit été son bon ami depuis la fin de vendémiaire jusqu'à la fin de germinal.

Comment l'a-t-elle abandonné, et a-t-elle pour lui une haine égale à son amour d'alors ? J'en sais les raisons.

Mon odieux rival est fort bel homme, je dois le reconnoître. Il a cinq pieds neuf pouces, la force d'un Hercule et la hardiesse d'un lion ; une belle physionomie ouverte, franche, à la soldatesque, avec un nez de vautour, des yeux et des cheveux très noirs, des dents très blanches, une expression presque toujours riante, mais qui devient parfois très insolente. Dans ces momens-là, il est comme fou. Il dit les choses les plus hardies, même contre les sans-culottes, des choses qui suffiroient à faire guillotiner tout autre que lui. A part ces heures-là, où il est hors de lui, il est malin, impossible à dérouter, ayant toujours le dernier par des ripostes inattendues, qui font rire aux larmes et emportent la pièce.

Il se nomme Engelbert Sanghehem. On dit que c'est un ex-noble, garde du corps de Louis-le-Raccourci, favori de la Messaline autrichienne, chevalier du Poignard, défenseur des Tuileries au 10 Août, brigand de la Vendée, brigadier des Hussards de la Mort de Tonneau-Mirabeau, complice du scélérat de Batz pour faire échapper le louveteau de la tour du Temple. Quand on fait allusion à cela devant lui, tantôt il rit comme un fou ; tantôt il enchérit là-dessus, disant que tout cela est vrai et qu'on ne sait pas tout ; tantôt il répond sérieusement qu'il est Belge, un des premiers insurgés du Brabant, ruiné, chassé de son pays et de sa famille à cause de son amour pour la Révolution. Le plus souvent il a recours à son

bâton, — car il porte toujours un bâton formidable, sauf aux grands jours où il ceint un grand sabre, — et ce qu'il a cassé de têtes est innombrable.

Aussi est-il connu de tout Paris. Comme il est franc, bon vivant, généreux, ayant de l'esprit argent comptant, comme il est éloquent, grossier quand il veut, élégamment habillé et impossible à démonter, il est adoré dans les fauxbourgs où il a hérité de la faveur de l'imbécile Santerre et du vaniteux Gonchon.

Chez nos voisins *les Lunettes* — c'est le nom que nous donnons de bonne amitié à nos voisins de la section de l'Observatoire, qui de leur côté nous appellent *les Cervelas* — on ne jure que par lui. Il est l'ami de Maxime Surin, le commandant de la section. Chez nous, il est au mieux avec Cosne Pionnier, adjudant instructeur de l'artillerie parisienne, avec Carlier et Mauvoisin, capitaine et lieutenant de nos canonniers: et chacun sait que les canonniers sont, dans toute les sections, les véritables guides de l'opinion publique. Du reste, il n'est pas seulement connu, comme le loup blanc, dans toute la capitale pour ses bons coups de sabre ou de bâton et sa rondeur, il est surtout chéri des citoyennes du tribunal révolutionnaire, des charettes et des tribunes. La Tour-la-Montagne, qui le jalouse et dont il est le seul à oser critiquer les vers, m'a dit qu'il l'a dénoncé plus de dix fois : mais il a des appuis dans le Comité. Saint-

Just lui-même, qui ne l'aime pas, ne paroît pas oser le faire arrêter, à la légère, par crainte de se mettre à dos toutes les femmes révolutionnaires, race dangereuse, rancunière, la plus grande autorité, peut-être, de la République, la seule que les Comités n'osent affronter directement.

Avec La Tour, l'austère Panche et moi, nous sommes les seuls que ce diable d'homme n'ait pas conquis. Il raille la Franc-Maçonnerie comme il critique les vers du citoyen *Observateur*. « J'ai été de cette vilaine boutique, dit-il, j'en connois les détours. A part vous, citoyen Panche je n'y ai vu que des badauds, des ânes bâtés, des oisons bridés ou des débauchés ambitieux, incapables de parvenir par des voies ouvertes, et qui exploitent le troupeau des imbéciles. C'est, d'ailleurs — et c'est ce qui m'en a dégoûté, — une société lâche, n'ayant d'audace que contre les gouvernemens foibles, et à plat ventre devant une autorité forte. D'abord hypocrites, sous Louis XV, ils firent croire aux sots aristocrates qu'ils étoient uniquement une société d'honnêtes gens réunis pour s'amuser, festiner, danser, faire de la musique et du libertinage décent. Sous le foible Louis le Dernier, insolens, effrontés, tyraniques ; les voici tremblans comme des lièvres, et faisant signe de sommeiller comme des sourds, parce qu'ils savent que les Comités n'approuvent pas leurs réunions.»

L'austère Panche suoit à grosses gouttes et répondoit timidement.

Pour moi je me suis battu deux fois avec Engueulbert Sanguin (c'est ainsi que les femmes républicaines le nomment), et deux fois il m'a fait une blessure désobligeante. Toutefois j'aurois imité Lesur et Quincy qui, après l'avoir détesté, sont devenus ses amis, si, comme je l'ai dit, l'aimable Eléonore, après l'avoir aimé passionnément, ne l'avoit pris en haine mortelle.

Comment cela est-il venu ! Il paroit qu'un jour le citoyen Sanghehem entra dans un de ces accès de démence qu'on lui pardonne, heureusement pour son cou, comme à un fou, dans un de ces accès où il semble ne pouvoir contenir son mépris contre tout ce qui l'entoure. Il avoit dit alors, en regardant avec dégoût l'austère Panche et sa vertueuse fille :

— Sous la République on prend une épouse, comme on prenoit une maîtresse sous la tyrannie. Seulement, la République est plus aimable, parce que sous le règne de la tyrannie, il falloit payer sa maîtresse; sous la République, il faut que l'épouse paie son époux. La Révolution a même poussé plus loin son tendre amour pour la liberté, et il est plus facile aux citoyens libres de quitter leurs épouses, qu'il ne l'étoit de quitter leurs maîtresses aux aristocrates un peu décens. Mais que je devienne franc-maçon, au point de vous ressembler, austère Panche, si les maîtresses d'autrefois ne valoient pas mieux que les filles que la Révolution élève pour les donner en mariage aux républicains !

Il paroit qu'il écumoit; l'austère Panche fondoit en eau et la citoyenne Panche en larmes. Il la regarda et s'éloigna, car il est le seul qui lui témoigne du respect, — et c'est un des signes qui m'ont surtout persuadé qu'il est un ci-devant, car le respect pour les vieilles femmes est considéré comme une inutilité qui rappelle les grimaces et les tartuferies de la féodalité.

C'est cette conversation qui a plongé l'aimable Eléonore dans les ardeurs inextinguibles de la haine. C'est également à la suite de ça que Lesur ayant, à ce que je crois, voulu prendre la défense des jeunes républicaines, reçut tant de coups de pied qu'il resta comme mort, sur le pavé de la rue Révolutionnaire, et que Quincy ayant — toujours à ce que je crois, car jamais je ne pus être bien renseigné — voulu prendre la défense de la garde nationale humiliée dans la personne du commandant Panche, empocha trois coups de sabre qui le laissèrent six semaines sur le grabat. Depuis lors, comme j'ai dit, ils devinrent amis avec lui.

Moi, qui n'aimois pas alors la belle Éléonore, mais qui comprenois que la société jacobine avoit été outrageusement blâmée dans ce discours, je l'appelai à deux reprises sur le pré, où je reçus les deux blessures désobligeantes sur lesquelles il est inutile d'appuyer.

Ce fut cette blessure qui décida de ma destinée. J'étois alors de passage à Paris où je venois (après

avoir été, le 26 vendémiaire, complimenté par Carnot, sur le champ de bataille même, pour ma belle conduite à l'affaire de Wattignies), chargé par Jourdan, d'apporter à la Convention les drapeaux pris sur l'ennemi.

J'étois donc resté à Paris pour me guérir. C'est alors que le choix des sans-culottes de la section Mucius et surtout les attraits de l'enchanteresse Éléonore me firent oublier mon ardeur naturelle pour les travaux de Mars, et changèrent la rue du Four en jardin d'Armide.

Engelbert ne paroissoit pas obsédé par les vautours du remords. Toujours le même, bon vivant, bon enfant, tapageur, insolent, adoré des sans-culottes et leur cassant les reins, embrassant les plus sordides héroïnes du 6 octobre et les comblant d'injures risibles, généreux, libertin, dépensier, grossier, bien vêtu, gardant toujours une certaine morgue avec les gros bourgeois et les épauletiers de la République, il sembloit toujours à mon génie habituel d'observation être un aristocrate s'amusant dans un bal de chiffonniers et s'oubliant parfois quand des pieds trop lourds lui marchent sur les siens. Mais comment le prendre ? Il parle comme un vrai jacobin, employant, avec une verve intarissable et une éloquence irrésistible, le langage cher au peuple pour désigner les aristocrates, les royalistes, les fayettistes, les brissotins, les hébertistes, les dantonistes, les indulgens, les modérantistes, les api-

toyeurs et cette classe nouvelle d'intrigans que nous voyons poindre et que nous commençons à nommer bourdons, du nom des deux Montagnards Léonard Bourbon et Bourdon de l'Oise. Toutefois, Clovis Margotant, qui est animé, par le génie de la patrie, du souffle de l'espionnage, a remarqué que jamais il n'attaque le fanatisme ni les calotins. Il y a là une chance de le prendre ; et l'aimable Éléonore s'en réjouit. Car elle me parle souvent de lui et toujours avec la même haine, qui étoit remarquable en elle. En effet, pour tout autre et en toute autre circonstance, elle est douce et mutine comme une jeune chèvre guidée uniquement par les Ris, les Jeux et les Grâces.

Je ne l'avois pas vu depuis longtems. Aussi, fus-je ébahi quand il se précipita à mon cou avec tous les signes d'une véritable amitié.

— Je dois te remercier, me dit-il gaiement, du plaisir que tu me fais, de la preuve d'amitié que tu me donnes, en m'invitant à assister à ton dîner d'adieu à la vie de garçon.

Je devins de plus en plus ébahi. Je n'avois pas songé à lui et n'y devois pas songer. Mais j'eus une clarté subite. C'est — je le devinai et je devinai juste — une atroce vengeance, un coup de haine maçonnique, doublée de haine féminine. L'austère Panche a voulu enfoncer le poignard dans la blessure en forçant mon odieux rival à assister aux fêtes de mon mariage.

Je balbutiai. Mais Engelbert ne m'écoutoit pas. Il s'étoit retourné par hasard. Il avoit aperçu l'ombre du nez de Clovis qui se dessinoit comme un nez de géant sur les carreaux rougis dont étoit pavée la pièce précédant les salles où nous étions. Il devina que mon officieux m'écoutoit.

Il fit un bond, saisit l'espion par le nez dénonciateur qu'il serra violemment et il l'amena hurlant jusqu'auprès de moi. Il le jeta à terre d'un mouvement brusque et lui donna en riant une volée de coups de pied. Mais voyant que je devenois pâle à la pensée des dénonciations que ce citoyen, bien vu dans la section, alloit faire contre moi pour se venger, il le releva, et après lui avoir donné quelques soufflets, il lui dit tranquillement :

— Donne-moi une plume, de l'encre et un morceau de papier. Bon. Ecoute maintenant ce que j'écris :

« Frère et ami,

« Le citoyen qui te portera cette lettre est un
» des honorables espions de la section Mucius.
» C'est un maladroit, qui au lieu de remplir son
» glorieux devoir envers les ennemis de la patrie
» perd son temps à m'observer moi et le citoyen
» Alcibiade Ceyrat. Je te l'envoie pour que tu le
» chapitres. Dis-lui que s'il recommence encore,
» tu le réclameras à la geôle de la section de

» l'Observatoire et que tu le recommanderas à
» notre ami Coffinhal.

« Salut et fraternité.

« ENGUEULE. »

— Tu vois cette signature. Quand j'écris ainsi mon nom, on n'a rien à me refuser à la section de l'Observatoire. Tu vas porter ce poulet au comité révolutionnaire de cette section. Tu le remettras au citoyen Pigalle, cadet; oui, le propre frère de ton ami Denis Antoine Pigalle, commissaire dans ta section et ton protecteur. Si dans une heure cette lettre n'est pas remise à son adresse, foi d'Engelbert, ce soir tu n'auras plus d'oreilles, en attendant que le reste de la tête y passe.

Ce diable d'homme est si éloquent et, avec son sourire insouciant, si terrible que Clovis qui est l'insolence elle-même et qui se croit — comme de fait il l'est, ainsi que tous les citoyens *observateurs* — un grand personnage dans la République, ne leva pas le mot. Il prit le billet et s'en alla, probablement en se promettant de se venger.

— N'oublie pas que si, comme je le suppose — et je ne puis t'en vouloir — tu songes à te venger, c'est sur moi que tes coups doivent porter. Si jamais il arrive malheur au citoyen que tu sers, malheur à toi. J'ai quelques bons amis qui, même en mon absence, seront assez habiles pour dessiner sur tes fesses, avec un bâton pointu, le por-

trait du P. Duchesne et de Jacqueline son épouse. Et toujours le vertueux Coffinhal à l'arrière-plan du tableau, avec un diable de couteau qui gigotte à la barrière du Trône-Renversé. Tu as une heure pour me rapporter la réponse à ce billet, à mon domicile, rue de La Caille, — qui fut un grand géomètre ou astronome, à ton choix, — derrière l'Observatoire. Ne te trompes pas, si tu tiens à n'avoir pas de dessins au bas des reins. C'est contre la Barrière.

Il éclata de rire, allongea un nouveau coup de pied à l'espion penaud et se tourna vers moi.

— Sais-tu une chose? Tu es né brave et délicat, mais la République t'as rendu jeune, jeune, jeune, comme un veau de l'âge d'or.

Il continua de rire. Mais je ne voulois pas avoir un coup d'épée pour le jour de mon mariage. Je le soupçonnois d'avoir quelque idée de ce genre. Je lui dis avec une froideur de l'Ancien Régime :

— Citoyen, tu es gai. C'est signe que ta conscience civique est en paix. Je rirois bien avec toi, et je suis fâché de te quitter. Mais il faut que j'aille au comité, afin d'avoir l'après-midi libre.

Ce scélérat pénétroit jusqu'au fond de mes pensées. Il rit plus fort:

— Eh! non, je ne viens pas te chercher querelle. Je suis venu te dire simplement que j'accepte ton invitation et que je boirai autant de rouge-bord que tu voudras à la santé de ton futur premier-né.

Il s'éloigna en murmurant :

— Jeune ! Jeune ! C'est-à-dire que Némorin est un sergent recruteur à côté de lui.

Je triomphai de ma légitime indignation, en me promettant d'essayer, une troisième fois, de lui couper les oreilles, quinze jours après mon mariage.

Je m'en fus au ci-devant séminaire Sulpice. Je trouvai tous mes collègues du comité très aimables. Ils me félicitèrent, excepté Jacques Dinanceau, mon voisin de la rue du Four, un vieux professeur qui murmura en grognant :

— *Proximus ardet Ucalegon.* Voilà un bon moment pour se marier, quand il va falloir encore se battre.

— Sait-on quelque chose ? lui dis-je. Y a t-il donc quelque conspiration nouvelle qui menace les Pères de la Patrie ? Y a-t-il quelque chose à faire ? Je suis prêt à tout oublier pour les dangers de la République. De quel côté faut-il porter ses coups ?

— Comment veux-tu qu'on le sache, dit-il d'un ton bourru, puisque c'est la victoire seule qui doit décider de ceux qui sont ou non dans le sens des principes.

— Alors, il n'y a rien à faire qu'à attendre la décision du génie de la Révolution. Continuons d'arrêter les aristocrates. Là-dessus il n'y a pas de doute, et quoi qu'il arrive, nous serons du côté du manche.

Chacun applaudit et je rentrai déjeuner. J'avois un morceau de fromage à la pie et un biscuit de mer qui me venoit d'un marchand aristocrate qui m'en avoit offert en sourdine, à un prix supérieur au maximum. Je l'avois dénoncé et j'en avois reçu une caisse pour ma récompense et ma part de dénonciateur. Il y a de cela plusieurs mois et le biscuit est dur comme pierre. Mais Clovis ne s'étoit pas soucié d'aller à la queue du boulanger, et je fus content d'avoir ces provisions. D'ailleurs j'avois le cœur gros. Il me semble que le respect diminue pour les Pères de la Patrie, et qu'on commence à parler, parmi nous autres Jacobins et dans nos comités révolutionnaires, des vertueux Montagnards, des augustes membres des Comités, comme si c'étoient de simples mortels. On n'eût pas osé le faire il y a peu de mois. On avoit toujours devant les yeux cette pensée, qu'ils sont les guides de la France régénérée, les défenseurs de la Liberté, et on les vénéroit plus que les fanatiques ne vénéroient autrefois leur confesseur.

Mais la pensée de l'aimable Éléonore chassa bientôt tous ces nuages. D'ailleurs le génie de la Révolution ne dirige-t-il pas nos destinées !

1 heure.

Je sais combien mon adorable amie est coquette. Moi aussi, je dois le confesser ici, je suis porté à l'élégance, et c'est la mauvaise odeur des

bons sans-culottes qui m'a été surtout pénible à supporter, avec la malpropreté des républicaines. Aussi suis-je convaincu que je donnai aujourd'hui uue preuve rare d'héroïsme amoureux et de tendre délicatesse : Je sacrifiai mon amour pour l'élégance, afin de laisser à l'aimable Éléonore plus de liberté pour se faire belle, sans trop offenser la pure austérité des femmes patriotes de la rue.

Je me vêtis donc conformément aux principes, du moins quant à la forme des vêtemens, car, pour l'étoffe, ayant constaté que les sans-culottes n'y regardent pas trop, je l'avois choisie chère et belle.

Ce qui exaspère surtout le patriotisme du peuple ce sont les souliers cirés à l'œuf. Quant aux boucles d'argent, comme l'amour de la liberté a fait un devoir pieux à tous les citoyens de les déposer avec enthousiasme sur l'hotel de la Patrie, sous peine d'emprisonnement, on n'en peut plus porter que de cuivre. Encore vaut-il mieux s'en passer. Je chaussai donc de gros souliers lacés, sur des bas de soie rose. Je pris une carmagnole et des pantalons tombans, de ce beau drap écarlate des Gobelins qu'on nomme drap de Julienne ; un large gilet blanc et un jabot de fines dentelles qui me vient de ma mère chérie. Je coiffai le bonnet rouge, — de fine étoffe de la Bauche, — pour montrer que je suis magistrat, et je pendis mon sabre à un baudrier de cuir, brodé d'em-

blèmes patriotiques, pour rappeler que j'ai été militaire.

Quand j'arrivai chez ma belle, je trouvai la maison en révolution. La citoyenne Panche, comme toujours, grave et muette, étoit réfugiée dans un coin où son austère époux l'accabloit d'injures. Celui-ci, en manches de chemise, mais en pantalon-uniforme, s'essuyoit le front. L'aimable Eléonore étoit plus animée que d'habitude. Mais aussi qu'elle étoit belle !

Avec la charmante liberté que l'éducation républicaine a mise à l'ordre du jour, ainsi que toutes les vertus, elle se jeta à mon cou et me donna un baiser dont le souvenir fera encore tressaillir mon cœur, même quand la Parque cruelle l'aura glacé, oui, dût toute l'eau de l'Achéron passer sur ma mémoire !

— Comprens-tu mon vénérable père ? me dit-elle de son ton dont l'irrésistible langueur se mélangeoit de dédain. Il a tout fait pour me faire prendre en haine les croix, les bannières, les reliques, tout l'attirail de la superstition. Il y a réussi. Et il veut me faire jurer, sur quoi ! devines-tu sur quoi ? Sur cette loque-là.

Elle désigna de sa belle main, un peu sèche et très effilée, une écharpe ornée de soleils, de lunes grimaçantes, de niveaux, d'équerres, de beaucoup de signes maçonniques, qui portent à la gaieté.

En entendant ce blasphème, l'austère Panche

se dressa sur ses pieds en rugissant, tandis qu'un flot de sueur couloit sur ses joues, de dessous ses cheveux gris taillés en guise de brosse. Mais l'aimable Éléonore est la seule qui ne tremble pas devant lui.

— Oui, sur cette loque tachée de graisse et de vin ; sous prétexte que c'est l'insigne de son titre de Vénérable de la loge *Mystère et Polymnie.*

Le vénérable, furieux de n'avoir pu faire trembler sa fille, se retourna, comme il arrive souvent, contre sa victime ordinaire.

— C'est cette vile esclave de prêtre, hurla-t-il en saisissant sa respectable épouse, qui a suggéré ce hideux blasphème à cette fille révoltée.

— Pourquoi ne serois-je pas révoltée comme tout le monde puisque tout le monde doit être en Révolution ?

L'austère Panche resta un moment étourdi. Il s'essuya le front, appela son épouse : monstre vomi par le Tartare ; et il la poussa violemment dans une autre pièce.

— Et sais-tu ce qu'il veut me faire jurer sur cette guenille ? Que tous nos enfans seront élevés dans le culte de la franc-maçonnerie. Non, mille fois non. Plutôt délaisser à jamais l'autel de l'hymen. Je ne veux pas que mon époux me traite comme la franc-maçonnerie t'a conseillé, papa, de traiter ton épouse. Je me souviens bien du calme qui régnoit ici avant que tes yeux fussent ouverts à la lumière qui vient de l'Orient et tes

oreilles aux gémissements des fils de la Veuve. Je ne veux pas que mes fils désertent la maison comme mes deux frères ont été heureux de le faire depuis que la tyrannie maçonnique s'y est introduite. Je ne veux pas que mes filles...

— La malheureuse, s'écria l'austère Panche dont le visage ruisseloit, méprise cette loi qui l'a inondée de la lumière de la raison, qui l'a arrachée au fanatisme et aux hypocrites vertus de l'Ancien Régime, pour la mettre dans les droites voies de la nature.

— Tu ne me mettras pas en colère, papa. Un peu d'impatience me va bien ; cela donne de l'éclat à mes yeux qui sont parfois un peu battus. — C'est que je pense à toi langoureusement, mon ange, me dit-elle, avec un sourire vif. — Mais la colère rend jaune. D'ailleurs, les francs-maçons sont trop bêtes. En ça, du moins, l'infâme Engelbert avoit raison.

Le vénérable Panche était sorti pour s'essuyer en paix. Il emportoit, avec un pieux respect, l'écharpe qui portoit des soleils et des taches de vin. Il rentra presque aussitôt, rafraîchi par quelques coups de pied donnés à sa respectable épouse.

— Mes enfans, dit-il, les yeux encore pleins de sueur, il fait trop chaud aujourd'hui pour que je vous donne la bénédiction paternelle, comme le grand Jean-Jacques le conseille aux chefs de famille républicains. Mais en attendant, toi, jeune

héros, n'oublie pas que tu ne dois jamais être de ces hommes à honnêtes gens, de ces riches égoïstes dont l'âme ne sera jamais sans-culotte. Prens garde surtout de reconstituer l'aristocratie bourgeoise, écrasée avec la faction girondine. On nous accuse, nous autres fils de la Veuve, d'être des bourgeois. C'est une vérité calomnieuse : nous n'avons jamais mieux demandé que de voir le peuple venir admirer nos vertus, recevoir nos conseils, adopter nos maximes et s'incliner sous nos lois. Et toi, jeune vierge, digne de la couche des dieux immortels et que le puissant Jupiter emporteroit, sous la forme d'un taureau...

— Mais non ! Mais non ! nous écriâmes-nous, l'aimable Éléonore et moi, avec une touchante indignation.

L'austère Panche nous regarda avec étonnement. Il laissa tomber son mouchoir, que je ramassai avec une piété vraiment filiale.

— N'oublie pas, reprit-il, vierge digne de toutes... ces... couches, que des principes et point de vertus, — le vertueux Panche se retrouvoit, — des talens et point de sans-culottisme ne peuvent suffire à créer la famille républicaine, fille de la franc-maçonnerie.

Il s'éloigna en soufflant avec majesté. La vertueuse Éléonore pencha vers moi sa taille de nymphe.

— Mon vénérable père, dit-elle en souriant, étoit jadis un philosophe passementier et tran-

quille, la maçonnerie en a fait un des chefs de la section et un oison bridé. Viens. Mais avoue que ces sans-culottes sont stupides de vouloir que tout le monde aille à pied parce qu'ils n'ont pas de voiture. Quel bien cela leur fait-il ! A-t-on jamais vu acheter ses bagues et son trousseau en traînant ses jupes dans la poussière comme les balayeuses !

Je regardai avec effroi autour de moi. Heureusement — à ce que je supposais du moins — personne n'étoit à portée de nous entendre.

— Je sais bien, conclut-elle, que je me consolerai en me serrant un peu plus contre toi.

Elle étoit divine. Je n'eus pas le courage de la blâmer de son élégance, bien que je n'en augurasse rien de bon pour notre promenade.

La robe en taffetas de Nîmes, relevée de larges rubans jaunes, ses souliers de satin et ses bas de soie de même nuance que la robe, son ample fichu et ses longues manchettes brodées d'or, le petit chapeau de fine paille d'Italie et surtout le collier d'or qui ornoit son col de déesse, me paroissoient très dangeureux. Je cherchois comment le lui dire, lorsque l'austère Panche reparut.

Il se tint au seuil de la pièce. Il avoit passé sa veste d'uniforme, il tenoit à la main son habit qu'il se préparoit à vêtir. Il avoit cessé de s'essuyer. Je compris qu'il se préparoit à quelque chose de solennel.

Il leva, en effet, le bras, en laissant pendre sa

main comme une main de mort, ainsi que fait Dorval, dans *les Victimes cloîtrées*, quand il dit au P. Laurent, le supérieur des Dominicains : — *Quoi, monstre ! Quoi, barbare !* »

Puis Panche s'écria :

— Quoique cette fille, charmante mais ingrate, méconnoisse les dons que lui a faits la Veuve, mère du génie de la Révolution, je suis heureux de constater qu'elle en ressent les bienfaits. Prens cette jeune vierge, jeune héros du sans-culottisme, fils chéri de la Montagne, et félicite-toi d'être le premier à savoir ce que c'est que cette merveille destinée à régénérer l'humanité, cette merveille qu'on nomme une vierge républicaine. Je bénis la déesse Raison de pouvoir te donner une épouse qui méprise cet hypocrite produit de la superstition et de la féodalité, cette insulte aux lois de la nature, qu'on nomme la modestie. Car, sache-le, ô jeune séide de la vérité, la modestie n'est qu'une grimace inventée par les prêtres, une grimace inconnue de l'âge d'or.

J'en fis une, moi-même. J'ai déjà avoué que je ne suis pas complètement dégagé des préjugés de l'éducation fanatique. Je ne me sentis pas aussi satisfait que j'aurois dû l'être en apprenant que la vertueuse Eléonore l'étoit plus qué moi, je dis dégagée de ces préjugés. Mais ce qui me préoccupa surtout, ce fut la crainte de voir l'austère Panche se livrer à un de ces longs discours, dignes sans doute des sept Sages réunis, discours qui ont fait

son succès dans la section, et où il excelle, mais qui nous eussent retenus bien longtems.

— Respectable auteur des jours de la vertueuse Éléonore, lui dis-je avec gravité, vous bénissez la déesse Raison. En un jour consacré aux Ris, je dois oublier la sévérité de mes fonctions révolutionnaires. Mais qu'adviendroit-il si quelqu'autre que moi vous avoit entendu ? Je vous le demande à vous-même ? N'auroit-il pas le droit de croire que vous méprisez l'Être suprême pour la Raison, cette idole aristocratique des Dantonistes et des Hébertistes.

Il recula en pâlissant, et, sans même songer à s'essuyer le front, quoiqu'il en eût besoin, il disparut en refermant humblement la porte.

Rien ne nous arrêtoit plus.

C'étoit jadis une des grandes fêtes de la vie bourgeoise qee cette promenade. Elle précédoit de peu de jours la possession de l'épouse chérie et l'on couroit les boutiques avec sa fiancée et la mère de celle-ci pour choisir les bagues, les bijoux et la partie la plus élégante du trousseau. Que d'occasions de chercher à plaire à l'objet de sa flamme ! Que de sourires gracieux, que de serremens de mains furtifs, que de remerciemens pleins de rougeurs ! Quel bonheur l'on éprouvoit à combler quelques-uns des vœux de la jeune Deité ! J'avois entendu ma mère chérie et ses compagnes, parler, même quand leurs cheveux grisonnoient, des enchantemens de ce jour, et

comme je suis né pour la sensibilité et les délicatesses de l'amour, je m'étois fait une fête de cette promenade, d'autant plus que nous étions seuls, ma Circé et moi.

Il faisoit très chaud. L'on ne se rappeloit pas que du tems des tyrans la température eût jamais été aussi orageuse qu'en ces premiers jours de thermidor. Le soleil étoit brûlant. La vertueuse Éléonore recommença, à mon grand effroi, ses plaintes sur l'ennui de ne pouvoir aller en voiture.

Nous nous dirigeâmes vers la place ci-devant Dauphine, chez le célèbre Tiron-Nanteuil, qui est le premier joaillier de Paris. (Ma fortune me permet de satisfaire les fantaisies de mon amie).

Mais comme il en est le plus suspect et que ses confrères le dénoncent journellement comme aristocrate, il est très prudent, et il a pu, jusqu'ici, échapper à l'emprisonnement. Il est, du reste, apparenté avec beaucoup de membres de la section Révolutionnaire, qui est la sienne.

Les orfèvres ne tiennent pas à faire de commerce. Ils n'osent fermer boutique pour n'être pas traités d'ennemis du peuple, mais ils ne sont pas désireux d'échanger de l'or et de l'argent contre des assignats. Ils ne vendent guère qu'aux gens connus d'eux et qui leur donnent des louis, non du papier.

J'étois connu dans Paris. D'ailleurs mon bonnet rouge laissoit bien supposer ma qualité de

magistrat. Chez Tiron, comme partout, j'eus les avantages et les inconvéniens de ma situation de Jacobin, c'est-à-dire de l'homme qui commande en maître absolu au nom de la Liberté : on n'osa rien me refuser ; mais on ne m'offrit que des choses vulgaires, rien de beau.

L'aimable Eléonore devint bientôt fort irritée. Elle exposa cent fois son cou adorable et le mien, auquel je tenois plus que jamais. Veuille l'Être suprême que ses paroles ne soient pas tombées dans des oreilles patriotes et que demain on ne nous en fasse pas porter la peine !

— Eh bien ! me dit-elle, sans trop baisser le ton, tu vois bien que l'infâme Engelbert a raison et que ce n'est pas seulement aux aristocrates que la Révolution est insupportable. Le tour des républicains est venu. Car, enfin, il n'y a pas de meilleurs républicains que toi et moi ; nous sommes les maîtres, et nous sommes plus excédés que du tems des tyrans.

Je devins pâle, et je sentis que le patriotisme me commandoit de l'abandonner. Mais je l'aime tant !

— C'est une bête de société que celle où l'on ne peut pas dépenser son argent, où les marchands n'ont qu'une préoccupation qui est de ne pas vendre. Car, enfin, je suis riche, coquette, j'ai un fiancé qui est du gouvernement, qui est généreux, amoureux, n'est-ce pas mon Alcibiade ? qui a 40,000 livres à dépenser, et je serai obli-

gée de me contenter d'un trousseau dont une mercière de la foire Saint-Ovide ne se fût pas contentée ! Si c'est là l'avenir que nous promet la franc-maçonnerie !

Cette franc-maçonnerie, qui devient de plus en plus sa bête noire — chose curieuse — à mesure qu'elle m'aime mieux, nous sauva en ce moment, car on nous écoutoit, et si elle eût employé le mot de République ou de Révolution, comme elle venoit de le faire un peu auparavant, nous étions dénoncés sur l'heure. Mais le peuple se moque de la Franc-Maçonnerie. Les passans haussèrent les épaules. J'emmenai ma belle irritée.

Nous visitâmes le quai des Orfèvres, le pont Michel, où se trouvent les joailliers, et le Palais Marchand, mais il est bien déchu. Nous avons trouvé partout la même mauvaise grâce. Il fallut revenir chez Tiron. Nous parvînmes à acquérir — en lui payant un prix exorbitant — de belles boucles d'oreilles à la guillotine, un collier avec un médaillon entouré de brillans qui renfermoit le portrait du divin Marat couronné de chêne, et un bracelet d'argent émaillé entouré de roses, et où l'on voit Vénus habillant son fils en canonnier de la garde nationale. C'est tout ce que nous pûmes avoir.

Les confiscations du peuple souverain avoient répandu chez les orfèvres une foule d'objets fort beaux, ayant appartenu aux aristocrates dépossédés, et qu'on pouvoit acquérir, avant que les

vrais républicains ne fussent définitivement les maîtres, à un prix raisonnable. Je souhaitois une belle montre de Paris, en or émaillé avec les attributs de l'hyménée, et quelques belles pièces d'argenterie de Germain, de Ballu, ou de Launay, qui étoient si célèbres au tems de mon enfance. Nous entrâmes dans toutes les boutiques des rues du Harlay et ci-devant Saint-Louis. Mais il n'y eut pas moyen. Les marchands me répondirent tous, avec froideur, qu'ils ont renoncé à acheter et à vendre ces objets infectés d'aristocratie, portant des attributs de la superstition et de la féodalité qui révoltoient leur civisme.

Les lâches égoïstes ! Ils avoient peur d'être dénoncés. Il est vrai que cela arrive souvent et que les vertueux patriotes, pour déjouer leurs trames mercantiles et les punir de leur avarice bourgeoise, achètent, et au moment de payer, menacent d'une dénonciation, si bien que l'hypocrite modéré est heureux de céder l'objet à un quart de valeur. Mais moi, je ne l'eusse pas fait, pour ne pas mêler l'adorable Éléonore à ces discussions.

Elle ne fut pas moins désappointée à l'hôtel de Jabac, rue ci-devant Saint-Merry, où elle avoit souvent admiré jadis la plus belle collection des curieux articles de clinquaillerie et de tabletterie. La boutique est à demi vide actuellement, et nous fûmes forcés de nous contenter d'un dez en or, de boucles d'oreilles en marcassite, d'une

boîte à secret pour y mettre mon portrait, et de boucles de souliers en tombac d'Angleterre.

De là, après avoir passé rue aux Fers, pour la provision de rubans, rubans ponceau de grande largeur, et rubans de gaze de couleur, que l'enchanteresse me dit, avec un sourire d'une coquetterie toute républicaine, devoir servir pour ses bonnets de nuit, nous nous rendîmes à la *Barbe d'or*, chez Barbier et Tétard, marchands d'étoffe de soie d'or et d'argent, rue des Bourdonnais, vis-à-vis la rue de la Limace. Ma Circé se réconcilia un peu avec la Liberté, car ces marchands, ayant la confiance de la Commune étoient moins timides. Je les connoissois fort bien, d'ailleurs, et moyennant que je leur promisse de les payer en argent, ils vendirent à la citoyenne tout ce qu'elle voulut, et elle ne s'y épargna pas. J'étois le plus heureux des sans-culottes, en voyant sa joie et son avidité. Elle ne craignit pas de m'en récompenser en m'embrassant à plusieurs reprises. Cela est conforme aux principes, et les commis marchands ne s'y arrêtèrent seulement pas. Elle étoit de plus en plus divine.

Mais je retombai bientôt dans l'angoisse, car il lui plut de me demander quel jour la Convention s'étoit mis en tête de proscrire du sol de la République les marchandises angloises. Un commis fronça les sourcils, je répondis à mi-voix à l'aimable imprudente que c'étoit le 18 vendémiaire et j'ajoutai avec tendresse que le 29 ger-

minal elle a décrété que ceux qui se plaindront de la Révolution seront déportés à la Guyanne, ce qui est juste et conforme à la liberté, puisqu'on ne sauroit forcer un être humain à vivre sous un régime qui ne correspond pas à son goût. Le commis éleva quelques difficultés quand il s'agit de faire le compte. Il me tenoit par les paroles imprudentes de ma compagne, et j'en fus pour quelques centaines de francs de supplément.

5 heures.

Nous avions décidé que nous achéverions cette après-midi en nous promenant dans les lieux où je lui disois que j'ai souvent songé à elle. Nous enfilâmes la rue Honoré.

Elle présentoit un spectacle ravissant pour une âme vertueuse. A chaque encoignure, on rencontroit des groupes, soit de gens causant des affaires publiques, soit de citoyens ou de citoyennes rassemblés autour d'un orateur monté sur une borne, d'un chanteur grimpé sur une chaise, escorté d'un violon ou d'un tambour, et chantant les gloires de la République, les charmes de la Liberté, les bienfaits du Sans-Culottisme et les vertus de la sainte Montagne.

— Reconnois, lui dis-je à haute voix, les dons de la Révolution. Ces humains eussent été des bourgeois égoïstes uniquement occupés à gagner de l'argent, des artisans uniquement occupés à faire des souliers, des femmes servilement vouées

à soigner leurs enfans; les voici devenus des citoyens soucieux de la chose publique, travaillant à élever l'âme des François, au coin des rues, par des discours et des chansons.

Je reconnoissois traversant ces groupes, La Tour la Montagne, Pourvoyeur, et autres Observateurs de l'esprit public, que mes relations avec Guérin et mon office de secrétaire d'un comité révolutionnaire m'avoient appris à connoître ou à deviner.

Les préoccupations varioient selon les lieux, à ce qu'il nous parut. Dans l'encoignure de la rue Bailleul, entre celles des Poulies et de l'Arbre-Sec, dans l'enfoncement de la rue de Grenelle, en face du ci-devant Oratoire, contre les murs des ci-devant Bons-enfants Saint-Honoré, on ne parloit que des vivres et de leur cherté.

— Les bouchers gagnent trois cents pour cent sur la viande. Leurs étaux sont les tombeaux des sans-culottes.

— Tous les bouchers sont des scélérats. Il faudra recommencer à en pendre.

— Moi, je ferois bien le carême civique ; et s'il faut se contenter de manger du pain la moitié de son soûl, c'est bon, j'en suis. Mais ce qui m'attine c'est de voir qu'au lieu d'étrangler une bonne fois le louveteau du Temple, et de donner la fille de l'Autrichienne à un bon drille de sans-culotte qui l'empêcheroit bien de faire la Méchaline comme sa gueuse de mère, on nourrit les

restes impurs des Capets, qui, avec les gens chargés de les garder, dévorent la substance de cent familles de sans culottes,

Le parleur reçut un coup de bâton qui le jeta sur le pavé et j'aperçus mon odieux rival qui faisoit un terrible moulinet pour éloigner les citoyens tentés de ramasser le bon sans-culotte. Je jetai instinctivement mes regards sur l'aimable Éléonore ; elle étoit rouge et ses yeux brilloient de colère, à ce que je crus. Je me précipitai vers l'objet de sa haine. Elle me retint, en me pinçant violemment. Engelbert regardoit la foule de son air ordinaire, tranquille et goguenard.

— Ce veau-là, qui saigne du nez par terre, s'écria-t-il, est un agent de Pitt et, par-dessus le marché, une bête. C'est moi qui le dis, Engeulle Sanguin, et je le prouve d'abord en lui cassant les reins, comme le génie de la Liberté m'a inspiré de le faire, et comme il m'engage à le démontrer de la même façon à ceux qui ne seront pas convaincus. A-t-on jamais vu un hébertiste imbécile comme celui-là ! Il est payé par les puissances coalisées pour faire croire que l'héroïque Commune de Paris protège la famille Capet, et il ne sait même pas gagner son argent. Il y a cent gardes nationaux de toutes les sections qui, chaque jour, voient que le petit Capet est enfermé dans une prison dont les portes sont murées et où il n'entre ni un rayon de soleil, ni un brin d'air que par les latrines. On voit la vermine et les arai-

gnées courir sur lui. On lui donne deux fois par jour un petit morceau de bouilli dont on a retiré la chair, parce que les os c'est assez bon pour un tyran. S'il y a quelque bon patriote qui a un enfant de neuf ans capable de vivre longtems à ce régime, qu'il vienne: je lui paie chopine. Eh bien ! je vous le demande, ne vaut-il pas mieux laisser le petit Capet crever ainsi de sa belle mort, que de l'étrangler comme le propose cet agent de Pitt, pour faire dire aux séides des despotes que la République est barbare et qu'elle ne respecte pas même la vie des innocens. Tu me regardes comme un terne, Gaimeux, continua-t-il en s'adressant à un homme bien vêtu. Si ce n'est pas ton avis, tu peux parler. Je veux bien même te confier mon bâton pour me le prouver.

— Moi ! je ne dis rien, s'écria le citoyen interpellé, en reculant.

— Et tu n'en as jamais pensé davantage, malin.

Il s'éloigna d'un pas languissant, et chacun se pressa contre son voisin pour lui faire place. Je regardai de nouveau la belle Éléonore. Elle étoit pâle.

— Est-ce vrai ? murmura-t-elle, cette prison, cette vermine, ces os et ces araignées ! Pauvre petit !

Je la regardai d'un air épouvanté et je fis, sans m'en rendre compte, un geste comme pour m'éloigner d'elle. Elle fixa sur moi ses beaux yeux étonnés. Il me sembla y voir du mépris et de la

colère en même tems que cet étonnement, puis une amère tristesse.

— Qu'as-tu donc, mon adorée ? lui dis-je à voix basse.

— Ce que j'ai ! répondit-elle tranquillement. J'ai envie d'empoisonner celui qui a fait mon éducation. Laisse-moi tranquille, continua-t-elle en souriant. Ce qui est fait est fait, mais — et elle me parloit d'une voix à peine distincte — il faut avouer que la Révolution est habile à faire des lâches. Tu étois brave, toi, pourtant.

Je ne compris rien à tout cela. Je pensai que la chaleur lui portoit au cerveau. D'ailleurs, j'étois inquiet de savoir si nous avions attiré l'attention. Il n'en fut rien, heureusement. Gaimeux avoit fixé tous les regards sur lui.

— C'est ça et ce n'est pas ça, disoit-il. Oui, je suis Gaimeux, connu pour sa pureté, Économe des Élèves de la Patrie. Tous les bons citoyens me connoissent. Je demeure Maison de Pitié. J'en sais long. L'Incorruptible m'honore de son amitié. Eh bien ! le mal c'est que les mauvais citoyens du fauxbourg Antoine se précipitent, dès le patron Jacquet, sur la route de Vincennes et pillent les paysans qui viennent au marché. Qu'est-ce qui arrive ?

—C'est pas malin à savoir, cria une voix de femme dont je ne vis pas le visage. Les paysans ne reviennent plus, les scélérats égoïstes ! et ils gardent tout leur grain quand c'est eux qui ont le

plus gagné à la Révolution, pour le vendre contre des louis d'or, aux muscadins de banlieue. Moi je dis qu'ils faut que les patriotes aillent tout piller à 20 lieues à la ronde, pour reprendre notre bel argent que ces brigands de paysans ont enfoui.

— Sais-tu qui vient de parler ? me dit la belle Éléonore qui avoit retrouvé son aimable physionomie. C'est notre officieuse, Lucie Desmoulins ! Elle ne reste presque plus au logis, mais mon père n'ose pas la renvoyer.

Le patriote atteint par le bâton se releva ; on s'éloigna de lui comme d'un pestiféré : il avoit tort puisqu'il étoit battu.

— On ne pille pas tout, cria un ivrogne que je reconnus pour Denuelle, potier, un des membres influens de la sublime Commune insurrectionnelle du 10 Août. J'ai vu entrer dans la maison d'un riche égoïste, qui est marchand de salaisons, 22 barils d'harengs, un cochon tout entier. Et les restaurateurs ! Ils ont chez eux la moitié d'un bœuf, d'un veau, d'un mouton, quand un père de famille comme moi, qui a sa femme malade ne peut pas mettre le pot-au-feu.

— Il le met à ses yeux, le feu, hein ! père Denuelle.

C'est un bonhomme que Denuelle. Il rit.

— C'est parce que j'ai les yeux rouges, que tu dis ça, vieille merluche. Mais c'est à force de pleurer sur les maux des sans-culottes. D'ailleurs,

je parle des restaurateurs, comme on dit aujourd'hui ; et je dis que s'ils veulent donner à manger, qu'ils donnent des zharicots, des pommes de de terre. Mais les commissaires des sections soutiennent les marchands qui leur graissent la patte. Moi je sais par Gauthier, de l'Indivisibilité, qu'il y a à l'hôtel de la Force des souterrains par où l'on fait passer des bœufs vivans. Les économes d'hôpital comme Gaimeux, s'en battent l'œil, parce qu'on porte un peu de viande dans les hôpitaux ; et je veux que le ci-devant diable me ramène auprès de la femme Denuelle, mon épouse, s'ils ne s'en repassent pas les meilleurs morceaux par le bec, et si les malades en voient autre chose que ce qu'on peut mettre dans la panse d'en économe.

Chacun applaudit. Gaimeux protesta. Denuelle l'injuria. Nous continuâmes notre route.

Sur les marches de l'Oratoire, je reconnus un ci-devant chanoine de Saint-Étienne des Gres, assesseur du juge de paix de la section Châlier, Le Masson, qu'on accuse d'hébertisme. Il sent, sans doute le besoin de regagner l'opinion des sans-culottes purs. C'est pourquoi il est venu dans le voisinage de la maison de mon ami, le grand citoyen Duplay, et de l'incorruptible Maximilien. Là, il faisoit, d'une voix de stentor, une lecture dans une brochure que je reconnus pour être *Mort aux Tyrans, programme des lois révolutionnaires sur la fabrication du salpêtre*, que le savant Montagnard Romme a fait imprimer naguère.

Cela étoit écouté avec le zèle que le peuple met à tout ce qui regarde la défense de la patrie, et m'a paru, du reste, plein d'une saine morale. Mais l'aimable Éléonore ne le goûta que médiocrement, et elle écouta les groupes des citoyennes, qui ne comprenant rien à ce que lisoit Le Masson, revenoient aux choses qui les intéressoient.

— Buvons un coup, dit l'une d'elles. On ne délivre plus la chandelle et le savon que par demi-livre. La République ne veut plus que nous nous lavions les pieds ; bon ! c'est son droit ; alors, rinçons-nous le gosier. Nous ne pouvons plus allumer notre suif ; bon ! allumons nos deux quinquets. Ça fait voir tout rouge et c'est la belle couleur. Moi je n'ai pas mangé gros comme un pois de viande depuis huit jours. Sais-tu pourquoi, belle médaille ? dit-elle à ma compagne, toi qui te carres là sur les pieds, aux bras de ton jobet, comme une petite fille qui sait ce que vaut l'aune. Eh bien ! je vas te l'apprendre, oui, moi, Églantine : c'est que les commissaires des sections servent leur bonne amie avant les honnêtes femmes.

— Bah ! laisse donc les jeunes s'amuser, dit une autre qui avoit une large figure riante et une taille d'égoutier ; jeunesse est forte à passer. Toi t'as eu ton tems et maintenant t'as la barbe trop vieille. Notre épicier n'est pas commissaire, c'est par ordre de la Convention qu'il ne donne qu'une

once de beurre salé à la fois. J'ai voulu donner à mon homme un petit merlan pour l'égayer, c'est 20 sous qu'il m'a fallu avancer. J'aurois mieux aimé un morceau de viande ! Mais trente sous la livre, et pour n'avoir qu'un os !

— Bon ! plains-toi. Tu as deux garçons.

— Et la réquisition, qu'est-ce que tu en fais !

— En attendant, ils sont garçons maçons. Ils gagnent six livres par jour, du tems du Tyran ils gagnoient 30 sols.

— Oui, dit en riant la forte commère. Mais, à ce tems-là, un dindon valoit 4 livres, maintenant il en vaut 25. Mais je vois ce qui en est de toi ; ton époux d'hier étoit un archer de l'écuelle, et ton époux d'aujourd'hui est un patriote à 40 sols, ton époux de demain sera un homme de marque.

Un riche bourgeois se jeta entre elles deux, et après avoir reçu quelques horions, il parvint à rétablir la paix. C'étoit un ami de mon oncle Joachim, L'Épine d'Andilly, un peu imbécile, mais bon patriote, et fort commérant.

Il secoua sa carmagnole verte à collet rouge, qui avoit été fripée.

— Citoyennes, la paix entre les bonnes sans-culottes. C'est moi qui paie chopine. D'ailleurs, vous avez tort de vous plaindre. Je vais tous les soirs au café de la Convention. On y lit le journal à haute voix, pour les bons patriotes que la lumière des quinquets éblouit, outre qu'ils ne savent pas bien lire les lettres fines. Qu'est-ce

que vous diriez si vous alliez à Bordeaux où l'on n'a qu'une once de pain par jour, par personne? Savez-vous combien on m'a fait un petit gigot, ce matin, dans le passage du Perron? 30 livres. Et un porte-balles de mes amis qui vient de visiter tous les villages entre Vaugirard et Versailles m'a dit qu'on n'y trouve pas deux livres de veau à acheter au poids de l'or. Allons! bénissons la brave commune de Paris, comme de bons François sans-culottes.

Il prit les deux commères qui en saisirent d'autres. — Cela se fit comme par instinct, tant la politique des tyrans avoit toujours été d'abrutir la nation par l'insouciance, la gaieté, les chansons et les danses. Mais la révolution anéantira cette gaieté, bonne pour des esclaves. — Toutes se mirent à rouler en rond, tandis que Lépine chantoit la jolie romance de l'infâme Florian. Toutes ces bonnes patriotes hurloient l'air avec enthousiasme, en écorchant les paroles avec une bonne volonté si républicaine, que cela eût tiré les larmes d'attendrissement des yeux d'un tigre altéré du sang des citoyens :

Sur ma guitare assez longtems
J'ai chanté les tendres amans.
Chantons la Liberté,
La sainte Egalité
Et le doux nom de frère.
Soyons unis,
Mes amis!

Cet hypocrite et lâche hommage à la Révolu-

tion n'a pas empêché les bons patriotes de voir que ce scélérat de Florian étoit resté aristocrate de cœur et vouloit épouser la fille d'un suspect de Rouen. Il est maintenant en prison, ce bel apitoyeur, avec ses bergers indulgens et ses bergères modérées, et le citoyen Quentin Fouquier m'a dit que son tour arriveroit bientôt.

Plusieurs autres citoyens et citoyennes entrèrent dans la ronde, qui menaça de nous saisir. Nous nous éloignâmes, non sans être hués. L'aimable Éléonore reçut même sur le front une tête de saumon pourrie. Je m'estimai heureux que que nous en fussions quittes pour si peu. Car il paroît qu'elle avoit eu l'imprudence de faire un geste dédaigneux quand un jeune citoyen pouilleux, mais pur sans doute, l'avoit prise pour l'entraîner dans la ronde.

Je bénis cette tête de saumon. Mais l'aimable Éléonore ne put la digérer. Elle étoit furieuse. Aussi ne voulut-elle pas entrer dans les boutiques des rues Froidmanteau, du Chantre et de Champfleury, où l'on trouve beaucoup de livres. J'y viens souvent fureter dans l'après-midi, car j'ai la passion des beaux livres. J'y rencontre beaucoup d'aristocrates. Je n'ai jamais voulu les dénoncer pour ne pas faire fermer ces boutiques où se sont réfugiés de fort bons ouvrages que l'on a à fort bon compte, car il faut les appareiller, les plus beaux de ces livres venant du butin fait par les sans-culottes lors du sac des hôtels aristocra-

tes et étant souvent incomplets. Comme ces boutiques sont dans des rues infectes, elles ne sont pas surveillées par la généreuse jalousie des sans-culottes, et c'est là seulement qu'on a quelque licence pour la vente des livres de l'Ancien Régime.

Sur la place Égalité la foule étoit grande. Mais les orateurs comme les auditeurs n'y sont pas les mêmes que ceux que nous venons de rencontrer. On s'y occupe, non de la nourriture, mais des intérêts généraux de la République.

Les mortels qui liront ce journal ont deviné que mon but n'étoit pas seulement de faire, avec mon enchanteresse, une promenade dans les bosquets de Cythère, mais aussi, sous prétexte de ce tendre pélerinage, de me renseigner sur l'état des affaires qui me paroît inquiétant et me préoccupe beaucoup. C'est autour de la Convention, que l'on apprend beaucoup de choses, car il arrive dans les groupes qui se forment dans le voisinage de l'auguste assemblée beaucoup d'échos des tribunes, des couloirs, des Comités. Ces échos, par un mot, vous en apprennent plus, quand on connoît déjà le dessous des cartes, que tous les bavardages des cafés, des cabinets de lecture et même les conversations dans les comités de section. Mon ami Vilate m'avoit dit à mi-voix, avec cette grande éloquence naturelle qui l'avoit signalé à l'attention de Barère :

— L'orage gronde sur la Montagne. La Plaine

retentit de sifflemens. La mer soulève ses flots agités. Mais j'ignore d'où part la tempête. Elle sera terrible, car la lutte est entre les élémens principaux de la République.

Ces paroles d'un homme aussi bien renseigné que Vilate sont bien effrayantes. Mais sans doute l'importance même des antagonistes enchaîne les langues encore plus qu'on ne le vit au commencement et au milieu de germinal, quand, au premier bruit des conspirations d'Hébert et de Danton, toutes les bouches les plus patriotiques restèrent muettes comme des lèvres d'aristocrates, jusqu'à ce qu'on sût à qui le génie de la Révolution voudroit promettre la victoire.

Ni sur la Place Égalité, ni dans le Jardin National, ni dans les Champs-Élysées, je ne pus saisir rien de bien clair. Sur la Place Égalité, j'entendis parler pour la première fois de la faction *Pierrotine*. On parloit à mi-voix. Pourtant, cette allusion aux amis particuliers de l'Incorruptible me parut tellement blasphématoire que j'entraînai la vertueuse Éléonore vers d'autres groupes.

J'observai bientôt qu'elle échangeoit des regards, qui me parurent langoureux, avec un musculin à culotte de soie jaune tombant jusqu'aux mollets. Je m'avançai avec l'intention de les lui salir à l'endroit des fonds, lorsqu'elle me dit, avec la candeur de l'âge d'or, que ce scélérat est le fils de l'adjudant général Fontaine, qu'il lui a fait la cour quand elle avoit 15 ans, et que

c'est un aimable insolent. Je me rappelai que son père est l'ami intime du général Hanriot et je me tins tranquille, en enrageant et en me promettant que si jamais le général Hanriot vient à mourir...

Je ne tardai pas à être étonné de l'audace avec laquelle cet insolent majorien parloit de la Convention. Puis je réfléchis, et je me dis qu'il a sans doute le mot de l'Incorruptible et des Jacobins pour oser ainsi blâmer le centre de la République. Je compris dès lors que ce mirliflor étoit puissant, qu'il ne feroit pas bon de s'attaquer à lui, même après la disparition d'Hanriot. Je crus sage de lui pardonner.

— La loi du 13 ventôse, crioit-il, qui accorde aux patriotes les biens des aristocrates, hein! vous vous la rappelez? Eh bien! vous avez cru que ça alloit faire venir l'eau au moulin, tas de Jocrisses! C'est moi qui le dis; je suis Fontaine: c'est de la médecine d'eau douce. Je vous ai entendu dire ici même que cette loi valoit mieux que dix batailles gagnées, parce que ça alloit faire adorer la République par le peuple, puisque désormais nul sans-culotte ne seroit sans propriété et que nul ennemi de la Liberté ne sera propriétaire. Qu'est-ce que ça est devenu? De l'eau de boudin.

— De quoi! cria d'une voix plus enrouée que jamais l'héroïque Denuelle qui nous avoit suivis. Des boudins? tu en parles bien à ton aise. J'en demande, moi, même en eau, des boudins. Mais

tu jacasses parce que tu as une culotte de soie. Des culottes! J'ai posé les miennes sur le trône du dernier Capet, et c'est moi qui ai fondé la République, et vois ce qui m'en reste.

Il se retourna et montra un lambeau de chemise, qui sortait de ses fonds de culotte.

— Voilà ce qu'on fait pour les Pères de la Patrie, tandis qu'un tas de Jean-Lorgne...

— La paix, père Denuelle, ou bien, à défaut de chemises, je te donnerai sur les reins ta provision de bois.

— Je vois ce que c'est, tu fais le faraud, parce que tu as, à la mode nouvelle, un petit bonnet rouge pendu à la boutonnière, et que ça te donne l'air d'avoir une décoration d'Ancien Régime, comme un chevalier de Saint-Louis, ci-devant. Mais sais-tu seulement la cause du mal? Je vais te la dire, moi qui a fondé la République tout seul avec ce filou d'Huguenin, sans plus; eh bien, tout le mal, c'est les cordonniers. V'là. Et c'est pour ça que ça ne va plus. Qu'est-ce qu'on y fait dans leurs boutiques? Crois-tu qu'on y fait des souliers? Non, jobet, on y fait des bottes pour les muscadins comme toi. Et ces bottes, eh ben, quoi? Eh ben, ça mange tout le cuir de la République, et que les sans-culottes sont des va-nu-pieds. V'la ce qui me reste à moi qui a fait la République avec Huguenin et ce voleur de Concedieu, sans plus. Oui, j'ai mis mes souliers sur le trône des tyrans, et v'la ce qui m'en reste.

Il montra des chaussures ouvertes comme une huître béante.

— C'est les cordonniers. C'est moi qui le dis, et tu n'es, toi, qu'un muscadin qui sens le vieux gratté. Eh! va donc, chevalier de Sainte-Grève.

Il n'acheva pas. Il reçut du jeune scélérat un coup de poing qui l'envoya dans le ruisseau. Il est vigoureux, quoique toujours entre deux vins. Il se releva.

Comme il s'agissoit d'une querelle entre deux sans-culottes, et que ni l'un ni l'autre n'est suspect d'aristocratie, on les laissa se battre. Bientôt, pourtant, apparurent quelques tape-dur de la bande de Héron, de la brigade de Coulognes. — On les reconnoit aisément à leurs longues moustaches, au bonnet de peau qu'ils gardent malgré les chaleurs, et à leurs gros bâtons d'une forme particulière. —

Denuelle étant le plus mal vêtu, c'est à lui que la générosité démocratique de leurs âmes, vraiment républicaines, les poussoit à porter secours, lorsqu'on entendit crier :

— Voilà le brave général Hanriot !

Je le montrai à l'aimable Éléonore. Mais elle étoit mal disposée pour nos héros. Elle le trouva hideux.

Sans doute, il n'est pas un Narcisse. Il a 40 ans et il est petit, sa taille ne dépasse pas cinq pieds trois pouces. Il a l'air grossier, coléreux. Il fait en parlant une grimace horrible et cligne des yeux

avec des contorsions d'épileptique. Sa voix sépulcrale et caverneuse porte à croire qu'il a eu quelqu'une de ces maladies qui empoisonnent les dons de la déesse d'Amathonte. Mais on oublie tout cela quand on se rappelle qu'il trempa ses mains jusqu'au coude dans le sang des vieux calotins de Saint-Firmin, et qu'il fut ainsi un de ces travailleurs de Septembre qui firent reculer l'armée prussienne en lui jetant de Paris les têtes de cinq cents aristocrates.

Du reste comme il est fort amateur des charmes de la beauté, il s'approcha de la séduisante Éléonore et lui décocha un baiser de la main. Elle m'avoua qu'il est plus laid de loin que de près.

— Citoyens, s'écria-t-il d'une voix rauque, le fer de l'aristocratie s'agite dans la main du crime. Il menace de nouveau le sein de la Patrie. Vous serez étonnés quand vous apprendrez qu'elles sont les mains qui tiennent ce fer parricide. Attendez-vous à tout, et n'ayez confiance qu'en nous qui sommes vos seuls amis. Vertueuses citoyennes, c'est à vous que j'aime à m'adresser. Car vous savez, vous, quels sont vos vrais amis. Vous méprisez les libertins, les intrigans, les fripons, même ceux qui cachent leur hypocrisie dans le sein de la sainte Montagne. Vous sentez où sont les vertus, l'incorruptibilité, la sensibilité, l'intégrité, comme un chat sent une souris. Je vous ai vues, sages et pures, dans nos fêtes républicaines, tendre la main à la vertu et pros-

crire le vice. La patrie va peut être avoir besoin d'un dernier effort pour chasser les derniers monstres qui sé sont jetés sur sa tête même, pour mieux dévorer son sang. Je compte sur vos sourires envers vos époux et vos amans. Ne les prodiguez qu'aux hommes sensibles qui s'en montrerons dignes par leur clairvoyance patriotique.

Il s'éloigna au milieu des cris de Vive Hanriot ! Vive la Commune ! L'insolent Fontaine se joignit au cortège d'aides de camp et d'adjudans-généraux qui suivoient le grand patriote.

Ils avoient dépassé les Jacobins, quand nous arrivâmes devant ce berceau sacré de la République.

Dans la rue en face, par respect pour ce Temple de la Patrie, il n'y avoit ni orateurs, ni groupes. J'offris à ma belle amie d'y entrer, quoiqu'il n'y eût pas alors d'assemblée ; mais j'y étois assez connu des membres du comité de Correspondance qui est permanent, pour savoir que j'y serois bien reçu. Elle étoit fatiguée. Je la menai dans le Jardin National, par le passage qui conduisoit, jadis, de la salle de la Convention à la terrasse des Feuillans.

J'eusse voulu la conduire au caffé du père Saule, un des pères de la Patrie. J'avois longtems fréquenté ce caffé, et aussi ce bon petit gros ivrogne. Voici comment. J'admirois ce zélé patriote qui, après avoir été vendeur de graisse de pendu pour frictionner les reins, chassé de par-

tout comme filou, avoit été illuminé par le génie de la Révolution, et avoit pendant tant d'années, sous la Constituante, la Législative et pendant les premiers mois de la Convention, dirigé l'opinion des tribunes, pour le prix minime de 7 livres par jour. Il avoit, avec sagacité, su réunir une petite bande de bons patriotes qu'il payoit 5 livres par séance, et qu'il postoit dans ces tribunes. Avec leur aide, imposant silence aux députés aristocrates, huant ceux qui ne votoient pas dans le sens du peuple, applaudissant les bons, il avoit représenté l'opinion publique. C'est lui, et lui seul, qui avoit procuré la condamnation du tyran à force de cris et de menaces qui avoient épouvanté les lâches Girondins. J'étois, en ce tems, désireux de me former à l'éloquence, sachant que je suis destiné à siéger parmi les députés ; et il me donnoit, chaque jour, une place au premier rang. Il est vrai que, au lieu de recevoir cinq livres, c'est moi qui les lui donnois.

Mais le caffé Saule étant situé contre le mur extérieur de la terrasse, c'est-à-dire en belle situation, aussi longtems que la Convention se réunissoit, à la salle du Manège, en dehors du jardin, avoit perdu sa vogue depuis le 10 mai 1793, époque à laquelle les députés étoient venus siéger dans le Palais-National.

Le caffé Hottot, adossé, lui, au mur intérieur du jardin, avoit pris la vogue. Carnot et d'autres membres des comités y venoient souvent déjeûner.

J'y menai mon aimable compagne. Ce caffé étoit bien changé depuis quelques mois que je n'y étois venu. J'y vis beaucoup de muscadins à cheveux retroussés, à chapeaux ronds, et qui se montroient fiers de leur habit carré à longue taille.

La belle Éléonore y prit une bavaroise qui la rafraîchit. On ne tarda pas à l'admirer. On la lorgna, on lui fit les mines les plus provocantes, enfin on s'approcha pour lui conter fleurettes. Elle y répondit avec l'aimable liberté d'une franche sans-culotte. Elle redevint gaie et retrouva toute l'ardeur de son patriotisme. Moi j'étois fier de son succès. Elle m'avoit souvent dit que la jalousie est un reste des préjugés féodaux, qui n'a plus de raison d'être envers des femmes élevées par la vertu républicaine. Elle avoit raison. Je me contins donc.

J'étois d'ailleurs fort intrigué par l'aspect d'un homme mûr, à chapeau rond, portant un vieil habit de velours brun. C'étoit un gros joufflu que j'avois vu jadis en compagnie de Gonchon, avec lequel il avoit été mettre au pas la ville d'Amiens, je crois. Il parloit en patriote éclairé, et je retins cette partie de son discours qui dévoila à mes yeux, pour la première fois, les mystères de la guerre de Vendée, dont nous étions très préoccupés :

— J'ai rencontré Carrier à Paris, disoit-il. Il est venu éclairer l'opinion des comités sur la conduite à tenir avec les brigands de la Vendée. Il

m'a appris que l'homme qui se cache sous le nom de Charette, c'est l'infâme Bouillé. Ainsi tout s'explique. Carrier a un plan pour exterminer ces scélérats. Il s'agit simplement de pousser Bouillé à accepter une bataille rangée. Cet aristocrate acceptera parceque les soldats républicains sont dix contre un, et que ces misérables aristocrates croient encore au stupide préjugé qu'ils nomment.

— L'honneur, cria Engelbert, qui se leva d'un coin de la salle, et qui sortit du café, furieux, sans doute, de voir combien ma sémillante fiancée étoit admirée.

— Justement ces imbéciles accepteront, pour l'honneur de se battre un contre dix. On les battra et on exterminera tout le pays, femmes, enfans, vieillards, et on donnera leurs biens aux bons sans-culottes parisiens, qui n'auront plus rien à craindre de ces monstres, l'opprobre du genre humain. De plus, Carrier vient proposer aux comités un supplice moins doux que la guillotine qui est trop agréable pour des Nérons comme les Bouillé et ses pareils. D'ailleurs, les aristocrates y vont avec une tranquillité qui est une insulte à la justice du peuple.

Ma vertueuse amie vint reprendre mon bras. Elle étoit fort rouge, bien qu'elle m'assurât que les muscadins avoient été pleins de respect pour elle pendant le tems où j'avois été un peu distrait par l'intéressant récit du citoyen joufflu. Elle m'emmena vers les Champs-Élysées.

Là, les culottes aristocratiques l'emportent sur les pantalons démocratiques, et les muscadines insultent à la simplicité républicaine par la profusion de leurs rubans et la petitesse de leurs cocardes. Il n'y a plus d'orateurs, mais une quantité de chanteurs, les plus célèbres du jour, les Bouin, les Lorinois, Dunouy, élève de Brochet.

Le long de la grande allée sont rangées des centaines de petites boutiques offrant du vin et des comestibles vulgaires et en petite quantité. Les sans-culottes se tiennent plus volontiers dans le voisinage des chanteurs. De là ils jettent des regards furieux sur les *élégans* à rotonde, à souliers cirés, qui se promènent proche des petites boutiques ; et on en vient parfois aux coups. Mais c'est rare, car les muscadins, qui savent que leur victoire même dans ces luttes contre les sans-culottes les rendroit suspects, filent doux.

Moi, je suis passionné pour les chansons patriotiques.

Éléonore s'étoit arrêtée à causer avec de jeunes coquettes de la section Mucius, ses compagnes, qui rioient et muguetoient avec quelques jeunes bourgeois modérantistes des anciennes sections royalistes de la Butte-aux-Moulins et des Filles-Saint-Thomas. Je ne voulus pas me laisser aller à la colère civique. Mais je me promis de signaler au Comité révolutionnaire de la section ces effrontées qui, oubliant que le Convention a mis toutes les vertus à l'ordre du jour, jacassent pu-

bliquement avec de jeunes indulgens, quand elles doivent réserver tous leurs sourires pour les vrais sans-culottes. Je laissai Éléonore avec ces mordicantes.

Je fus bientôt absorbé par une chanson nouvelle que j'écoutai jusqu'au bout et que je demandai à acheter. Bouin qui la chantoit, m'aperçut. C'étoit jadis un des meneurs du club des Cordeliers. Mais il sut se retourner à tems. Dès qu'il eût vu que le P. Duchesne étoit condamné par l'opinion, il vint aux Jacobins. Il y parloit avec succès, les jours où les grands orateurs comme l'Incorruptible, Couthon, Barère, Fouché, Collot, Billaud étoient absens. Je ne nomme pas Saint-Just. On l'écoute sans plaisir, et il a bien des ennemis parmi les sans-culottes influens des faubourgs.

Bouin est, d'ailleurs, un des chanteurs les plus aimés des Champs-Élysées. Ce duodi, il étoit monté sur une chaise, et après quelques accords de violon, il chantoit une chanson qui excitoit le rire d'une foule de spectateurs. Puis il tiroit un recueil des larges poches de sa carmagnole et l'offroit en vente.

— Citoyens, vous êtes trop goulus. Vous ne me laisserez donc aucun de mes recueils de chansons pour demain? Pourtant, voilà un bon patriote qui en veut. Allons, place, c'est mon ami Alcibiade. Il se marie demain. Voilà des chansons qui lui apprendront le moyen d'offrir à la République une douzaine de petits cavaliers jacobins.

Le bon peuple rit de grand cœur et me poussa près du chanteur.

— Tiens, Alcibiade, pour toi, ce sera 20 sols. Pour un autre, ça n'est que 5 sols. Mais tu chanteras ça à ton épouse le soir de tes noces. Ça remplacera la prière du soir.

Les braves sans-culottes applaudirent avec fureur.

— Maintenant, je vas vous chanter la chanson nouvelle, sur l'air du *Maréchal de Saxe,* un bon celui-là, un brave qui aima mieux mourir dans le sein de Vénus que dans celui de la Religion; il étoit digne d'être sans-culotte et il le fût devenu s'il eût vécu assez pour voir le spectacle de nos vertus.

On applaudit le maréchal de Saxe, que mes voisins, dans leur touchante ignorance, crurent être un forgeron, et Bouin chanta :

Vivent nos troupes françoises !
On voit ces vaillants soldats
Au feu; jamais ne sont las.
Font trembler les troupes angloises
Et les barbares Autriciens
Ainsi que tous ces Prussiens.

A Charleroy, ville aimable,
Le septième messidor,
Le canon ronfloit si fort,
Cette journée mémorable,
Qu'à toute la garnison,
Fallut se rendre en prison.

Charleroy voulut se rendre
En se voyant tout en feu,
Mais c'étoit bien là le jeu
Que de la réduire en cendres ;
Sans plus de compassion
Fut mise à discrétion.

Nous tenons trois mille esclaves
Que nous faisons prisonniers,
Six mille furent tués
Comme des gros rats de caves ;
Et nous tenons leurs canons,
Bagages et munitions.

Dans Mons ainsi que dans Bruges,
Nous entrâmes triomphans ;
En bons François conquérans
Nous avons pris leurs refuges.
Cobourg a bien mal au cœur
Et le petit empereur.

Plus de ces têtes à couronnes ;
Détruisons tous ces tyrans,
Tous ces infâmes brigans,
Brisons, renversons leurs trônes !
Oui, vivre libre ou mourir,
Des François c'est le plaisir !

Là-dessus, toute la foule qui étoit là poussa des acclamations qui montèrent vers l'empyrée. Chacun prit son voisin et sa voisine et fit une ronde gigantesque.

Je m'esquivai et fis quelques pas en montant vers le rond-point.

Le citoyen Lorinois, le plus célèbre des chanteurs patriotes, étoit à sa place et sur son échafaud ordinaire, composé d'une large planche placée sur deux tonneaux très hauts. La citoyenne

Lorinois se tenoit à l'une des extrémités, lui à l'autre. Son fils, au milieu, jouoit du tambour avec une grande habileté.

Le vertueux Lorinois a été l'aide de Marat dans la composition de l'*Ami du peuple*. Il a gardé pour ce dieu une adoration attendrissante, et c'est autour de son échafaud que ses plus fervens adorateurs se réunissent. J'en vis une certaine quantité, des femmes surtout. Je reconnus notamment les citoyennes Labesse et Marvie, chez qui Guérin m'a mené une fois, rue de l'Égalité, sous prétexte de raccommoder des chemises. J'avois pu deviner — cela n'est pas difficile, car, loin de s'en cacher comme au tems des tyrans, on est fier d'espionner pour la patrie — qu'elles sont chargées d'observer l'opinion des femmes du peuple, pour le compte de l'Incorruptible.

En m'approchant des Lorinois, je fis une remarque qui me saisit. L'enseigne porte bien encore : *Le Maratiste Lorinois et sa vertueuse épouse,* mais lui, qui ne chantoit jamais que des chants civiques contre les ennemis de l'intérieur, s'est mis au goût du jour. Il chante les hymnes militaires. Pourtant, la Société-mère a fait savoir, au nom de Robespiere, Couthon et Saint-Just, que cette passion pour le militarisme est plus dangereuse pour la République que cent conspirations. Mais les victoires remportées chaque jour, et les *Carmagnoles* de Barère ont développé l'enthousiasme pour la déesse Bellone.

Oui, je fus saisi de voir que Lorinois lui-même a cédé. Est-ce que la société des Jacobins perdroit son prestige? Est-ce qu'il y auroit, dans les comités de gouvernement, des gens donnant des ordres en contradiction avec l'Incorruptible? Il doit être fort irrité, car il pense, je le sais, que dans une république bien organisée, ce sont les orateurs et non les soldats qui doivent attirer l'attention; et le jeune Duplay m'a dit qu'il est persuadé que c'est un général victorieux qui égorgera la République. C'est pourquoi l'on voit, chaque décade, un général emprisonné et un autre guillotiné. Mais l'armée, une armée victorieuse surtout, — car d'une armée battue on fait ce qu'on veut, — supportera-t-elle longtems ce traitement salutaire, et en comprendra-t-elle l'utilité pour le bien de la chose publique, et la tranquillité des Pères de la patrie?

Je restai un instant perdu dans ces réflexions. Les hurlemens de Lorinois, qui a une voix retentissante, m'arrachèrent à ces pensées.

— Nous allons vous chanter un duc, moi et ma vertueuse épouse. C'est sur l'air des *Trembleurs* ou *la Vieille qui roupille*. C'est un duo entre le tyran autrichien et la République. C'est moi qui fais le tyran. Les citoyens me tiendront compte, par leur générosité, des efforts qu'il a fallu à mon patriotisme pour représenter, même un instant, un personnage aussi hideux. Mais vous verrez comme ma vertueuse épouse, la digne

amie de la divine Simonne Evrard, lui rabat le caquet au nom de la République. C'est le tyran qui commence.

Lorinois mit sur sa tête un bonnet de papier représentant une tête d'âne avec une couronne composée de queues de cochon. Le citoyenne se coiffa d'un bonnet rouge et agita une pique. Le jeune citoyen l'accompagnoit par un roulement sourd qui étoit très attendrissant.

Le tyran

Quel horrible baccanal
Que me fait la République,
Moi qui n'aime pas le bal !
J'ai trop souvent la colique.
Quelle douleur !
Toujours nouvelle musique !
Pour moi, je n'y connois plus rien.
Hélas ! quel moment critique !
Je perds tout mon bien.

La citoyenne Larinois reprit d'une voix très aigre : — C'est la République qui va parler, que tout citoyen mette la main sur son cœur :

La République

La ville de Charleroi,
Mons et Bruges, aussi Bruxelles,
Sont à nous de bonne foi,
Malgré tous les infidèles
Aux François,
Comme Dumouriez, Lafayette,
Et plusieurs autres généraux
Qui ont perdu la tête
Et furent capots.

LE TYRAN

Me voilà tout morfondu,
Je cours à Vienne bien vite,
Je suis rasé et tondu,
Les François sont à ma suite,
Triomphans.
Heureux de trouver un gîte,
Hélas ! Cobourg, je n'en puis plus.
Mon salut est dans ma fuite,
Nous sommes perdus.

LA RÉPUBLIQUE

Courage, républicains,
A grands coups de bayonnette
Culbutons les Autrichiens ;
Que la victoire soit complète
Par nos mains,
Frappons ferme de nos armes,
Anéantissons ces tyrans !
Oui, sur eux faisons vacarmes.
Sont tous des brigands.

On applaudit, on rit, sans doute. Mais ce n'est pas là l'auditoire de Bouin. On voyoit que les auditeurs de Lorinois, habitués à s'occuper de l'intérieur de la République et surtout du patriotisme parisien, étoient désorientés de ne pas entendre parler de conspirations, d'intrigues, de trahisons, de dénonciations, et, fort ennuyés d'être privés de ces généreux commérages d'un patriotisme inquiet, jaloux comme l'amour et désireux de dépister partout des traîtres.

Du reste, je ne pus m'appesantir sur ces idées, car il m'arriva quelque chose d'extraordinaire,

une aventure qu'on croiroit empruntée aux romans de l'auteur de *Gil Blas.*

J'étois appuyé contre un très gros arbre pour chercher l'ombre, tout en écoutant les Lorinois. J'entendis prononcer quelques mots en une langue que je connois un peu, mais dont les échos sont rarement entendus dans la capitale depuis plusieurs années. On parloit à mi-voix, derrière mon arbre. Je ne comprenois pas tout. Ce que j'entendois suffit à me faire tressaillir. Je ne bougeois pas. On parloit anglois. Cela étoit si étonnant, que je fus quelque tems à m'en rendre compte.

— Je n'ai pas voulu aller vous voir à l'ambassade, dit une voix de femme. On pourroit soupçonner à la fin que je ne suis pas guidée uniquement par le petit garçon...

Là il y eut un mot que je ne compris pas, *blindfold*, et je perdis, en essayant de le comprendre, quelques phrases.

— On a entendu, du jardin des Tuileries, une grosse discussion à la salle de réunion du comité de Salut public... Il y a querelle... La question est de débarrasser la Convention des Montagnards les plus corrompus, les plus habiles... ennemis de Robespierre. Le comité de Sûreté générale résiste... Il est jaloux... la dictature... Le comité de Salut public demande combien de députés... Robespierre ne veut pas s'expliquer... On craint qu'il ne choisisse les amis de Billaud pour victi-

mes... Vaughan a vu Maximilien... On demande deux mille livres pour ces renseignements, plus deux mille pour... »

Je crois entendre le nom d'un des chefs de bureau du comité de Salut public. Comme il jouit de la confiance générale, je fais un geste. Les voix se taisent. Je regarde.

Je vis à quelques pas un citoyen dont le chapeau portoit une cocarde aux couleurs américaines. J'en conclus aisément qu'il appartenoit à l'ambassade de cette nation, les ambassadeurs et leurs gens étant les seuls, sur toute la surface de la République, qui fussent autorisés à ne pas porter la cocarde aux trois couleurs. Et cela étoit assez remarquable, les républiques des États-Unis et de la Suisse étant les seuls gouvernemens qui eussent des envoyés auprès de la République françoise.

Je vis également une jeune muscadine, très belle, que je ne connois pas. Elle me regarda, s'approcha de la femme Labesse, à laquelle elle dit quelques mots en m'indiquant d'un geste. Celle-ci lui répondit d'un signe de tête en lui montrant le groupe où se trouvoit la belle Éléonore, avec ses compagnes et les *élégans* des sections du centre.

Je ne voulois pas me compromettre avec eux, je continuai mon chemin. *Blindfold...* Ah ! que je suis sot ! Ce mot veut dire : qui a les yeux bandés. Le garçon qui a les yeux bandés, c'est l'Amour.

Très bien. Je comprends maintenant la phrase.

J'arrivai près du joyeux Dunouy, le jeune. Il étoit comme toujours costumé en jocrisse, et avoit autour de lui une bande de très jeunes citoyennes auxquelles il apprend des chansons grivoises.

— N'oubliez pas, espoir de la Patrie, qu'il vous faut répéter le refrain en chœur. Ça se chante sur l'air : *Ah! le bel oiseau, maman*. Cornélie, pas de réflexions. Aujourd'hui, c'est carême civique pour les amoureux ! Demain, nous ferons danser les chèvres. Allons, attention ! De l'ensemble.

Ah ! les bons soldats vraiment,
Tous ces soldats des despotes !
Ah ! les bons soldats vraiment,
Ils courent comme le vent.

C'est le refrain. Allons d'ensemble et attaquons ça. Crieras-tu, toi, eh là-bas, frisée comme une poule mouillée ! Allons ! houst ! La foire est sur le pont et ne prêchons pas sur la vendange.

Dans ce grand art des combats,
Plus que nous ils sont habiles.
S'ils n'ont pas d'aussi bons bras,
Ils ont les pieds plus agiles.
Ah ! etc.

Au refrain ! Nichette, as-tu fini ?

Qu'un allemand bien instruit
Fait joliment l'exercice ;
Ça se tient droit comme son fusil,
Ça va comme une écrevisse.
Ah ! les bons soldats, etc.

Ils souffrent, nous dit-on,
D'longues marches sans se plaindre.
C'est par trop vrai, je l'prouvons :
J'ons bien du mal à les joindre.
Ah ! etc.

Nous les suivrons cependant
Et tous ils mordront la poudre ;
Oui s'ils vont comme le vent,
Nous irons comme la foudre.
Ah ! les bons soldats vraiment, etc.

Je fus distrait par de grands cris qui venoient de derrière moi. Je me retournai. Il me sembla qu'il y avoit une foule confuse, échangeant des coups et des clameurs, à l'endroit où j'avois laissé l'aimable Éléonore. Je me précipitai dans cette direction.

Je sus plus tard ce qui étoit arrivé.

Pendant longtems il avoit été interdit de porter des rubans jaunes, parce que c'est la couleur de ceux dont l'infâme Corday avoit orné sa tête hideuse, quand sa main déicide frappa l'*Ami du Peuple.* Mais cette défense n'existe plus depuis plusieurs mois. Le dieu Marat est sourdement attaqué et son culte moins suivi, depuis que les Cordeliers, où il étoit puissant, ont vu leur gloire ternie et leurs honneurs éclipsés.

Quelques-uns de ses dévots, de ses dévotes surtout, supportent impatiemment ce refroidissement. Poussées sans doute par la citoyenne Labesse à qui mon angloise mystérieuse avoit parlé, quelques femmes qui sentoient le fromage s'é-

toient mises à accabler la séduisante Éléonore d'injures dégoûtantes, et voulurent lui arracher ses rubans jaunes.

Ses compagnes et compagnons avoient pris sa défense. Mais des sans-culottes égarés et surtout une bande de tape-dur qui font la police républicaine de la promenade et empêchent qu'il ne s'y passe rien d'aristocrate, avoient donné sur eux. Ces tape-dur avoient cassé les reins aux sectionnaires indulgentistes, ce qui étoit un bienfait du génie de la Liberté, et fouetté les citoyennes muscadines, ce que je n'approuve pas, — bien que ce soit conforme aux principes — parce qu'ils n'y avoient pas mis assez de décence.

Quand j'arrivai, la vertueuse Éléonore, pâle, les cheveux dénoués, le corsage en désordre, la robe en pièces, étoit sur le point de s'évanouir entre plusieurs tape-dur qui la traitoient sans respect et lui arrachoient ses vêtemens pièce à pièce. D'un bond, j'accours à elle. Je renverse deux des plus acharnés. Je la soutiens. Les patriotes égarés et les porteurs de bâton tournent leur rage contre moi. Je ne voulus pas dégaîner, car bien qu'égarés, ils étoient poussés par la noble colère du civisme : ils ne me connoissaient pas pour un bon citoyen ; ils obéisent à leur tendre vénération pour le dieu de la Révolution, en exécrant les couleurs de son assassin. Enfin, ils étoient excités par un tendre amour de l'Égalité que ma Circé avoit évidemment blessée par sa toi-

lette ravissante ; et les coups qu'ils donnoient sont conformes aux principes.

Il me passa un instant par la pensée, je l'avoue, que j'étois un imbécile, en me laissant, par civisme, maltraiter ainsi. Toutefois le désir d'imiter le sacrifice des Décius me soutint.

Mon Éléonore s'évanouit tout à fait et moi, atteint de plusieurs coups, je tombai avec elle. Mais, guidé par l'instinct de l'amour qui me conseilloit de la protéger aux prix de mes jours, je la couvris de mon corps.

Il me vint alors à l'esprit que l'espionne de l'infâme Pitt avoit décrété mon assassinat, de crainte que je ne la dénonçasse. J'oubliai les Décius. J'essayai de me relever. Il n'étoit plus tems. Je m'oubliai jusqu'à maudire les Décius. Je fus abattu de nouveau. Je voulus haranguer ces citoyens pour leur montrer qu'ils étoient, dans leur vertu candide, à la solde de la perfide Albion. Je reçus un coup de pied digne d'Encelade qui me rejeta la figure sur celle de la sensible Éléonore. Mes lèvres cherchèrent son front. Je me dis que je mourrois, non seulement comme les Décius, mais comme le célèbre amoureux Héro, les lèvres sur le front de ma belle.

O esprit humain, que tu as besoin d'une éducation républicaine ! J'eusse dû exhaler mon âme en me tressant des couronnes pour l'héroïsme civique qui m'avoit empêché de me défendre contre des citoyens égarés. Non, je me deman-

dois si je ne me trompois point et si c'est bien Héro qui est le héros de l'aventure, et si ce n'est pas plutôt Léandre qui est l'homme et Héro la femme.

Mais il me sembla que je respirois plus à l'aise et que la volée de bois sec s'arrêtoit. Je quittai le front de mon Héro et relevai l'œil. Je vis tournoyer un bâton qui me parut gigantesque et qui faisoit le vide autour de moi.

C'étoit mon odieux rival! J'eus peut-être tort de ne pas aimer mieux mourir qu'être secouru par lui. Mais je n'y pensai pas. Je me redressai. Il avoit bondi à côté de moi. Toujours souriant, il cognoit avec sa redoutable trique les côtes des tape-dur et les reins des citoyennes égarées. Je me relevai, et, oubliant, je le confesse humblement, les principes, je dégainai. Mais ils étoient peut-être vingt contre nous, et le corps de l'aimable Éléonore qui gisoit à nos pieds et que nous ne pouvions pas abandonner, nous gênoit, tout en enflammant notre ardeur. Je m'escrimai de mon mieux, et je crains d'avoir sur ma conscience de sans-culotte deux oreilles de tape-dur, un morceau de nez de citoyen égaré, et je dus agrandir notablement les trous des jupes de la citoyenne Labesse qui me fit bientôt l'effet d'être vêtue de festons. Car il étoit difficile de mesurer ses coups et de les détourner des citoyennes qui étoient, comme toujours, plus fermes sur les principes que les hommes, et se montroient achar-

nées. J'espadonnois de mon mieux et mon odieux rival sourioit toujours.

— Je crois que nous allons passer un vilain quart d'heure et peut-être le goût du pain, me dit-il, en jetant un citoyen pur sur le cul et en envoyant un coup de pied dans la figure de la citoyenne Marvie qui s'étoit baissée pour griffer la peau satinée du visage céleste de mon enchanteresse.

Tout à coup, les bras qui nous frappoient tombèrent. Le cercle qui nous environnoit s'ouvrit. Je vis Guérin. Il avoit dit deux mots aux femmes et aux tape-dur. En montrant Engelbert, il avoit dit :

— C'est un ami de Robespierre.

En me montrant il avoit murmuré : — Un ami de Billaud.

Cela avoit suffi.

Pourtant les citoyens et les citoyennes étoient furieux. Les tape-dur avoient cinq hommes éclopés et ensanglantés, la citoyenne Marvie avoit perdu deux dents, et son visage étoit un masque rouge, la citoyenne Labesse était littéralement en chemise et comme j'ai dit, en chemise tellement festonnée, qu'une Romaine eût réclamé les autels de la Pudeur pour se cacher derrière. Je crains que la citoyenne Labesse n'y ait pas songé, bien que la Convention ait mis la décence à l'ordre du jour. Elle étoit trop furieuse pour songer à sa chemise. Mais comment résister à la terreur de ces deux noms, Robespierre et Billaud !

Je n'avois pas grand chose. Mes vêtemens étoient plus maltraités que ma peau. La belle Éléonore que je portai dans une boutique ne tarda pas à revenir à elle, un peu pâle, plus intéressante que jamais et sans autre accident que d'avoir montré de son adorable corps un peu plus qu'il ne convient à un époux jaloux. Mais je me dis que les jeunes et vertueuses Lacédémoniennes en montroient davantage.

— Voudrois-tu donc être plus sage que Lycurgue? me dis-je avec sévérité.

D'ailleurs, je combattois de mon mieux, en toute circonstance, la jalousie, par respect pour le sexe auquel nous devons Lucrèce, Cornélie, les vestales, Théroigne, Rose Lacombe, et les héroïnes du 6 octobre, les vraies mères de la Révolution.

La robe de mon adorable amie étoit déchirée. Je lui promis tout bas de lui donner une pièce de taffetas chiné d'Italie que je lui avois refusée jusqu'ici. J'avois fait ce refus non par avarice, quoique ce fût le plus cher des taffetas — tout mon bien n'appartient-il pas à Éléonore ? — mais à cause des dangers qu'il y a à posséder des étoffes étrangères. Cette promesse ramena la couleur sur ses joues.

Engelbert nous avoit quittés précipitamment. Je sus un peu plus tard les détails de ce qu'il vouloit faire et qu'il a fait effectivement.

Il avoit reconnu parmi les individus qui diri-

geoient les tape-dur contre nous, trois chefs des brigades d'Héron. C'étoient Bonjour, Bois-Marat et Rigogne. Je les reconnus bien aussi. Rigogne est un peu bossu, remarquable par sa malice. Les deux autres passent pour les plus redoutables des tape-dur.

En nous quittant, mon odieux rival commença par donner un effrayant coup de pied — il exécutoit ce mouvement avec une grâce que je dois reconnoître, tout en l'enviant — dans le visage de Rigogne qui tomba sur sa bosse, en hurlant la mort.

— Camarades, dit-il aux deux autres, vous étiez tout à l'heure une vingtaine contre moi. Vous aviez l'air d'avoir l'idée de me faire reculer. Engueule n'aime pas ça. Vous allez vous mettre à genoux pour me demander pardon, ainsi qu'à cette jeune déesse, là bas, dont vous avez blessé la modestie.

Les deux ours ne répondirent pas. Ils haussèrent les épaules en lui jetant un regard farouche, comme des dogues enchaînés.

— La modestie! la modestie! connois-tu ça, toi, Bonjour, qui es un savant? dit Bois-Marat, en crachant avec mépris.

— C'est un mot de ci-devant, dit Bonjour. Tu sais bien quand j'ai fait leur affaire, le matin du 10 août, à l'infâme Suleau et à ses amis, Théroigne se jeta sur lui à coups de sabre, en lui criant : « Ah ! tu dis que je n'ai pas de modestie et que je suis une p.... Tiens, en voilà de la modestie ! »

— Alors, vous croyez que ça va se passer en souvenirs, anecdotes et bons mots ? Et vous avez peur de salir vos genouillères, dit Engelbert toujours souriant. Vous avez tort... On va se f. de vous. Car je vais vous la faire danser d'une drôle de façon, mes sales amis.

Il leur donna à chacun, de la main gauche, un soufflet formidable et, toujours riant, goguenardant, recevant un coup, — car c'étoit des gaillards solides, — en rendant deux, il s'escrima avec une prestesse à laquelle je continue de rendre hommage. Après cinq minutes de combat, Bois-Marat étoit sur le flanc, à côté de Rigogne qui continuoit de hurler. Bonjour, la figure hideuse de sang, un bras pendant, se mit à genoux, et tendit l'autre bras dans la direction de la sensible Éléonore.

Engelbert lui cracha au visage, avec un mépris enragé — et rien ne m'empêchera de croire qu'il avoit été l'ami de Suleau, et qu'il le vengeoit — il donna un coup de pied aux deux autres et s'éloigna en chantant la chanson de Florian :

Soyons unis,
Mes amis.

Il me parut que cette chanson venoit mal à propos, et qu'Engelbert pourroit bien se moquer des sans-culottes. Mais je repoussai cette pensée qui me fut peut-être suggérée par la jalousie. Je trouvai, d'ailleurs, que, à part qu'elle sentoit un

peu l'infâme féodalité, sa conduite fut belle. Je le dis à la sensible Éléonore. Elle resta froide. Elle me répondit que, sans doute, il étoit brave, mais méprisable puisqu'il étoit incapable d'avoir pour le beau sexe un véritable amour, rien de plus qu'une fantaisie.

Je la conduisis chez elle. Je la quittai pour aller me coucher, en me promettant de me relever pour dîner avec ce qui reste de fromage et de biscuit. Je fus trompé. Clovis avoit fait disparoître le fromage et j'avois la mâchoire si ébranlée que je ne pus venir à bout du biscuit.

8 heures.

Le soir, j'allai prendre des nouvelles au Temple de l'amour. Ma Circé ne s'étoit pas levée, voulant être, comme elle me le fit dire, avec l'aimable liberté d'une jeune montagnarde sans-culotte, très appétissante le jour de ses noces.

L'austère Panche n'y étoit pas. Il étoit parti maçonner quelque part en sourdine, — comme me le fit dire également sa vertueuse fille, — pour se consoler de n'avoir pas pu nous donner une bénédiction solennelle.

Après m'avoir apporté à la porte de la maison ces messages de sa maitresse, Julie Desmoulins m'accompagna. Elle est bien jolie. Elle m'apprit avec un ris malin qu'elle est nommée surveillante de la Société des Femmes républicaines et qu'elle a excité la jalousie d'Éléonore Duplay, tant l'In-

corruptible s'est montré attentif envers elle, quand la Société alla lui communiquer cette nomination. Elle ajouta avec un regard qui me fit rougir :

— Tu as tort de ne pas me choisir pour épouse au lieu de cette poupée que tu crois une Lucrèce (elle éclata de rire) à la mode maçonnique (elle éclata de nouveau), et qui n'es bonne qu'à te ruiner et à te rendre ridicule. Tu l'es déjà. C'est moi qui te le dis et je m'y connois. Avec moi qui suis une vraie femme républicaine et qui ne ferai jamais de sottises inutiles et sans profit pour toi, avec moi qui suis aussi jolie qu'elle et qui vaux cent fois mieux qu'elle comme talens, tu seras, avant deux mois, président de l'assemblée générale, commandant la section en place de cet imbécile de franc-maçon, puis conseiller municipal pour les Mucius et représentant du peuple, lors des premières assemblées primaires.

Je contins mon indignation, de crainte que Julie ne dénonçât la belle Éléonore et ne mit ainsi obstacle à notre mariage. Je lui contai fleurette pour l'amadouer. Mais elle me tourna le dos avec mépris.

— Des amoureux ! me dit-elle en s'éloignant, j'en suis lasse. C'est un époux qu'il me faut. Je n'ai pas envie de balayer les rues à 40 ans. Je veux un palais, sais-tu ? Mais je veux bien le partager avec toi. Voilà. Penses-y. Demain il est encore tems. Puis c'est tout. C'est un homme d'esprit, imbécile comme toi, qu'il me faut.

Je pris grand soin de noter les incidens de cette journée. Et j'y passai ma soirée, ainsi qu'à penser à la belle Éléonore que je voyois toujours étendue à mes pieds, les vêtements déchirés et belle comme une nymphe du bocage. Je m'imagine que Julie me paroîtroit plus attrayante si elle ne calomnioit pas ainsi, poussée par toutes les folies d'une jalousie de tigresse d'Hyrcanie, ma belle amie.

TRIDI, 3me THERMIDOR, L'AN DEUXIÈME

(LUNDI 21 JUILLET 1794, *vieux style*.)

10 heures

Je me levai tard. Mais j'étois dispos. Mon citoyen de confiance étoit fort pâle. Cela m'inquiéta. Pour le désarmer, je causai amicalement avec lui. Il me dit quelque chose qui me frappa :

— J'apprécie ta vertu, citoyen. Je sais que tu es un républicain sincère, et je t'aime. Je vais te le prouver. Veux-tu acquérir une gloire immortelle dans la Section et dans l'Univers, faire trembler les tyrans jusque dans leurs chambres à coucher ? Le génie de la Liberté t'en offre une occasion inespérée. Décide la vertueuse Éléonore à me prendre pour époux ; toi, conduis à l'autel de l'hyménée l'aimable Julie, tu es sûr que ton nom passera à la postérité, car toutes les gazettes de la République réciteront ton nom avec honneur. La Société-mère l'inscrira dans ses fastes, la Convention le mettra à l'ordre du jour. Oui, tu auras fait par là plus pour la fondation définitive de l'Égalité que ces cinq années de Révolution. Tu seras le Père de la Fraternité.

Il avoit raison. Mais je fus assez égoïste pour résister. J'aime trop la séduisante Éléonore.

J'avois averti Février que j'irois chez lui à cette heure pour voir si tout est en ordre.

J'y fus, après un bien léger déjeuner, qui se composa d'une salade et d'un biscuit que je devois, comme j'ai dit, au génie de la Révolution.

Février étoit en mouvement. Tout me parut devoir bien marcher. La table étoit déjà mise, et fort brillante. Le salon de Marat étoit obscur. Mais la nuit, à la lueur des quinquets, il devoit être beau.

En sortant et en traversant un couloir plus obscur encore que la pièce, je me heurtai contre un citoyen, qui me dit, d'une voix nasale (je la reconnus être celle du docteur Gastaldy qui m'a parlé ici même, avant-hier primidi) :

— Excusez-moi, citoyen. Je sais, par ce maraud de Février, que vous deviez venir céans à cette heure. Je viens vous renouveler ma demande d'assister à votre festin et je vous promets d'envoyer, pour mon écot, un panier de vin muscat de Rivesaltes qui avoit été choisi pour feu M. Samuel Bernard.

Il me vint une idée lumineuse.

— Citoyen, lui dis-je, votre demande est indiscrète, sans doute. Mais Février me dit que vous êtes un vrai connoisseur. Votre approbation me flatte. J'accepte votre vin et votre compagnie. Le citoyen ?

— Gastaldy-Montglon, demeurant rue du Luxembourg, 284, pour vous servir.

Je le saluai légèrement, car la liberté civique a proscrit les révérences hypocrites.

Je m'éloignai et me rendis au comité de surveillance de la section des Piques. Je dénonçai le citoyen Gastaldy-Montglon. Mon collègue, le secrétaire du Comité, me promit, (en me demandant la réciprocité pour le cas où il auroit quelqu'un à faire incarcérer dans la section Mucius,) de le faire mettre en arrestation, dans le courant de la journée, de saisir ses papiers et de faire arrêter tout ce qui se trouveroit chez lui. C'est la formule ordinaire et l'usage.

Je revins voir mon adorée. Le vénérable Panche vouloit que nous allassions visiter le camp des Élèves de Mars, à la plaine des Sablons. Il assure que le mariage n'ayant d'autre but que de donner des défenseurs à la République, c'est, pour une jeune fille, une préparation capable de faire pâlir les despotes que d'aller, la veille du mariage, visiter les enfants de Bellone.

Mais la belle Éléonore étoit encore fatiguée. Elle se répandit en malédiction contre la République qui proscrit les voitures, les bijoux, les toilettes, qui donne l'autorité aux vieilles poissardes, aux citoyens malpropres, et ne laisse aux jeunes filles d'autre ressource que de se livrer à..... la franc-maçonnerie.

C'étoit devenu sa bête noire que cette institu-

tion. J'étois épouvanté des blasphèmes qu'elle se permettoit contre la République. Heureusement l'austère Panche arriva.

Il avoit revêtu son uniforme neuf. Mais il étoit fort gêné, car il faisoit bien chaud. Il avoit eu soin de se munir d'un torchon pour essuyer son front. Néanmoins il parla avec solennité :

— Jeune héros de la Liberté et toi, vierge républicaine, asseyez-vous. Je vais donner à la France nouvelle l'exemple de la bénédiction paternelle. Sous le règne des lâches despotes, les François, avilis par le fanatisme, se mettoient à genoux pour la recevoir ; nous, qui sommes des hommes libres, nous nous asseyons. C'est là le signe caractéristique de l'ancien monde et du monde nouveau, et ce qui prouve, mieux que tout, l'abîme de liberté que la Révolution a creusé entre les deux. Asseyons-nous... Ah ! ouf !... C'est là un des bienfaits de la République.

— Mais, dit la spirituelle Éléonore, si on se passoit de bénédiction ? Ce seroit bien plus simple. Qu'est-ce que votre bénédiction nous fera ?

L'austère Panche resta un instant interloqué. Il reprit avec colère :

— Le philosophe de Genève, qui est le docteur de la Révolution, n'admet pas qu'on se marie sans bénédiction paternelle. Comment désobéir à l'illustre Jean-Jacques, d'autant plus que l'Incorruptible étant son disciple, cette bénédiction lui fera plaisir. C'est Robespierre décidément qui

l'emporte. Les Loges espèrent beaucoup en lui. D'ailleurs chez les peuples les plus sauvages on a distribué la bénédiction paternelle depuis le commencement du monde.

— Et on s'est mis à genoux pour la recevoir, depuis le commencement du monde. Mais tu as un discours à faire, papa. Ne t'en prive pas.

Elle vint s'appuyer contre moi avec des gestes de chatte. Elle est divine.

— Ce qui constitue la République, mes enfans, — je crois qu'il me faudra encore un autre mouchoir, Éléonore, — ce n'est pas, comme on pourroit le croire, la cupidité, la dénonciation, l'espionnage, la méfiance. Sans doute, tout cela y contribue en attachant au régime républicain le peuple qui aime à être libre de se venger des riches, et qui veut se dépêcher de devenir riche à son tour. Cela est bien juste. — Diable d'uniforme ! il me serre aux entournures. — Non, ce qui constitue la République, ce sont les vertus publiques. — J'avais pourtant dit à ta scélérate de mère : « Vile fanatique, si cet uniforme me serre encore, je te fouette à la porte de la section. » — Sans aucun doute, la République ne s'oppose pas aux vertus privées. Mais elle respecte trop la liberté pour s'en inquiéter. Ayez donc des vertus publiques, par-dessus tout, l'amour de la liberté. Inculquez-les à vos enfans. Je dirai plus, vous n'avez surement le droit d'avoir des enfans que pour les leur inculquer. Il n'appartient qu'à la

vertu d'élever des républicains, et qu'à la Liberté de les récompenser. — La vile fanatique ne perdra rien pour attendre. Je suis sûr qu'elle se réjouit en ce moment de l'étroitesse de cet uniforme. — Mais sachez bien que c'est la Liberté qui doit être la déesse Lare de votre alcôve conjugale. Or savez-vous ce que c'est que la Liberté, pour nous, philosophes maçons, chefs des peuples et directeurs de l'opinion publique des masses? — Décidément, il faut que je le retire ; cette serviette est déjà imbibée. — La liberté, c'est le servage des aristocrates, n'est-ce pas? par conséquent, le despotisme des républicains. Toute l'éducation que vous donnerez à vos enfans est contenue dans cette phrase. N'oubliez pas, non plus, le respect pour les droits de la nature et pour ses instincts. Au lieu de les torturer, encouragez les passions. La nature a su ce qu'elle faisoit en les mettant dans votre cœur et dans vos sens...

La vertueuse Éléonore se leva brusquement. Elle m'entraîna hors de la salle où l'austère Panche resta hébété. Elle me sauta au cou.

— Il me rendra fou, tu sais, et sa stupide révolution aussi. Si tu savais ce que c'est que l'éducation maçonnique! Si je ne t'aimois pas tant, j'aurois le courage de... Bah! je saurai te rendre heureux... pendant quelque tems du moins... Peut-être, après tout, est-ce la Franc-Maçonnerie qui a raison, et suis-je une sotte de...

Elle m'embrassa encore. Il me parut qu'il y avoit des larmes dans ses divines paupières. Je les recueillis avec mes lèvres. Elle me repoussa doucement.

— Je me dis que ma chére mère étoit plus heureuse, la veille de son mariage, que je ne suis aujourd'hui, et je ne peux m'empêcher de penser que ces préjugés de la superstition et du fanatisme n'étoient pas si bêtes ni si dégoûtans que la Franc-Maçonnerie. Bah! qui sait? Je suis sans doute une pauvre petite sotte. Mais j'ai au fond de moi quelques restes de ces préjugés... Bah! bah! puisqu'on est au monde uniquement pour être heureux et suivre la nature... Ne viens plus me voir aujourd'hui. Je dirois des sottises, que je regretterois demain et toi aussi, mon pauvre Alcibiade! Je t'aime tant! Je vais aller voir les étoffes que tu m'as données. Tu m'en donneras encore, n'est-ce pas? quand ces sales drilles ne seront plus nos maîtres. Tu sais, j'aime mieux Messieurs du Parlement, le Prévôt des marchands et tout le reste.

Je devins blême, du moins, je le crois bien. Elle éclata de rire, me donna une petite tape sur la joue, de sa main mignonne:

— Que tu es poltron, pour un brave que tu es! Je vais aller causer avec ma pauvre mère. Il y a des momens où j'ai envie de battre l'austère Panche! Ah! si je peux jamais tordre le cou à la Franc-Maçonnerie! Oui, je vais causer avec ma

chère mère. Elle me fera des sermons. Je m'imaginerai que je ne les mérite pas. Cela reviendra peut-être au même. Pauvre bon Alcibiade !

Elle me prit la tête et me baisa au front.

— Dailleurs, sait-on bien ce que c'est que la vertu ? Le sais-tu, toi ? Tu as vu Théroigne de Méricourt. Il paroît qu'elle a fait les cent mille coups ! pourtant, que de fois n'ai-je pas entendu dire : la vertueuse Théroigne !

Elle éclata de rire et me sauta de nouveau au col.

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ? Et tu veux absolument être mon époux, hein ? Absolument ?

On devine mes sermens. J'étois enivré. Elle me regarda comme si elle ne me voyoit pas et comme si elle rêvoit ·

— Après tout, la Franc-Maçonnerie, c'est peut-être la vraie vertu et la vraie vérité ; et la vertu de ta mère et de la mienne, c'est peut-être bien, en effet, un préjugé de l'Ancien Régine, inventé par les despotes et les calotins ?

L'auguste auteur de ses jours apparut à la porte. Il étoit revenu de son ébahissement, et avoit un nouveau mouchoir. Elle le regarda avec un regard sombre que je n'avois pas encore vu dans ses beaux yeux bleus languissans et tendres.

— Toi, papa, dit-elle, en serrant les lèvres et en levant la main, si Alcibiade n'est pas content, tu auras des drôles de vieux jours ! Nous verrons

si la Maçonnerie te consolera de m'avoir élevée comme tu l'as fait.

Elle s'éloigna, après m'avoir lancé un regard enflammé et mutin en même tems, qui disoit à la fois combien elle m'adoroit et combien elle trouvoit l'austère Panche imbécile.

Il y avoit dans tout cela bien des choses qui me troubloient. Je ne savois que comprendre. Mais mon amour et ma confiance en mon amie l'emportoient sur tout.

Panche s'essuya avec vivacité.

— C'est une aimable enfant, dit-il ; mais sa scélérate de mère l'empêche d'arriver à la lumière. Elle se fait un crime d'un tas de niaiseries comme du tems de l'infâme confession. Je compte sur votre sans-culottisme pour lui inculquer le respect qu'elle doit au Vénérable de la loge Mystère-et-Polymnie. N'oubliez pas que c'est demain le mariage, à huit heures et demie. L'usage est de se présenter à l'autel de la Patrie, pour y prêter les sermens conjugaux, seulement les jours de décade. Mais le citoyen d'Hasard, conseiller municipal, perruquier, et mon ami, a été délégué exceptionnellement et veut bien se tenir à votre disposition demain quartidi, à l'heure dite.

Avant de partir, je remis à l'austère Panche des vers, vraiment républicains, que j'ai composés pour en faire hommage à mon Armide :

A LA BELLE ÉLÉONORE

Que je dois épouser le 4 thermidor.

C'est demain quartidi, jour de mon hyménée!
La belle Éléonore à moi sera donnée.
Si vous voulez savoir ce qui nous adviendra,
C'est que ce Quartidi, Tridi jalousera ;
Et même le dieu Mars de moi jaloux sera.

Je commençai à soupçonner que le vénérable Panche pourroit bien être, en effet, un imbécile. Il ne parut pas goûter ces vers. Il me dit qu'il n'admiroit que les mots tridi et quartidi, parce qu'ils sont vraiment républicains, et il me demanda ce qui me porte à croire que le dieu Mars seroit jaloux de moi.

— C'est, lui répondis-je avec patience, parce que j'épouse une divinité plus belle que Vénus, et que Mars, j'en suis sûr, seroit satisfait de changer avec moi, en prenant Éléonore pour épouse, et en me donnant la déesse des Amours à mener devant le citoyen conseiller municipal pour y recevoir mes sermens.

Il resta un instant réfléchi, et il me dit avec sévérité :

— Je ne vous engagerai pas à faire le troc. Je soupçonne qu'une déesse doit être entachée d'aristocratie ; et les sans-culottes de la section auroient raison de vous enlever votre fonction, qu'un dieu du paganisme ne pourroit remplir, puisqu'il n'est ni jacobin, ni franc-maçon.

Il sauta brusquement à un autre sujet. Il me dit qu'il ne donneroit pas de festin nuptial. Lucron, Violette, Stanley, francs-maçons dissimulés, les premiers de la section, mes collègue- au comité de Surveillance, l'avoient averti que ce seroit blesser l'Égalité et insulter à la misère des sans-culottes purs et pauvres.

J'y étois indifférent. Il me suffisoit que la séduisante Éléonore fût à moi. Je lui promis d'être exact demain à huit heures et demie, et je lui permis de promettre au citoyen d'Hasard que nous n'aurions jamais d'autre perruquier que lui.

Je m'en fus chez ma bonne vieille nourrice, Claudine Pointu, qui avoit quitté — je l'ai dit dans mon journal du mois de brumaire — le village de Valenton, où elle ne pouvoit plus vivre. Je lui payai son logis à Paris, rue N° de l'Égalité, où elle habita avec sa fille Hortense, ma sœur de lait, jusqu'à ce que celle-ci l'eût quittée pour aller habiter avec l'adjudant-général Ulric dont elle est l'épouse ou la maîtresse. Je ne sais lequel, car il est aristocrate de poser cette question. Claudine ne m'avoit pas renseigné là dessus ; car elle avoit encore quelques préjugés. D'ailleurs Ulric est l'aide de camp du général Hanriot, et il auroit été furieux qu'on se mêlât de ses amours. Je portai à Claudine un morceau de mouton rôti, de chez Biennait le célèbre rôtisseur, en face du grand boucher Simon, de la rue ci-devant Sainte-Anne. Elle m'embrassa tendrement et me dit qu'elle

prieroit le bon Dieu et la sainte Vierge pour mon bonheur. Heureusement personne n'étoit à portée de l'entendre, sans quoi nous courions grand risque tous deux.

Je m'en vins chez Van Rosmalen, dit la Rose, et je le chargeai d'envoyer chez ma belle amie une caisse de ses exquises gaufres à la flamande, qui, avec un fromage de la citoyenne Lebrun, mi-fouetté, mi-glacé aux pistaches, rappellera délicatement ma tendresse à la divine Eléonore.

Enfin l'heure du dîner sonna.

Je ne trouvai, dans le salon Marat, que le Dr Guérin. Il étoit souriant. Je lui demandai avec inquiétude pourquoi il sourioit, car je savois que quand les chefs de la Terreur sourient, c'est que quelque chose va mal pour ceux à qui ils parlent.

— Ah ! lui dis-je, je suis heureux de te voir, citoyen docteur ; j'ai voulu aller chez toi aujourd'hui. Mais tu connois la puissance du fils de Vénus.

— Eh ! que me voulois-tu de si particulier ?

Je lui racontai ce qui m'étoit arrivé la veille. Il m'écouta avec le même sourire bienveillant. Puis il me dit négligemment :

— C'est une aventure joyeuse, et fort bonne à raconter. Je suis sûr que tu en as réjoui les oreilles de tes amis.

— Non répondis-je tranquillement. Ce n'est pas un homme comme moi, investi d'une magistrature

populaire et qui destine mes humbles talens au service du gouvernement révolutionnaire, qui tomberoit dans les trames de l'infâme Pitt. Je n'en ai touché mot à qui que ce soit, avant de t'avoir parlé.

Sa physionomie reprit sa froideur habituelle.

— C'est heureux pour toi. Car si tu avois ouvert les lèvres, je te faisois arrêter séance tenante, toi et tous ceux qui auroient eu ta confiance. Il s'agit d'une des plus graves affaires qu'il y ait eues depuis le commencement de notre sublime révolution. Si tu ne veux pas faire connoissance avec le rasoir national; garde cela plus caché que les charmes de la sémillante Éléonore.

J'èus un tremblement. Car si je n'ai pas parlé, c'est à mon amour que je le dois. Il m'avoit fait tout oublier, même la patrie, notre mère.

— Maintenant, écris-moi une dénonciation vague où ni le nom de Vaughan, ni celui de l'Incorruptible, ni celui de Pitt, ni celui de l'Amérique ne soient cités. Ecris deux mots, là, sur ce guéridon. Adieu. Ne m'attends pas. Réjouis-toi. Avant peu de tems tous les sans-culottes auront un dernier coup de collier à donner. Ne t'endors pas dans les écuries d'Augias. Adieu.

Je crois qu'il vouloit parler des Jardins d'Armide, car on n'a pas encore songé à qualifier d'écurie l'autel de l'hyménée. Mais je ne songeai pas à approfondir ce lapsus. Penser que si le génie de l'amour ne m'avoit aidé, je serois en ce mo-

ment sous le couteau, et, demain, plongé dans le Tartare avec la belle Éléonore, uniquement parce que j'avois entendu des gens parler derrière un arbre et que je l'aurois dit à ma belle.

Ma foi la République faillit chanceler, non à cause de moi, car je sais que les lois républicaines ne sauroient être trop sévères, mais en pensant à ce cou charmant que la hache fatale auroit précipité dans le fond de l'Erèbe.

J'étois, en outre, ennuyé de voir que La Tour La Montagne ne venoit pas. Serois-je suspect? Je faillis en être persuadé, car Dominique de Merville m'avoit dit à mi-voix, en entrant et en me saluant :

— Je viens de voir Barère. Il est fort soucieux. Quand je suis entré dans la salle du Comité, il y causoit avec quelque étranger, et il me semble bien que j'ai entendu prononcer ton nom. De plus, j'ai sûrement vu ton nom écrit sur une des dénonciations qui jonchent chaque jour le tapis vert de la table autour de laquelle se réunissent les commissaires du Salut public.

Tous les autres convives étoient arrivés, fort joyeux. La beauté du service, la richesse des surtouts, les promesses du festin expliquent cette joie. C'étoit, pour le tems, un banquet digne de Sardanapale. Il faut être, comme je le suis, très riche et au-dessus de tout soupçon, pour en avoir osé concevoir l'idée ; et comme tout le monde est plus ou moins soumis au jeûne républicain,

ce festin de Trimalcion étoit d'autant mieux goûté.

Enfin La Tour la Montagne arriva. Il commença par déclarer qu'il avoit une communication à me faire. D'un mouvement uniforme mes convives se rapprochèrent de la porte. Je ne pus leur en vouloir. Ils préfèrent leur tête à un bon festin et ils connoissent assez la juste défiance des sans-culottes pour savoir qu'on ne leur pardonneroit pas d'avoir mangé la soupe d'un homme arrêté. La Tour fit un geste pour les rassurer. Ils restèrent, *stantes pede in uno*, comme une volée d'oiseaux effarouchés et prêts à s'envoler.

— Tu as fait une belle affaire, me dit La Tour, qui m'avoit mené dans un coin, avec ta dénonciation contre le vieillard de la rue du Luxembourg. On s'est empressé d'aller saisir ce Montglon.

— Gastaldy-Montglon, dis-je.

— Il n'y a pas de Gastaldy. C'est Montglon qu'on a saisi et qui est maintenant à Lazare. Sais-tu ce que c'est ? C'est une espèce d'ivrogne dont la fille est la maîtresse de Barère, qui croyant, avec raison, cette intrigue fort secrète, — puisque moi-même je ne la connoissois pas — avoit déposé là des papiers importans, qui peuvent compromettre Barère, Billaud, Robespierre et la Convention. De sorte que si tu échappes à l'un, tu as des chances d'être attrapé par l'autre, car, comme le porte toujours le mandat d'arrêt, on

a saisi, en même tems que Montglon, sa fille et les papiers.

Je fus comme un homme qui reçoit un coup sur la tête et qui perd le sang-froid.

— Ma foi, dis-je à La Tour, au moins je ferai encore un bon dîner !

Je revins à la table, avec un œil si brillant, à ce qu'on me dit, que tout le monde fut rassuré.

Février s'étoit surpassé et tout ce que j'avois fait venir du dehors étoit exquis. J'avois tout oublié tant j'étois parvenu à me monter le tête, quand brusquement la porte s'ouvrit toute grande sans qu'il parût personne, comme dans les séances du Mesmérisme. Tout le monde tourna avec anxiété la tête de ce côté.

Je vis paroître mon vieillard, mon docteur, Gastaldy, mon gourmand, l'homme qui étoit arrêté, le père de la maîtresse de Barère. Je me précipitai vers lui.

— De quel droit, citoyen, n'es-tu pas en prison ?

Il m'arrêta avec le bout de sa canne, et me répondit de sa voix lente :

— Parce que j'avois un trop pressant désir de faire honneur à ce festin merveilleux. Heureusement, je n'arrive pas trop tard.

Je restai anéanti. Il continua son chemin et vint s'asseoir à la place de Guérin, qui restoit vide. Chacun regarda cet étranger qui en agissoit avec si peu de gêne.

— Citoyens, dit-il, après avoir dirigé sur chacun des convives les larges verres de ses lunettes, je vous demande la permission de me mettre à mon aise.

En un instant, il fit voler son chapeau, sa perruque, ses lunettes, et nous montra le visage de.. Labussière, le mystificateur.

— Ah ! traître infâme, s'écria-t-il en riant, vil renégat de l'amitié ! Tu n'as pas voulu m'inviter à tes noces ! J'ai juré que j'y assisterois malgré toi, bien que... je sois fort occupé en ce moment. De plus, je me suis donné la joie de faire arrêter un vieil usurier ivrogne, qui prête son argent et sa fille à la petite semaine, et dont le chien a étranglé le mien, lors de la fête de Prairial.

La gaieté reparut plus bruyante. Il n'y a pas de jeune jacobin plus spirituel et meilleur vivant que Labussière.

— Allons, dit Demerville, chasse les soucis, Alcibiade. Demain il fera jour. Que diable ! on a des amis ! Si tu as besoin d'argent, nous nous cotiserons.

— Si tu as besoin d'éloquence auprès de la belle Éléonore, nous nous cotiserons également, dit Barré.

— Et, continua Engelbert, si tu as fait quelque imprudence, bah ! une fois n'est pas coutume, nous continuerons à nous cotiser pour avoir, à nous tous, sans-culottes, autant de courage qu'un chien qui défend son compagnon attaqué. Nous

irons, en tremblant, te recommander à Subleyras et à Trinchard qui t'arracheront aux caresses de Quentin Fouquier, en te réclamant par-devant la Commission populaire... Enfin s'il faut que tu passes devant le tribunal Révolutionnaire, voilà le courageux Vilate qui t'absoudra.

Il lui jeta un verre de vin à la figure, en riant, avec rage, à ce qu'il nous sembla. Celui-ci s'essuya en riant également et répondit gravement :

— C'est contraire aux principes. Tout individu qui passe devant nous, à moins que ce ne soit un mouton ou un imbécile qu'on a mis dans la fournée pour n'avoir pas l'air de condamner toujours tout le monde, ou un hébertise populaire, comme Dufourny, ou un dantoniste malin comme Rousselin-Corbeau-Saint-Albin, que nous avons acquités, mais qu'on repincera, tout accusé doit disparoître : car, du moment qu'un homme est accusé, c'est qu'il est l'ennemi du gouvernement du peuple. D'ailleurs, il y en a tant.

Le Jeune lui jeta ce regard froid qu'il tient de son patron Saint-Just, l'espoir de la Patrie :

— Voilà une théorie que tu ne professeras peut-être pas toujours, Vilate.

Il n'acheva pas. La porte s'ouvrit de nouveau. Février parut, fort pâle et tout tremblant. Il dit un mot à l'oreille de Vilate, qui resta un instant comme évanoui. Puis il se leva silencieusement, et après nous avoir jeté un regard vague qui sem-

bloit implorer notre pitié, il disparut. Il ne revint pas.

Engelbert se tordit de rire.

— J'ai dit à Robespierre, s'écria-t-il, qu'ils y passeront tous l'un après l'autre, et que la République ne sera solide en France, que quand il n'y aura plus que lui de républicain, et que tous les autres se seront mangé le cuir.

— Vilate est un lâche, dit Le Jeune. C'est pour cela qu'on l'arrête.

— Allons donc ! C'est parce que c'est un sot, dit Merville.

— C'est un fanfaron, s'écria La Tour. Barère lui dit un secret qui doit être redit à tout le monde sauf à Billaud, et notre paon s'en va parader avec son secret, justement devant Billaud.

— Bah ! dit Engelbert avec cette gravité qui ne permettoit pas de savoir s'il parle sérieusement ou ironiquement, lâche, sot, fanfaron ! qu'est-ce que ça signifie en tems de Révolution ! Il est patriote. Vous voici là trois malins qui avez le secret des dieux et qui faites fanfare parce que vous êtes les confidens, toi Le Jeune, de Saint-Just ; toi Merville, de Barère ; toi La Tour, de Billaud. Eh bien ! lâche, sot, fanfaron, Vilate a une vertu patriotique que vous n'avez pas : vous êtes des chiens courants, lui, c'est un chien couchant. Je vous jure à tous que, avant huit jours, Robespierre l'aura fait sortir du Luxembourg ou de la Force. — Je ne sais où on le mène.

On se disputa un instant là-dessus. Il falloit la grande position de ces quatre personnages et aussi les fumées de Bacchus, pour permettre de parler ainsi librement d'un homme arrêté. Habituellement, quand on arrêtoit un grand personnage, chacun faisoit signe de ne pas s'en apercevoir. C'étoit comme les pierres qu'on jette dans le lac de Pluton, et qui tombent au fond, sans même former une ride à la surface de l'eau épaisse et noire.

Les autres convives étoient gênés et cherchoient un prétexte pour s'éloigner. Nos quatre imprudens s'aperçurent sans doute qu'ils faisoient quelque chose d'effrayant : ils se turent brusquement. Seul, mon rival, raillant, ricanant, avec une verve endiablée, comme un amoureux désespéré, continua la conversation.

— Il faut, dit-il, qu'il se prépare un fameux orage, pour qu'on entende un si fort coup de tonnerre. Vilate est un si bon juré ! Je ne connois que Renaudin et le peintre Châtelet pour railler plus spirituellement les vieilles aristocrates qu'il condamne à la mort. On dit même que d'autres jurés du Tribunal Révolutionnaire, le Dr Suberbielle et le peintre Topino...

Barré se leva bruyamment. Comme il passe pour un sans-culotte tiède, il pensa que c'est lui qui paieroit les pots cassés si quelqu'un de nous avoit intérêt à lui faire mettre le cou au vasistas et que c'est sur lui qu'on feroit retomber la pu-

nition de toutes ces réflexions audacieuses et blasphématoires.

— Comment, Barré ! cria Engelbert, tu ne restes pas pour chanter à Alcibiade ces vers de l'*Heureuse Décade*, que Rosière chante si bien :

Leurs yeux (les yeux de tes futurs enfans, Alcibiade) innocens [s'ouvriront]
Pour voir le bonheur de la France.
Plus heureux que nous, ils seront
Républicains dès leur naissance.

Barré se sauva comme poursuivi par ces vers enthousiastes. Le Jeune devint grave. Mon odieux rival a une mémoire enragée. Quand il eut récité les vers de l'*Heureuse Décade* il se tourna vers Lesur.

— Ah ! comme tu as bien peint le bonheur du républicain françois d'aujourd'hui :

Le peuple parle-t-il, aveugle il se soumet,
Il s'oublie ; et pour biens, pour parens, pour amis,
N'a que la liberté, l'honneur et son pays.
Il est plein de vertus que l'égoïste ignore.
Il est ami des mœurs, ami du genre humain.
Pour tout dire, en un mot, il est Républicain.

C'est bien ça, hein ! Sommes-nous assez pleins de vertus ! amis des mœurs ! aveuglément soumis ! privés de tous les biens, mais riches de liberté ! Et dire que quintidi dernier, le comité de surveillance de l'Observatoire agita la question de savoir si la *Veuve du Républicain* n'est pas

une pièce hypocrite ; si Lesur ne se f... pas des sans-culottes, sournoisement, et si le moment n'est pas venu de le décréter d'arrestation !

Il éclata de rire. On ne sait jamais s'il est sérieux ou moqueur. Lesur devint pâle. Moi, je m'étois mis à boire avec rage, tant il m'exaspéroit.

J'arrivai bientôt à cet état qui est comme celui d'un dormeur éveillé : on marche droit ; on parle clairement ; on sait ce qu'on fait ; mais on est sans réflexion, sans arrière-pensée, on est incapable de s'arrêter, de juger, de combiner.

Je ne sais plus bien ce qui se passa jusqu'au moment où Quincy s'écria :

— Voilà le moment où Alcibiade va nous demander son billet de confession.

— Un billet de confession !... Qu'est-ce que c'est ? demanda Le Jeune, qui ne partage pas habituellement nos folies.

— D'où diable sort ce Huron ingénu ? dit Engelbert. Mais c'est une mode nouvelle ; un sacrement de la religion jacobine. Tu te rappelles bien, Le Jeune, que sous le règne du fanatisme, ces scélérats de calotins avoient fait ce raisonnement : on engage les charbonniers à se laver avant d'entrer dans le lit conjugal, pourquoi n'engagerions-nous pas ces coquins d'hommes, qui ont l'âme plus noire que des pieds de boueurs, à la laver complètement avant d'entrer dans la nouvelle vie du mariage. Mais raconter des drôle-

ries à un vieux scélérat de chanoine qui écoutoit tout ça sans rire, ce n'est pas conforme à la gaieté qui est l'apanage du républicain françois. On a donc changé tout ça. A la fin de son dîner d'adieu à la vie de garçon, le futur doit énumérer avec franchise toutes les faveurs que sa future lui a accordées.

— C'est conforme aux principes, murmura le jeune Duplay, avec la gravité de l'homme qui lutte contre l'ivresse : la nature, la liberté et la mort, — c'est l'amour que j'ai dit — veulent qu'on traite sa femme comme une sultane. Il n'y a plus d'épouses, en tems de Révolution, il n'y a plus de maîtresses. Il n'y a pas de lien pour un républicain. La liberté ou l'amour, c'est la mort que je dis.

— Va donc, Alcibiade, cria mon odieux rival, d'une voix qui me parut pleine d'anxiété, énumère tes faveurs avec franchise.

— Des faveurs ! la vertueuse Éléonore ne m'en a accordé aucune que même la morale de l'ancien fanatisme puisse condamner.

— Alors tu es moins avancé que plusieurs de tes amis.

Qu'est-ce qui avoit dit cela ? Une voix inconnue qui sembla sortir du portrait même du divin Marat. Il y eut un tumulte indescriptible. Je bondis avec colère. Je courus vers le coin de la salle d'où étoit partie la voix. Il n'y avoit personne, ni porte, ni fenêtre. Je me mis en fureur. J'interpellai mes

amis; je les défiai. J'étois enragé. Chacun jura qu'il n'avoit rien dit. Personne n'avoit quitté la table. C'étoit un mystère! Il ne me vint pas alors à l'esprit que Labussière est un habile ventriloque.

Enfin après bien des sermens, des accolades, des pleurs d'attendrissement, on se remit à boire.

Vers minuit, Février vint nous dire qu'il ne pouvoit nous garder plus longtems. Quelques-uns de ses officieux avoient été nous dénoncer, et trois sans-culottes austères de la section venoient de le menacer d'arrestation.

— Trois coquins, j'en jurerois, dit Le Jeune, qui, altier comme son patron Saint-Just, supporte avec peine les exigences parfois un peu taquines des sans-culottes ignorans mais purs. Voyons, qu'est-ce que c'est?

— Ce sont, répondit Février, les chefs de la section, des citoyens considérables: François Mille, commissionnaire, à l'angle de la rue Traversière; Pierre Pot, ancien donneur d'eau bénite à l'église ci-devant Saint-Roch, commissaire civil; et Jacques Lumière...

— Un gendarme cassé, dit Engelbert.

— Le frère, continua Février, comme s'il n'eût pas entendu, de Lumière...

— Joueur de violon.

— Et membre influent du conseil général de la Commune.

— Bah! dit Engelbert, ils veulent avoir un verre de vin. Fais-les monter, nous allons rassembler les rinçures de nos verres. Nous les enivrerons, et...

— Non, répliqua Le Jeune ; s'ils entrent ici, je leur donne du pied au c... C'est bien assez que ces puants jocrisses gouvernent la France sans qu'ils viennent empester notre salle à manger.

Février devint vert et se sauva, tant ces blasphèmes contre les chefs de la démocratie étoient inouïs et effrayans.

— Pourtant, dit Quincy, nous ne pouvons pas nous quitter sitôt. Que pouvons-nous faire ?

— Haroun-al-Raschid, répondis-je.

— Bravo, hurlèrent quelques voix. Qu'est-ce qui en est ?

Quincy, Duplay, Lesur, Engelbert, mes deux collègues, acceptèrent. Les autres nous quittèrent, ne se souciant pas de prendre part à cette distraction, la plus agréable que des jeunes jacobins puissent rêver.

Voici en quoi elle consiste. Nous nous armons de nos pouvoirs de membres du comité Révolutionnaire, et comme ces pouvoirs sont illimités et nous rendent les maîtres absolus, nous nous faisons ouvrir toutes les portes. Nous visitons tout, même les mystérieux asyles de l'amour conjugal et les temples de la déesse Pudique. Nous entrons dans toutes les chambres, dans les réduits les plus secrets, forteresses jusqu'ici inviolables de

la chasteté virginale, tant la puissance de la Liberté l'emporte sur la tyrannie des plus infâmes despotes. Interrogeant, menaçant, condamnant à l'amende, à la prison ; admirant à nos genoux la beauté en pleurs oubliant tout pour sauver un époux adoré ou une mère chérie, nous prouvons à l'humanité entière l'irrésistible pouvoir de la Révolution et sa supériorité même sur les vertus qui sont le fondement de toutes les sociétés. On comprend pourquoi nous avions surnommé, pour dérouter les profanes, cet exercice de la toute-puissance jacobine, Haroun-al-Raschid ? C'est que cet infâme despote oriental, bien digne d'être de la famille des Capets, accompagné de son Pitt, Giafar, s'introduisoit, comme nous, la nuit, dans toutes les maisons de ses lâches sujets. Seulement il le faisoit par curiosité et nous, c'est pour frapper de terreur les ennemis de la Liberté.

Sans doute, il se passoit souvent des choses que Caton le Censeur n'eût pas approuvées et qui, commandées ou exécutées par un Tarquin ou un Néron eussent été répréhensibles. Mais *indulgere genio :* On peut pardonner quelques distractions à des hommes qui dépensoient leur tems à la défense de la Liberté. *Neque semper arcum tendit Apollo ;* et l'on pouvoit nous excuser de détendre un peu nos esprits sans cesse occupés à déjouer les trames des ennemis du peuple. D'ailleurs, nous avions aussi des chances d'en saisir quelques-unes de ces trames. Après tout, comme

nous n'allions jamais que chez des aristocrates suspects, nous n'avions pas à craindre de blesser la pudeur des sans-culottes, les seuls qui connoissent vraiment cette vertu ; et le foyer domestique de cent mille riches égoïstes, indulgens, modérés, en y comprenant la chasteté de leurs épouses, la pudeur de leurs filles, la dignité de leurs mères, n'est pas aussi respectable que la tranquillité de la République, qui est seule le véritable défenseur des mœurs et des vertus puisqu'elle les a mises à l'ordre du jour.

Février ne voulut pas me laisser partir sans que je lui eusse payé la somme considérable que je lui devois. C'étoit juste, car tout le monde pouvoit être arrêté à chaque heure du jour, condamné avec la majestueuse vivacité qui distingue les opérations du génie de la Liberté, voir ses biens confisqués. Dans ce cas-là, le bon Février eût été fort heureux qu'on ne l'accusât pas d'être le complice d'un homme arrêté. On lui eût déclaré que puisqu'il étoit son créancier, c'est donc qu'il avoit eu des relations avec lui ; et, en bonne foi il n'eût rien eu à répondre. Il savoit de plus, que la moitié de ses officieux avoient déjà été le dénoncer, ainsi que nous, et il se disoit : *Gaudeant bene nanti.*

Je revins, après lui avoir donné une somme que je n'ose pas dire. La postérité ne le croiroit pas. Il faudroit, pour la persuader, que j'aie dans mes mains le burin de Tacite. L'austère

Panche est convaincu qu'il le possède et il se promet de s'en servir pour écrire l'histoire de ceux qui ont tué, dit-il, Adoniram. Mais moi je crains de ne pas le posséder.

Quand je revins rejoindre mes convives, après avoir réglé ma note avec le traiteur, mon odieux rival, qui n'a jamais fait une partie d'Haroun-al-Raschid, demandoit ce que c'est.

— Et jamais, conclut-il quand on l'eut renseigné, il ne s'est trouvé un époux dont vous violiez la chambre conjugale, jamais un fils dont la mère étoit insultée par vous, jamais un frère dont vous forciez la sœur à se lever à demi-nue, jamais un homme enfin qui se soit mis en colère, qui vous ait f... à la porte à coups de pied ?

— Pour qui prends-tu la terreur ? dit Lesur.

Engelbert regarda fixement et comme en rêvant ce débile adolescent :

— Ah ! oui ! et la Terreur, c'est toi !

— Le génie de la Révolution a frappé leurs bras d'impuissance, dit mon collègue Guérin, qui étoit un petit tailleur bossu, et très susceptible, parce qu'il couroit des bruits fréquens sur la citoyenne, son épouse.

Le regard d'Engelbert se nuança d'un plus grand dédain.

— Oui ! Et le génie de la Révolution, c'est toi ! Quel étrange peuple, murmura-t-il ! Si courageux là-bas ! Si lâche ici !

— Mais, dit Duplay, tu nous insultes ! Nous ne

sommes pas du peuple des aristocrates ! Les braves là-bas, ce sont les sans-culottes ; et les lâches ici, ce sont les aristocrates.

Cette fois, le regard d'Engelbert, en tombant sur le beau-cousin de l'Incorruptible, fut si méprisant que j'en pâlis.

— Oui ! Et c'est toi qui représentes le courage de la France, qui n'existoit pas avant toi et les tiens ! Je suis sûr que c'est ton père qui a pris le Fort-Mahon, et ton grand-père qui a gagné la bataille de Denain. Allons ! en route.

Nous allâmes d'abord dans mon bureau, au ci-devant Séminaire. J'y pris une certaine quantité de blancs-seings revêtus du sceau du comité Révolutionnaire.

Ici encore, bien des détails m'échappent, car je n'eus pas le courage d'inscrire, avant de me coucher, ces détails, ainsi que je le fais toujours. C'est mon examen de conscience Jacobine ; et quand on le lira, peut-être la postérité déclarera-t-elle que ce n'est pas la main de l'austère Panche, mais celle d'Alcibiade Ceyrat qui tient le burin de Tacite.

Je me rappelle que mon collègue Guérin se trouva fort ivre en quittant le ci-devant Séminaire et qu'il se mit à pleurer en racontant à mon autre collègue comment il avoit fait arrêter trente-trois ouvriers tailleurs, suspects d'avoir attiré les regards de la citoyenne, son épouse. Mais rien n'y faisoit. Il s'arrêta dans la cuisine de la première maison

où nous vînmes, pour prouver à son compagnon que les ouvriers tailleurs ça repousse comme les rosiers remontans — le pauvre diable a l'âme bucolique. — Maugras qui étoit un ami de la maison et aussi ivre que Guérin, essaya de lui persuader que c'est lui, Guérin, qui étoit repoussant et non les rosiers ni les tailleurs. Nous les laissâmes occupés gravement à cette discussion. On les retrouva, le lendemain, couchés dans les cendres du foyer, et ronflant comme des Allemans.

Cette première maison, c'étoit celle de Jean-François Bourgeois, ancien horloger, rue du Trente-et-un-Mai. Il a une femme laide et un fils qui l'aime beaucoup. Je lui réclamai 40,000 livres. Après beaucoup de débat, il s'inscrivit pour 19,000 livres destinées à offrir un mât de perroquet au *Nouveau-Vengeur*. Nous partîmes couverts des bénédictions de son épouse qui me remercia avec larmes de ne pas envoyer son mari aux Carmes.

Rue Montagne-des-Champs, nous visitâmes la citoyenne de Monceau d'Auray, pour voir si les trois gardiens que la section lui a imposés au prix de 24 livres par jour, sont à leur poste.

Nous allâmes, près de là, cul-de-sac Montagne-des-Champs, 1367, chez la V° Le Monnier qui est condamnée à payer 50 livres par mois jusqu'à la paix. Nous lui persuadâmes qu'elle murmuroit et payoit cette somme sans enthousiasme pour la Liberté, et nous lui prîmes 1,200 livres pour

offrir un mât de cacatois au *Nouveau-Vengeur.*

C'est en sortant de là que Duplay tomba sur un mont d'ordures où il s'endormit. Lesur et Quincy étoient très gais et me lançoient des brocards que je ne comprenois pas ; Engelbert, plus sombre que jamais. Je ne sais plus bien ce que nous fîmes. Nous visitâmes plusieurs maisons d'aristocrates bourgeois, dont les chefs de famille sont aux Carmes : un tapissier, rue du Four ; un huissier, rue des Canettes, où il y avoit des jeunes filles fort jolies ; et une jeune veuve qui jeta les hauts cris, rue des Aveugles.

Enfin nous vînmes rue du Vieux-Colombier, n° 730, chez la vieille aristocrate, très riche, qui est la vache à lait de la section, la citoyenne de Courtel d'Auteville.

Voilà que mon odieux rival découvre qu'elle est sa parente. Qu'arriva-t-il ? Je parlois difficilement et j'avois une grande envie de dormir. Je ne sais plus bien ce qui se passa, mais, au milieu de la nuit, nous nous trouvâmes à la porte de la citoyenne d'Auteville, moi à plat ventre, Lesur dans le ruisseau, et Quincy saignant abondamment du nez et des dens. J'ignorai ce que devint Engelbert qui probablement, nous avoit rossés. Je me relevai péniblement. Le génie de la Liberté m'aida probablement à retrouver mon domicile.

Je me rappelle que je passai une heure à essayer de fermer l'entrée de ma cachette. J'y parvins et

aussi à gagner mon lit. Il me sembla que je tombois dans un abîme, où l'austère Panche jouoit du triangle avec un niveau, en guise de besicles, sur le nez.

QUARTIDI, 4me THERMIDOR, L'AN DEUXIÈME

(MARDI 22 JUILLET 1794, *vieux style*.)

9 1/2 du matin.

J'avois bien recommandé à mon officieux de me réveiller à 7 heures du matin.

L'officier public de l'état civil doit nous attendre à huit heures et demie. En nous mariant si matin, nous voulions éviter, Circé et moi, d'attirer l'attention, ce qui est toujours dangereux dans une démocratie.

Nous avons décidé que nous partirons immédiatement après que le citoyen perruquier nous aura unis. Nous irons cacher l'agonie de la pudeur d'Éléonore dans une abbaye que l'austère Panche avoit achetée, pour montrer sa vertu, et pour presque rien.

Elle se nomme l'abbaye des Anges, et est située près des jolis bois de Montfermeil. Le Vénérable l'a donnée en dot à la ravissante Éléonore, non pour le prix qu'il la payée, mais pour celui qu'elle valoit au tems des tyrans. J'avois fait quelques difficultés. Je ne m'irritois point de cette estimation qui diminue de trois quarts la dot promise, car je ne suis point un humain avide, et je m'attendois à tous ces échappatoires de procureur,

ayant entendu souvent l'austère Panche proclamer solennellement que la première maxime de la maçonnerie est celle-ci : Soyez généreux envers vous-même. Mais j'ai quelques préjugés d'Ancien Régime sur les biens confisqués, même lorsqu'ils le furent sur les hideuses religieuses. Toutefois je cédai, comme toujours, à la puissance de la Déesse des Amours. Mon Armide y a donc été la semaine dernière, afin de tout préparer. Elle m'a dit, en revenant, avec un sourire mutin :

— J'ai été en chasser tous les anges. Tu n'y trouveras rien d'angelique, même pas moi. Car tu sais qu'il n'y a plus d'anges en République et que ce qui est recommandé aux épouses, c'est d'être de vrais diables.

Comment refuser de me laisser conduire dans ce paradis par la main d'une telle fée !

De plus, le citoyen perruquier étant l'un des membres du Conseil général chargé de décider en dernier ressort sur les certificats de civisme (sans lesquels il n'y a point moyen de faire un pas dans la France régénérée), a beaucoup de cliens qui cherchent naturellement à le mettre de leur parti en lui faisant habiller leurs perruques.

Il avoit donc fallu prendre l'heure où sa boutique est le moins encombrée, et c'est huit heures.

Mais la vertueuse Éléonore avoit demandé une demi-heure de répit. Voici pourquoi : nous n'avions pu encore obtenir, malgré notre bonne re-

nommée de civisme, le passeport sans lequel on ne peut quitter la capitale de la civilisation, même pour aller dans la grande banlieue. Le hasard avoit voulu que j'eusse, pour examiner ma demande, ces trois Bernard qui font partie du Conseil général. de la commune, l'ex-portier, le domestique et le juré. Ces trois citoyens purs, poussés par un citoyen également pur, mais qui me déteste, m'avoient cherché mille chicanes. Ce dernier, c'est Pâris, le successeur de l'infâme aristocrate Delille. Il n'a pu oublier que je l'ai rossé souvent quand nous étions ensemble à Juilly. Je n'avois donc pas pu encore obtenir ce passeport, et il avoit été décidé que mon enchanteresse iroit montrer à ce Pâris ses beaux yeux irrésistibles, à huit heures du matin.

C'est donc à huit heures et demie que nous devions être unis.

Le scélérat de Clovis n'étoit pas venu me réveiller à l'heure dite. Il prétendit plus tard qu'il y avoit fait tous ses efforts, et vainement, parce que, sans doute, j'avois dévoré toute la provision de pavots que Morphée tient en réserve, pour adoucir les maux des foibles humains. Le coquin devient réellement éloquent. On peut prévoir qu'il ira loin.

Je fus réveillé brusquement par le bruit épouvantable de ma porte qui voloit en éclats. J'étois baigné de sueur. Je vis devant mes yeux une figure plus inondée encore que la mienne. C'étoit

celle de l'austère Panche. Il tournoit au violet, comme la terre sacrée qui entoure la guillotine. Quelques ruisselets de boue blanchâtre descendoient le long de ses joues *fluviales*. Il n'avoit, en effet, pas pu se retenir de revêtir ses insignes maçonniques, pour ce jour solennel. De jeunes sans-culottes qui n'avoient pas reconnu là l'uniforme de la garde nationale, l'avoient poursuivi en criant à la chie-en-lit, et l'avoient couvert de poussière, à ce qu'il dit, mais il étoit évident que cette poussière avoit été recueillie dans les ruisseaux. Il sentoit fort mauvais. Cela me réveilla complètement. Toutefois, respectant son austérité, je ne lui dis rien. Je me contentai d'éternuer.

— Eh bien ! me dit-il avec solennité, voilà une conduite, pour un premier jour de noces ! Si vous n'êtes pas...

Il chercha quelque chose de grivois à me dire. Mais il ne le trouva pas.

— Quelle heure est-il donc, Être surprême ! m'écriai-je en faisant un bond.

— Neuf heures et vingt-sept minutes ! L'officier public, qui vous a attendu une demi-heure, est allé tondre un teigneux riche, pressé et vertueux. Il va revenir. Allons ! hâtons-nous !

Je me précipitai. L'austère Panche qui avoit pris, — dans les Loges, disoit-on — des habitudes de commérage et d'espionnage, furetoit partout. Il saisit sur ma table de nuit un bonnet de femme :

— Eh ! eh ! dit-il. Si vous n'êtes pas...

Il chercha de nouveau quelque chose de gaillard à me dire. Mais il ne le trouva pas encore. Je protestai que je voyois ce bonnet pour la première fois. C'étoit vrai. Je le jurai sur l'innocence d'Éléonore.

— Eh ! eh ! eh ! Ce n'est pas un reproche que je vous fais ! Les lois de la République, d'accord avec celles de la Maçonnerie et de la Nature...

Il devenoit bleuâtre. Je lui offris un verre de liqueur aromatisée, et, pour détourner ses soupçons, je lui contai que cette liqueur est une invention du célèbre baigneur-étuviste de la rue de Condé, Lubin, fils cadet, neveu de Lubin, perruquier, président du Conseil général et mon ami. Il but, redevint simplement rouge. Mais il n'étoit pas dérouté. Il me montra de nouveau ce maudit bonnet, avec un sourire de Silène au milieu des Bacchantes.

— Je vous jure, par le bonnet sacré de la Liberté, que j'ignore d'où vient cet objet.

— C'est un bonnet de nuit féminin. Je m'y connois. Je vous dis que la Nature est un meilleur instituteur que les monstres cachés dans les sacristies et qui ont inventé la morale pour en vivre. Point d'hypocrisie. Ce bonnet ne blesse pas mon cœur paternel. Je vous l'ai signalé, afin que vous restiez ferme sur les principes, si jamais votre épouse, de son côté, s'abandonne à sa sensibilité naturelle, dans le voisinage de vos dieux

Lares. La Nature, d'accord avec la Révolution et la Maçonnerie...

Je le regardai. Il vit, sans doute, que j'avois quelque idée de lui casser les reins. Il s'essuya. De mon côté, je me dis que, en effet, cette indulgence pour les entraînemens de la sensibilité naturelle est conforme aux principes de l'auguste Révolution. Toutefois, je me promis de l'accabler de coups de pied au c.., s'il développoit jamais ces théories devant mon épouse. J'étois exaspéré. Je ne pus résister à saisir ce maudit bonnet et à lui en essuyer le visage. Je crois que je n'y mis pas une grande douceur. Ce maudit bonnet! je l'avois, sans doute, pris, par distraction, chez les jolies filles de l'huissier incarcéré. Qu'ai-je été faire dans cette galère?

Enfin, je fus habillé. Je me regardai dans un miroir très beau que j'avois promis à mon enchanteresse, parce qu'il me venoit du pillage de l'hôtel de Castres, où je puis dire que j'ai montré quelque courage, comme je l'ai raconté en son tems.

Vraiment, j'étois fort à mon avantage, malgré l'ivresse de la nuit précédente.

Nous sortîmes enfin de ma chambre, dont je remis la porte de mon mieux. Sur le seuil, je trouvai Clovis Margottant avec une mine souriante qui m'effraya un peu. Il me dit:

— Il y a là un citoyen qui a besoin de te parler à l'instant même.

— Qu'il aille à tous les diables !

— Je l'ai prévenu avec douceur que tu l'y enverrois. Il n'y consent pas. C'est Didier, du Tribunal révolutionnaire.

J'hésitai. Mais l'amour l'emporta. Je poussai l'austère Panche qui avoit la tête dans une de mes serviettes, et je fis un pas pour l'éloigner.

— Il assure qu'il vient de la part du citoyen éminemment sensible et bienfaisant.

— Robespierre !

Je restai stupéfait, puis je pâlis. Je regardai le Vénérable. Ses cils et ses sourcils rappeloient un arrosoir. Il n'y avoit pas à compter sur un homme aussi mouillé. Tout ce qui s'étoit passé la veille, et l'affaire de l'Anglois Vaughan, l'avant-veille, me revinrent à l'esprit. Il y avoit là partout de quoi me mener cent fois à la guillotine. Maudit soit le hasard qui m'a appris que l'intègre Maximilien est en relation avec les fils de la perfide Albion. Que faire ? Me cacher et faire signe à ma Circé de venir me rejoindre dans ma cachette, pour nous y marier, devant l'auguste Nature, sans l'intervention de notre perruquier ? Je regardai de nouveau l'austère maçon. Il saisissoit une second serviette. Le nom de Robespierre avoit mis le comble à sa chaleur.

D'ailleurs, où se cacher, comment échapper aux mille yeux que la République a chargés de surveiller patriotiquement chaque citoyen ? Ah ! je suis fier d'appartenir à un gouvernement telle-

ment fort que pas un être, sur cette immense étendue de terre, ne peut faire un pas, dire une parole, avoir même une pensée, sans qu'ils lui soient connus ! N'est-ce pas le modèle d'un gouvernement républicain et de tout gouvernement qui veut sincèrement le règne de la Liberté !

Toutefois, je le confesse humblement, en ce moment, cette perfection du gouvernement me gênoit pour me marier. La puissance de ma passion pour l'incomparable Éléonore étoit telle, que je faillis regretter, pour un moment, le tems de la tyrannie où le gouvernement étoit si mauvais que j'eusse pu aisément enlever celle que j'aimois et trouver quelque bosquet fleuri pour y cacher l'agonie de sa pudeur, sans crainte d'être dénoncé par cent mille voix.

Je me rendis auprès de Didier. Il n'y avoit pas moyen de faire autrement.

C'est un brave citoyen, serrurier de son état, qui a commencé sa réputation patriotique par son amitié pour Dumoutier, le célèbre travailleur de Septembre, également serrurier, qui, à Saint-Firmin, a débarrassé la République de 14 scélérats de calotins. Ce n'est pas le courage qu'on avoit alors admiré en lui, parce que ces 14 scélérats, âgés de plus de 70 ans, et tous accablés par les remords de leur aristocratie, avoient négligé de se défendre. Mais comme plusieurs de ces brigands avoient été les bienfaiteurs de Dumoutier, on avoit admiré ce nouveau Brutus, et

Didier, en se liant avec lui, a partagé sa célébrité. Depuis lors, il s'est donné la mission sublime de veiller sur les jours sacrés de l'Incorruptible, depuis que l'infâme Cécile Renaud, payée par tout l'or de l'Angleterre, y a voulu attenter.

Didier est donc un homme considérable, et on n'aime pas à avoir brusquement des relations avec lui. Il avoit un gros bâton. Ce bâton, non moins que l'air rogue que ses fonctions héroïques lui donnent très justement, me troubla, bien que je n'eusse jamais tremblé sur les champs de bataille. Mais ce bâton, qu'il ne portoit habituellement que pour escorter le citoyen éminemment vertueux à la Convention, m'éblouit en me rappelant toutes les grandeurs de la République.

— Citoyen, me dit le brave sans-culotte, d'un air sombre, le représentant du peuple, Robespierre l'aîné, m'envoie te chercher. Tu sais que son tems est précieux. Je t'engage à ne pas me faire attendre une minute.

— Mais, répondis-je avec douceur, c'est que je me rends à l'autel de l'hyménée.

Il me regarda avec une surprise effrayante.

— Le citoyen Robespierre t'attend et tu songes à l'autel de l'hyménée ! Tu as donc deux existences de trop : la tienne et celle de ta donzelle ? Tu te marieras après... s'il en reste, conclut-il avec une ellipse extraordinaire, mais dont le sens ne m'échappa point.

— Beau-père, dis-je à l'austère Panche qui éternuoit derrière moi...

— Ah ! c'est ton futur beau-père, ce gros bouffi rouge qui a si chaud et qui porte des rubans comme un vendeur de remèdes contre la gale ?

— Citoyen, dit humblement l'austère Panche, je suis franc-maçon...

— C'est ce que je disois. Tant pis pour toi ! Il n'y a plus rien à maçonner pour vous. C'est nous qui sommes les architectes de l'univers. C'est l'avis de Dumoutier. Mais vois-tu, vieux panachon, je suis galant, moi, et Dumoutier aussi : eh bien ! avertis ta fille que je lui enlève son godelureau pour un tems... ou un autre. Dis donc — le bon sans-culotte s'adoucit, en voyant qu'on lui obéissoit docilement — si elle ressemble au papa, ta doulcinée, on ne pourra pas dire qu'elle est de *trop beaux os*. Ah ! ah ! C'est Dumoutier qui m'a appris ça. Car il est fort gai quand il est saoul.

Cette insulte à l'adorable Éléonore me mit en fureur. Je relevai la tête et je me tournai vers Panche.

— Beau-père, dites à ma Circé que je serai à ses pieds d'ici à deux heures. J'ai confiance en mon innocence et en la justice de l'Incorruptible. Il est dix heures et demie, à midi et demie je serai ici. Retenez, pour cette heure, l'officier public.

Cet acte d'audace effrayante parut étonner le serrurier. Il m'escorta jusqu'à la rue Honoré, en causant plus librement. Il m'offrit même de lui payer un galopin au coin de la rue de la Sourdière, chez le marchand de vin des Jacobins ; ce que j'acceptai, et nous bûmes à la santé de Dumoutier.

J'avois repris courage. Je n'en manque pas, comme on sait. Mais, doué d'une sensibilité délicate d'Ancien Régime, je perds aisément le sang-froid. Quand je l'ai retrouvé, personne n'a l'esprit plus à l'aise. Je suis, au reste, toujours prêt, je l'ai dit à risquer ma vie pour les Pères de la Patrie, la Liberté et les Sans-Culottes.

11 heures.

On sait que je connois bien les Duplay, chez qui loge Robespierre. J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'y apporter des oranges qu'il aime, parce qu'elles le guérissent de sa bile. Je les achète aux *Amériquains* où elles sont exquises.

Il n'y a pas de meilleurs citoyens que ces braves gens là, ni de maison où l'on soit plus rempli d'une sorte de dévotion pour le signe sacré de la justice, la guillotine.

Le père, qui a 60 ans et qui est la vertu même, se seroit reproché de parler d'autre chose que de l'auguste Tribunal révolutionnaire où il est juré. La mère a, comme toutes les habituées, sa place

marquée au premier banc des tribunes de la Société-mère, où elle assiste à chaque séance, amenant chacune de ses filles, l'une après l'autre.

Cette éducation civique qu'elles reçoivent et l'amitié de l'Incorruptible, les ont rendues chères aux jeunes Jacobins. Avant que l'Amour n'eût trouvé dans les yeux de l'incomparable Éléonore les traits aigus dont il m'a percé le flanc, j'avois songer à épouser l'une de ces vertueuses citoyennes. Elle m'eût poussé vite dans la voie du dévouement pour les plus hautes magistratures de la République. Mais il y a quelque obscurité dans les amours de ces jeunes filles. Je ne parle pas de celle qui a épousé Lebas et qui adore son époux. Mais une autre est attribuée, tantôt à Saint-Just, tantôt à Robespierre, et ce n'est pas celle qui est honorée, en ce moment, de ses faveurs, à ce qu'on dit. Enfin je m'y perds, et comme on n'ose pas aller sur les brisées des Pères de la Patrie, je me suis éloigné, mais en fort bons termes.

J'envoyai donc un sourire fort dégagé à l'auguste mère Duplay. Elle lavoit, dans la cour, les caleçons de son époux, uniquement vêtue d'une jupe courte, fort sale, et montroit ses mollets nus aux passants, avec une simplicité héroïquement républicaine. Elle est, comme autorité sociale, dans une position analogue à celle d'une princesse royale de l'Ancien Régime, et, j'en prends la pos-

térité en témoignage, quelle est la princesse royale qui eût jamais eu l'idée de consoler les pauvres gens de leur misérable sort, en lavant les caleçons de son époux, publiquement, et en montrant ses mollets aux passans? La République est le seul gouvernement qui pense au peuple!

Elle me jeta son caleçon mouillé au visage avec une familiarité touchante, car j'ai toujours été son favori; et on disoit qu'elle avoit eu jadis, il y avoit longtems, quelque bienveillance — en tout bien, tout honneur — pour l'austère Panche qui avoit été, paroît-il, un beau fils et un brave à quatre poils, au tems de sa jeunesse.

— Tiens, te voilà, cadet! un vrai méliflor, dès patron-minet!

— C'est que je vais me marier, respectable citoyenne Duplay..

— Ah! oui; y m'ont parlé d'ça. Et avec la fille à Pierrot Panche! Ah! ben, si sa fille rappelle c'qu'il étoit il y a trente ans, t'auras de l'aise, cadet, et ça sera un mariage d'épervier où la femelle vaut mieux que le mâle. C'est lui qui en étoit un d'beau mâle, et avec ça bon-gautier, un éveillé, un vrai Roger-Bontems, ayant toujours l'air à la danse, et pourtant n'ayant pas tout son esprit dans ses talons. Et avec ça, pas foireux comme un geay! Il étoit brave comme l'Amadis. Il s'étoit engagé et passa sept ans dans Artois. Je t'en citerois plus d'une fille de bourgeois huppé qui attendoit son retour en faisant tic-tac dans

son corset. Pour sa fille, on dit que c'est une haridelle de quatre-vingts sols.

— Mère Duplay ! m'écriai-je avec colère.

— Tais-toi, cadet. Ce que je dis là ne vaut pas un clou à soufflet, et j'oublie qu'il n'y a pas de belles prisons, ni de laides amours. C'est que, vois-tu, j'aurois voulu que tu prennes notre Mimi. Parce que je t'aime d'abord, et que tu es, toi aussi, un beau mâle ; et puis, à cause que tu es un vrai marpaut et Mimi qui est vive comme linotte et tenant plus de moi que de son père qui a toujours mangé de l'endormie, Mimi t'auroit mené comme Niguedouille à l'abreuvoir. Mais ces jeunesses ça ne sait pas trouver le pot aux roses. Moi j'en dis du mirlirot. Mimi n'est pas de mauvaise défaite. Elle aura cent amoureux quand on saura... ce que j'sais.

Elle se remit à sa besogne en murmurant. Je continuai mon chemin.

Je fut introduit. L'intègre Maximilien étoit en surtout d'été. Il me regarda avec l'air inquiet qui lui est habituel.

Je le connois bien. Je sais qu'avec lui, il faut aller de l'avant pour le forcer à s'expliquer et qu'en lui adressant la parole, on gagne beaucoup, parce que de l'embarras que chacun éprouve en attendant qu'on vous parle, il augure toujours qu'on a quelque chose à se reprocher. Je lui dis donc d'un air ouvert :

— Citoyen éminemment sensible et vertueux,

je vous prie de ne pas vous étonner si vous me voyez, dès le matin, en habit de Décade. Ce n'est pas que je tourne au muscadin. Je me dirigeois vers l'autel de l'hyménée. D'ailleurs, si j'étois attaqué sur ce point, je n'irois pas loin pour prouver que le patriotisme ne consiste pas dans la malpropreté et qu'être en République, n'est pas synonyme d'être en loques.

— Il y a beaucoup de citoyens purs qui le croient. Mais ils reviendront à de plus sages sentimens, quand ils distingueront clairement où sont les amis du peuple.

Un sourire vague détendit légèrement son austère physionomie. Il ôta ses lunettes vertes. Je respirai.

Sans doute, j'avois fait le sacrifice de mes jours, car en ce tems sublime, il faut toujours être prêt à sacrifier ses jours ou ceux d'autrui. Mais ce n'étoit pas sans l'amertume du regret que je me voyois emmené à la Conciergerie sans avoir joui de la tendresse de ma chaste épouse. Je respirai donc. Car nous disions entre nous, jeunes et étourdis jacobins, que les lunettes de l'Incorruptible sont pour lui le bouclier d'Achille, derrière lequel il se réfugie comme pour observer ses ennemis et faire des sorties contre eux. Du moment qu'il les retire, c'est qu'il a désarmé et qu'on n'a rien à craindre pour le moment. Mais il ne falloit pas s'y fier longtems, et malheur à ceux devant qui il remettoit ses lunettes après les avoir retirées; à

moins qu'il ne survînt un étranger. Car alors il n'y manque jamais.

— Oui, dit-il de sa voix agréable, — elle étoit aigre parce qu'il la forçoit, — je sais que tu te prépares à marcher à l'autel. — Il me tutoyoit, et c'est une grande marque de faveur. — J'ai failli te prendre en moindre estime, en voyant le choix que tu as fait. Tu as été militaire et ton beau-père aussi, et braves soldats tous deux, c'est-à-dire orgueilleux, vains, égoïstes, plus qu'il ne convient à la discipline nécessaire dans une démocratie. Cela fait une famille soldatesque ; et, sais-tu? ce sont les soldats qui sont le vrai danger dans les républiques.

— Citoyen Incorruptible, mon beau-père a été un brave, renommé sans doute, et je crois pas avoir la réputation d'un lâche. Mais il n'y a pas de citoyens plus respectueux envers le peuple et ses représentans, que lui et moi.

— Oui, oui. Sans cela, crois-tu... Pourtant, je te supposois assez intelligent pour chercher à allumer les flambeaux de l'hyménée à une lumière pure, dans un foyer où brûlent les parfums des vertus civiques des vrais amis du peuple. Le citoyen Panche a, je le sais, abandonné la barbare fierté du soldat et nul ne se courbe plus humblement devant la volonté du peuple. Mais c'est un sot. Il n'a pas suivi la voie droite. Il s'est pris lui-même dans les filets qu'il tendoit aux hommes stupides. Au lieu de comprendre que

la franc-maçonnerie est simplement un appas pour les êtres imbéciles et un instrument pour les humains ambitieux, il lui attribue autant de prestige qu'au génie de l'Égalité. Mais j'ai vu, avec plaisir, que tu ne l'as pas suivi jusque là et que tu as laissé ce hochet aux niais et aux hommes astucieux. Tu as eu raison. Cette mascarade a assez duré. Nous avons décrété sa mort. Elle est faite pour livrer la République aux mains des intrigans. Elle est contraire au génie de l'Égalité. Elle est une des formes de l'aristocratie, seulement, elle est, dans le sens de l'aristocratie bourgeoise, plus dangereuse, désormais, que l'aristocratie des nobles et des prêtres. Les Girondins, les Feuillans, les Fédéralistes étoient des francs-maçons.

— Je vous comprens, citoyen représentant.

— Je le crois. Assieds-toi. Je te donne quatre jours pour vider la coupe de la félicité conjugale. Je te recommande d'être muet.

Il toucha ses lunettes. Je tremblai. Il réfléchit un instant.

— Je te parle comme je ne parle à personne. J'ai besoin de toi. Je connais ton humble dévouement à la chose publique. Puis, j'ai besoin d'ouvrir mon esprit ulcéré par l'ingratitude des humains. D'ailleurs, si tu ouvres les lèvres, la justice de la Révolution te les fermera.

— Je vous écoute avec un humble dévouement, citoyen.

— J'en suis convaincu. Quel est le ciment de la liberté? Dirai-je que c'est le génie, le courage militaire, le triomphe des arts, le prestige de la gloire? Non, tout cela c'est le ciment de la tyrannie. Le ciment de la liberté, c'est la vertu. Quel est le signe de la vertu? Le sais-tu? C'est le dévouement.

Il s'arrêta un instant. Il me vint alors à l'esprit que, si Danton m'avoit parlé, au lieu de me dire comme Maximilien: Le sais-tu? Il eût ajouté: Oui, tu le sais. Car Robespierre vous prêche, Danton vous saisit. Robespierre regarde sa propre pensée, Danton regardoit son interlocuteur. Je puis reconnoître au fond, tout au fond de mon esprit, qu'on l'aimoit, mais on le méprisoit trop: il n'y a pas un citoyen dans Paris qui ne le scût le plus vénal des hommes, et lui-même ne nioit pas, ne le pouvant, qu'il s'étoit vendu à Capet comme à Égalité. Seulement, il affirmoit fièrement qu'il ne s'étoit pas livré, et que c'étoit de bonne guerre d'appauvrir l'ennemi; que lui persuader qu'il pouvoit compter sur vous pour le trahir au moment de l'action, c'est l'affoiblir. Il ajoutoit qu'il avoit défendu Égalité aussi longtems seulement qu'il avoit cru que les Girondins accapareroient la République. Il disoit encore que si l'infâme Capet avoit pris si peu de précautions défensives au 10 Août, c'est que lui, Danton avoit persuadé à la scélérate Lamballe (avec laquelle il avoit des relations, à titre de vieil orléaniste)

que les monarchiens pouvoient compter sur lui.

Ces pensées passèrent rapidement dans mon esprit, pas assez néanmoins pour échapper à l'attention de l'éminent citoyen. Je vis son œil perçant qui se lançoit sur moi — il n'y a pas d'autre moyen pour exprimer ce regard furtif qui se jetoit sur votre visage comme un tigre sur une proie — et il toucha ses lunettes d'un geste convulsif.

— Tu m'écoutes distraitement, citoyen. Je suppose que tu penses à l'autel de l'hyménée. Pourtant, il y a des momens et des hommes devant lesquels l'autel même...

— Citoyen éminemment vertueux, répondis-je avec une tranquillité qui seule pouvoit me sauver, je creusois ta définition, comme on nous disoit, en rhétorique, de le faire quand nous tenions la parole des grands hommes. Oui, c'est le mot le plus profond de la philosophie : le signe de la vertu, c'est le dévouement.

— Bien. Sais-tu quel est le triomphe du dévouement ? C'est quand il obéit docilement aux vrais amis de l'Egalité. Quels sont les amis de l'Egalité ? Sont-ce les riches égoïstes, les généraux insolens, ce ramas de factieux et d'intrigans qui ont pris le drapeau de la Liberté, ces soi-disant chefs du peuple, bavards, charlatans, artificieux, qui singent le patriotisme pour mieux l'exploiter et l'égorger ? Non. Les vrais amis de la patrie sont bien connus.

— J'en connois au moins un, dis-je avec gravité.

Sa face resta immobile. Guérin, à ce que je suppose, l'avoit convaincu de mon adoration pour lui.

— Crois-tu que le dévouement soit suffisant? Non, il faut que le dévouement soit intelligent, sans réserve, sans erreurs, pour être la plus haute des vertus que les représentans du peuple ont le droit de rechercher chez ceux qui veulent les aider à sauver la patrie. Mais cela suffit-il?

Il s'arrêta encore, toucha ses lunettes par un geste dont il n'avoit pas conscience et me regarda cette fois fixement.

— Je vais te dévoiler le fonds de mes pensées: *Il faut que le dévouement soit heureux.*

Cette phrase qui pouvoit, sans doute, le faire passer pour un homme faible, porté au fatalisme, lui avoit coûté à dire. A partir de là, il perdit son ton roide et gourmé.

— Oui, il faut que le dévouement des jeunes soldats de l'Egalité soit dirigé par la volonté de l'Etre suprême, de telle sorte qu'il aide le véritable ami de l'Egalité, sans que celui-ci le cherche; car cela prouve que le génie de la patrie protège, encourage le véritable ami de la Liberté, et qu'il le protège par l'entremise de cet homme-là qui lui a rendu un service inattendu. Me comprends-tu?

Je m'inclinai respectueusement. Je savois que

Robespierre suivoit difficilement la trame de ses pensées et qu'il s'irritoit quand on lui en faisoit perdre le fil, même par une réponse demandée.

— Hier, tu as été pour moi la preuve que le génie de la Révolution me protège et que c'est à moi qu'il a remis le redoutable devoir d'exposer mes jours aux poignards, en dirigeant les destinées de la Liberté. C'est par ton entremise qu'il m'a donné cette preuve, sans que j'y pensasse moi-même et sans que tu le voulusses.

Je le regardai avec un respectueux étonnement, où perçoit la joie d'avoir été utile à un grand homme.

— Je suis en train de discuter avec ce Vaughan les bases d'un traité destiné à sauver la Révolution des serres du militarisme. Il hésitoit. Tu l'as forcé à conclure, par la crainte que la dénonciation que tu as faite ne vînt tout révéler et mettre ses jours en péril. Cette dénonciation étoit nécessaire. J'en sentois la nécessité. Mais je ne pouvois la faire faire. Il falloit qu'il comprît bien qu'elle venoit d'un étranger et tout naturellement. En second lieu, par une seconde dénonciation tombée — grâce à l'étoile de Maximilien, murmura-t-il — sur un innocent, tu as fait paroître au jour des papiers que j'avois vainement essayé, à plusieurs reprises, d'y faire mettre.

Il murmura quelques mots d'où je crus pouvoir conclure qu'il avoit compté sur la légèreté bien connue de Barère et de son confident Vilate,

mais que l'un et l'autre s'étoient tus... pour la première fois.

Il remit brusquement ses lunettes. Je pâlis et je regardai la porte. Mais il s'y dirigea lui-même. Il vouloit uniquement voir si quelqu'un écoutoit. Il revint à sa place et les retira.

— Cette liste qu'on a saisie chez Barère, il falloit qu'elle fût connue de la Convention. Mais, là encore, je ne pouvois la faire connoître. On eût cru qu'elle n'est pas sérieuse. Révélée par toi, ou plutôt par un hasard évident, elle servira à paralyser par la terreur et à faire fuir, dans tous les trous, les lâches, les fripons, qui déshonorent le sanctuaire de la Liberté, la Convention, ce centre vénérable de la souveraineté du peuple. Va-t-en maintenant. Il faut que tu sois de retour le 8 thermidor. Le 10, la section Mucius Scœvola doit être prête à obéir aveuglément aux vrais amis de l'Égalité. Tu les connois. Ne me dis pas un mot. Cela suffit. Tu as la section par toi-même, la milice sectionnaire par ton beau-père. C'est pour cela uniquement que je te laisse t'égarer dans les jardins d'Armide.

Il sourit avec une franchise que je ne lui connoissois pas. Je voulus le remercier.

— Tâche de te sauver des mains de Barère et de Billaud. Pendant... six jours encore, je ne puis rien pour toi contre eux. Trompe-les, comme tu pourras. Mais tâche d'être discret, car, pour moi, tu ne me tromperas pas. Du reste, j'ai confiance en toi.

Il me poussa dehors d'un geste bienveillant.

— Pleine confiance ! murmura-t-il.

Puis il me retint par la basque de mon habit. Car j'avois mis, pour ce jour-là, l'habit carré des muscadins. Il me considéra avec un regard soupçonneux. Je vis qu'il lui survenoit une pensée de méfiance. Je devinai que c'étoit mon *élégance* qui la lui suggéroit. Je me tins sur mes gardes.

— Y a-t-il longtems que tu n'as été à Sceaux-l'Unité ?

Sceaux-l'Unité ! J'eus immédiatement le soupçon que cette question n'étoit pas sérieuse et qu'il me la faisoit pour arriver, d'une façon tortueuse — comme il convient à un vrai chef du sans-culottisme — à l'idée qui le frappoit actuellement. Je me rappelai la remarque de Le Jeune : Quand Robespierre se sert des termes employés par les sans-culottes, comme les nouveaux noms de rues, de villes, les sobriquets adoptés par les Jacobins, c'est qu'il veut voiler sa pensée plus encore que d'habitude.

— Je crois bien, citoyen représentant, répondis-je négligemment, qu'il y a plusieurs années.

— Et à Bourg-Égalité ?

— Je n'ai pas souvenir d'y avoir jamais été.

Il ajouta avec une indifférence qui me porta à croire que c'étoit le commencement des questions importantes.

— Et à Fontenay-aux-Roses ?

Je ne suis pas un sot. Je réfléchis comme quelqu'un qui cherche dans ses souvenirs.

— La dernière fois que j'y fus, c'est au mois de vendémiaire, pendant un congé. J'y voulois rencontrer le citoyen Palloy et sa famille, à une fête champêtre. Il a une jolie fille, et comme il passoit alors pour un franc républicain et que je n'étois pas encore dans les liens de la belle Éléonore...

— Et le citoyen Desmousseaux, le connois-tu? dit-il vivement en sifflant. On eût dit qu'il lançoit une flèche.

Je haussai les épaules d'un geste négatif.

— Le citoyen Desmousseaux, maison Dupleix, rue de l'Union, N° 6, section des Champs-Elysées !

Je renouvelai mon geste.

— Voyons. Tu es en train de n'aller nulle part et de ne connoître personne. Tu vas peut-être me dire que tu ne connois pas non plus le notaire Gilbert, rue Honoré.

— Je joue de malheur, dis-je en souriant, mais c'est la vérité.

— C'est que je voudrois avoir ton opinion sur la citoyenne Cabarrus, ou Fontenay, qui hante tous ces endroits-là. On l'a mise en prison le 4 prairial, et elle jette les hauts cris...

— Je sais qu'on dit que c'est une belle personne, galante, qui a séduit Tallien à Bordeaux.

Il remua ses lunettes d'une façon agitée et me dit en me regardant fixement :

— Est-ce Tallien qui t'en a fait l'aveu?

Ah! voilà donc où il en vouloit venir. On dit, en effet, que Tallien occupe beaucoup ses pensées en ce moment. Tout son but étoit de savoir si j'ai des relations avec lui.

— Je ne cause pas avec Tallien, répondis-je fièrement. Je l'ai connu prote chez Panckoucke, il y a longtems. Comme il est naturellement insolent, je l'ai rossé. Plus tard, je lui ai dit que son club, que son *club fraternel*, où il rassembloit les deux sexes et jusqu'aux fillettes de douze ans, n'est pas dans le sens de la moralité républicaine.

— C'est cela, murmura le citoyen éminemment vertueux.

— Le fripon se rappela que je lui avois donné des gourmades et je fus sur le point de venir implorer votre protection pour échapper à ses vengeances. Voilà les dernières relations que j'ai eues avec lui, et cela remonte à deux ans.

Il me pinça légèrement le bras. C'est un signe d'extrême faveur et de confiance très extraordinaire. Il est vrai que je le mérite. J'ai toujours passé pour un homme de candeur, de dévouement, et à moins que la liberté, ou quelqu'un de ses représentans me le commande, je ne voudrois trahir personne. Il est vrai que, pour la défense de l'auguste Révolution, de la sainte Montagne, de la vénérable Société mère et pour l'intérêt des sans-culottes, mes frères, je sacri-

fierois tout, et mes amis les plus chers, et ma mère chérie, et moi-même, et peut-être l'aimable Éléonore, elle-même, qui, du reste, y consentiroit... du moins, je le suppose.

— Va donc, et si, par hasard, tu te gourmois de nouveau avec Tallien, tu peux frapper beaucoup trop fort, mon amitié ne te manquera pas. Quant à Barère et à Billaud, défends-toi contre eux, comme tu peux, jusqu'au 8 thermidor. N'oublie pas ce que je t'ai dit pour ce jour-là. Allons, allons, n'oublie pas non plus que la République a besoin de républicains !

Il rit. J'en prends l'Etre suprême à témoin, il a ri ! Je suis convaincu que je suis le seul humain qui l'ait vu rire depuis l'ouverture de l'auguste Convention.

Je sortis. Didier n'étoit plus là. La *reine mère* Duplay montroit toujours aux passans, avec une simplicité touchante et destinée à confondre les infâmes détracteurs de la Révolution, ses mollets rouges et sa chemise sale.

La vénérable sans-culotte m'attendoit, je crois. Elle se retourna, s'approcha et me dit à voix basse :

— C'est bien décidé, cadet, que tu épouses c'te mijaurée ! Ça ne te mènera à rien. Le vieux Panche a été un brave à quatre poils, mais il est devenu un nigodème. J'ai toujours dit que tu le verras monter sur Madame, avec son tablier et mettre le nez à la sainte fenêtre avec sa

truelle. L'argent c'est rien, en un tems où, du jour au lendemain, crac ! la Patrie met la main dessus pour un oui, pour un non ; s'entend, quand on est pas dans le sens, tu sais, comme on dit. D'ailleurs, Duplay étoit bien emplumé avant la révolution. Il n'y a pas perdu, quoique je lui dise souvent qu'il est bien honnête. Mais il est comme ça ; il ne sait pas se retourner. Il dit que nous en avons assez, et c'est vrai. Outre ses 18 livres par jour qu'il a comme juré au tribunal révolutionnaire et qu'il économise, et outre notre métier qui rapporte, comme tu penses, quand on est juré et ami de l'Incorruptible, sans parler des autres, Duplay partage avec l'Incorruptible et le nègre Nicolas, presque toute la propriété d'une imprimerie qui rapporte 60,000 livres par an. Sais-tu ça ! Mais c'est se moquer de la barbouillée que de t'parler d'tout ça, puisque tu es décidé à faire le saut. Ce que j'en disions c'est qu'on est une mère sensible et qu'il m'a paru que Minette parle de toi en rougissant.

Elle se redressa, passa avec un geste digne de l'âge d'or, son poing mouillé sous son nez où pendoit une roupie énorme, et vint me dire à l'oreille :

— La pauvre innocente n'est point rudannière et comme tu es toi-même une sorte de marjolet, ça auroit bien marché ! Sais-tu qu'elle ne peut se mettre à jurer, et que les b... et les f... lui écorchent la bouche. Ça lui nuit pour son placement parce que les sans-culottes disent que c'est

une minaudière et c'est pas le moment. Mais comme toi tu es aussi un minaudier et qu'on ne t'entend jamais parler comme un homme, avec les mots à la mode, quoique tu sois un lapin sur le champ de bataille, et comme ça te jouera un tour, j'me disions : i sentira l'besoin de se mettre à l'abri derrière l'Incorruptible par le moyen de Minette.

Elle me donna un gros coup de poing dans le flanc, en riant. J'enrageois, je maudissois la bavarde. Mais il falloit écouter et répondre adroitement, sans être traître envers mon amour et l'adorable Éléonore. J'eusse préféré mourir.

— Bon ! bon ! Le feu est à la marchandise, à c'que j'voyons. Je n't'en ferons pas pire chère, pour çà. Viens un de ces jours, avec ta doucinée, nous demander à souper, après le tribunal. Seulement, faut venir, vóis-tu, un jour de grande fournée. Parce que c'est mon premier mot à Duplay quand i rentre : — « Combien qu'tu m'rapportes d'têtes d'aristocrates, aujourd'hui, citoyen juré ? que j'lui dis. » Quand ça dépasse vingt, — « C'est bon, que j'fais, tu seras régalé à c'soir. C'est moi qui paie chopine et ça ne sera pas du chassecousin. » Dis donc, cadet, sais-tu qu'il a encore trouvé le tems, le cher homme, de travailler à la sainte guillotine, à celle qui a fonctionné hier pour la première fois, à la Barriére. Est-ce qu'on ne seroit pas fier d'avoir un beau-père comme ça ! Hein, marjolet ! Est-ce que ça

ne t'en fait pas venir l'eau à la bouche, cadet ? Une famille de bons patriarches républicains comme nous ? Sais-tu que c'est lui qui a voulu la peindre de ses propres mains c'te belle machine là ! Hein ? Non ? Va donc. Nous n'en serons pas plus mauvais amis pour ça. Ça me fait de la peine pour Mimi, parce que les fillettes d'aujourd'hui aiment les gobeurs de merlan, comme tu en as la mine ! Aujourd'hui qu'on a la liberté, faut qu'tout le monde en profite, et à ces jeunesses, pire qu'à nous autres vieilles guenilles, i n'faut pas un mari qui rebute devant l'hameçon à avaler. Mais je n't'en veux pas. Nous avons plus d'un chien après nos os.

Elle se baissa, lança un regard furtif du côté des fenêtres de Robespierre qui étoient au fond de la cour, et elle me dit tout bas :

— Tu es une f... bête, mon pauvre cadet. Tu as manqué une occasion de devenir Altesse Royale. Tu verras dans huit jours !

Elle reprit à haute voix :

— Tu vois si on la soigne c'te pauvre chatte. Tiens, v'là ses chemises. C'est de la toile de Pénélope, dont j'entends qu'ils parlent quelquefois, les gens savans qui viennent ici...

Elle se remit à lessiver les chemises de Mimi, qui paroissoient en avoir bien besoin. Je me dirigeai enfin vers mon logis, le cerveau fort en fièvre. Je ne sais pourquoi je songeois que je pourrois bien être de l'une de ces fournées que

la mère Duplay célébroit si joyeusement. Ce qui me portoit à le croire, c'est que je vois clair dans la politique de l'Incorruptible, et l'on dit généralement que c'est dangereux.

En hâtant le pas, autant que la chaleur le permettoit, je ruminois, tout en essayant de ne pas le faire, sachant que, en Révolution, il vaut mieux, pour un démocrate, être aveugle et suivre docilement le mouvement ordonné par les chefs, jusqu'à ce qu'on le devienne soi-même, et que c'est le bon moyen de le devenir. Mais mon esprit étoit trop excité. Je comprens parfaitement bien que Robespierre veut sauver la République des serres du militarisme, purifier la Convention de ses élémens impurs, prendre la protection de la République, à la façon d'un Cromwell. Seulement, c'est un Cromwell avocat et non un Cromwell soldat. Ce n'est pas, sans doute, ce que nous autres, Jacobins vertueux et francs, nous avions rêvé. Mais, est-ce la faute de Robespierre si l'humanité est encore si loin de la vertu et si notre pureté a si peu d'imitateurs? S'il veut sauver la République, c'est que la République a besoin de l'être et il est en mesure de le savoir. Il est, d'ailleurs, assez énergique pour exterminer tous ceux qui voudroient s'y opposer. Au moins, nous garderons la République, et la dictature de Maximilien sauvera la Liberté. Il est, d'ailleurs, évident qu'il a toutes les chances d'être le plus fort.

Je me décidai à l'appuyer vigoureusement, mais mon cœur ne fut pas infidèle à la divine Éléonore. Quoique Mimi fût un fort grand parti, en effet, et que ces Duplay fussent réellement des modèles vénérables de patriotisme, et de vrais patriarches de la société régénérée, je n'hésitai pas une minute, je le proclame à la face de l'Être suprême, et je préférois tout à la perte de mon adorée.

Il étoit plus de deux heures quand je rentrai chez moi. J'y trouvai Le Lièvre aîné, attablé en face de Clovis. Celui-ci ne boit pas, et c'est ce qui avoit commencé à me mettre en défiance, mais le vieux tambour boit pour deux. C'est un vrai frére de la Jubilation. Il étoit déjà dans les vignes. Mais il portoit bien son bois.

Il étoit là depuis une heure, dit-il. Quand il avoit quitté la maison de l'austère Panche, celui-ci, la séduisante Éléonore — il me dit qu'elle étoit plus belle que jamais — et l'officier public attendoient déjà depuis une demi-heure. La vénérable citoyenne Panche avoit refusé d'assister à cette cérémonie qu'elle avoit déclarée être un mariage impie. La belle Éléonore étoit, me dit-il, dans une amoureuse inquiétude, qui poussa ma passion jusqu'au délire. Mon beau-père trompoit son impatience en essayant des tabliers, et d'Hasard se rafraîchissoit.

Je me précipitai dehors avec tant de vivacité que je heurtai un grand diable d'homme qui

mettoit le pied sur le seuil de la maison. Il commença par jurer avec fureur. Puis il se mit à ricaner et à crier d'une belle voix goguenarde :

— Par tes cornes ! voilà ce qui s'appelle rentrer de pique ! J'arrive à tems, car du train dont tu détales, avant dix minutes tu serois loin de mes pattes.

C'étoit Héron, le grand patriote normand. Il avoit succédé à Maillard, le clerc d'huissier, qui étoit mort après avoir organisé en escouades les héroïques travailleurs de Septembre. Héron commande en chef ces escouades qui sont, comme on pourroit dire, les gardes spéciaux, la maréchaussée parisienne du comité de Sûreté générale.

Il portoit, comme toujours, un véritable arsenal à sa ceinture, trois paires de pistolets et un sabre. Ce ne sont pas ses armes qui me faisoient peur. Je suis, d'ailleurs, en fort bons termes avec lui, comme avec tous les instrumens de la Liberté. Mais il étoit furieux de la volée que ses deux capitaines ont reçue hier. Il n'osoit pas s'en prendre à Sanguehem, qu'il croit mieux appuyé que moi. Il faisoit retomber tout de mon côté, et il continua à me parler de son ton insolent et railleur :

— Je suis sûr que tu as envie d'aller rue Honoré, une envie démesurée, tellement violente, que tu te jettes sur les passans sans t'en apercevoir.

— Non, répondis-je sèchement, je m'en vais

justement à l'extrémité opposée de la capitale, et comme je suis pressé, je te salue.

— Saint Marat ! c'est bien fâcheux ! — Et il se carroit en ricanant devant moi. — Vois comme on se trompe soi-même ! Je te jure que tu meurs d'envie de faire une promenade jusqu'à la hauteur du Palais national, et même tu grilles du désir de la faire en ma compagnie.

J'avisai un balai bien emmanché, qui étoit appuyé contre la porte de la salle. C'est une mauvaise affaire que de lutter avec un bâton contre un homme hardi, vigoureux, qui fait trembler Paris et la France entière et qui est armé de sabres et de pistolets. Mais, on l'a vu dans le journal où je ne cache aucune de mes pensées, je fais profession de trembler uniquement devant la République et ses représentans, et jamais ni sabre, ni épée, ni baïonnette, ni fusil, ni pistolet ne m'a fait reculer. C'est une justice que l'austère Panche me rendoit et il s'y connoit, car il a été le plus brave des soldats. Sans doute, j'étois malheureux à la pensée d'être égorgé sans avoir été récompensé de mon amour. Mais j'avois la chance de casser un bras à Héron avant qu'il n'eût pris ses pistolets.

— Je t'assure, continua-t-il un peu plus vivement, que tu meurs d'envie d'aller jusqu'à l'hôtel Savalette de Lange...

Je jurai comme un charretier, quoique je n'en eusse pas l'habitude, et je levai mon balai. Il éclata de rire.

— Je suis chargé par Barère de te prier de passer chez lui, sans perdre un instant, un seul instant.

Les bras me tombèrent et mon bâton aussi. Comment résister à un ordre du comité de Salut Public ?

Héron me regarda et haussa les épaules avec mépris. Certainement, je ne me trompois pas. C'étoit du mépris. Ma fureur revint. Mais du moment qu'il est chargé d'une mission d'un des Pères de la Patrie, il est sacré pour moi. Il me regarda fixement.

— C'est toujours la même chose ! Mais, voyons, tu passois, à l'armée de Jourdan, où il n'y en eut pas mal, pour un s... b... de lapin. Tu étois prêt à me donner un coup, à la suite duquel tu aurois gardé ta cervelle tout au plus le quart d'une minute. Qu'est-ce qui peut donc t'arriver de pire ? Et te voici tout tremblant à l'idée que Barère t'appelle.

Il termina sa phrase en murmurant des mots que je ne distinguai pas bien. — Tas de c... ! un troupeau d'esclaves, quoi ! Un troupeau de moutons ! Ça m'en dégoûte de les maltraiter.

— Sans perdre un instant, reprit-il d'un ton méprisant ; si tu ne veux être, avant deux heures mené à Lazare, avec ta donzelle, mais pas dans la même chambre, eh ! eh !

Il s'éloigna en sifflottant avec une impertinence que je ressentis vivement. Je me promis qu'il au-

roit de mes nouvelles, le jour où il ne sera plus l'agent de l'auguste Comité.

J'appelai Le Lièvre. Il vint d'un pas un peu roide, et il dit en riant :

— C'est une blessure que j'ai reçue à Saratoga. Une flèche indienne. Le médecin me l'a dit : « Tu auras soif toute ta vie. C'est l'effet du poison qu'il y avoit au bout de la flèche. Jamais tu ne t'en guériras. Surtout quand il fera chaud, parce qu'alors le venin est plus méchant. »

— Je sais que tu es un brave garçon, citoyen Le Lièvre aîné. Je compte sur toi. Va avertir l'aimable Éléonore et le citoyen d'Hasard, de ce nouveau contretems. Je prie l'un de revenir, l'autre d'attendre à quatre heures. Je jure de revenir à cette heure-là. Je le jure, sur le bonnet sacré de la Liberté.

Je dis cela pour les rassurer. Je savois que Barère, que j'ai tellement offensé, m'attendoit pour m'injurier et m'envoyer à la Conciergerie. Mais en mourant, j'aurai obéi jusqu'au bout à la Patrie, en obéissant à l'auguste comité et à Barère.

J'arrivai chez Barère. Son antichambre est habituellement remplie de solliciteurs, de solliciteuses surtout, car il est homme aimable, accueillant les gens avec grâce et leur faisant mille promesses. Il n'en tient aucune, comme on pense bien. Toutefois, à côté de la rudesse des membres de la Sûreté générale, de l'austérité de Robespierre, de la morosité de Billaud, de la brusque-

rie de Collot, de la morgue de Saint-Just, c'est une heureuse rencontre, et qui montre combien la République est protégée par le Génie de la Liberté, que d'avoir un chef de gouvernement plein de douceur comme Couthon et de grâce comme Barère, pour tromper les ennemis de la Révolution. Avec des paroles bienveillantes et de fausses promesses, ils endorment les aristocrates jusqu'à ce que la guillotine ait fait de la place dans les prisons. Car il n'y a plus place. Pourtant, il n'y a que 400,000 aristocrates environ qui sont gardés à vue, et c'est loin d'être le chiffre des scélérats dont il est utile à la République de se débarrasser. Notre but est de réduire le nombre de François de moitié, à douze millions environ, par la guerre, la guillotine, fusillade, noyade et bannissement.

Je pensois à ces glorieuses perspectives dans l'antichambre de Barère. Je me disois mélancoliquement que je ne les verrois pas et pourtant je suis digne d'y travailler. Je ne me réjouis même pas à dévisager — ce qui est habituellement notre glorieuse et encourageante distraction, dans les antichambres des comités et des commissaires — les faces bouleversées, les yeux humides et l'air suppliant des jolies aristocrates. On me fit entrer immédiaitement dans une pièce particulière. Elle étoit fort bien meublée.

Le Père de la Patrie, en veste de chambre, étoit assis sur un sopha à côté d'une jeune femme

très brune, presque jaune, avec un nez très courbé et un peu de moustache sur les lèvres très rouges. Elle grondoit et se frottoit les yeux, mais je n'y vis aucune larme, du moins, je le crois, car je ne voudrois pas calomnier la maîtresse d'un auguste républicain. Peut-être, après tout, ce que je pris pour des moustaches, étoit-ce simplement l'ombre, car on avait ménagé le jour à cause de la grande chaleur.

Barère se leva. Son visage jeune èt riant respiroit la candeur la plus pure et la sensibilité la plus touchante, quoiqu'il portât la trace des fatigues causées par les distractions que lui fournit la déesse des Amours. Et quel citoyen pur eût pu lui reprocher de se reposer au sein des Ris et des Jeux, des soucis que lui cause le salut de la patrie attaquée par les étrangers, les aristocrates et les traîtres ?

Un traître ! n'est-ce pas à ce titre que je suis ici !

Il vint vers moi avec un sourire amical qui me rendit stupide d'étonnement.

— Je t'ai envoyé chercher, pour que tu fasses la paix avec la séduisante Judith Montglon. Allons, mon cœur, pardonne au citoyen Alcibiade. Il n'a pas eu de méchante intention et ne croyoit pas que sa dénonciation dût atteindre le respectable auteur de tes jours. D'ailleurs, il est joli garçon comme tu es jolie fille. Vous n'êtes pas faits pour vous détester, au contraire. Allons, embrasse-le en signe de pardon.

La jeune fille fixa sur moi ses prunelles très noires, où, au milieu d'une ardeur cynique, on distinguoit une sagacité pénétrante. Ses narines très minces s'ouvrirent et ses lèvres rouges se froncèrent. Je crus bien reconnoitre, dans le rayonnement de son regard, cette expression dédaigneuse qui m'avoit frappé dans les yeux d'Héron.

— C'est encore un de ces hommes comme vous les faites ! Des valets, des domestiques, prêts à baiser le bout de vos souliers, et des souliers d'un homme comme toi encore, qui n'en es pas un et qui trembles autant que ceux que tu fais trembler... Envoyez-moi tout ça à Stamboul, pour servir sur le sérail du Grand Turc. Nous autres, juifs, vous dites que nous sommes des lâches, mielleux, courbés. Le plus obséquieux des Juifs est un héros à côté de tous ces François tels que la République les a faits. Il me prend des envies de t'arracher les yeux. A part mon pauvre Chénier, que vous avez arrêté et qui vous a dit que votre gouvernement c'est la Peur et que vous l'adoriez tous, les gouvernans comme les gouvernés, je n'ai vu qu'un seul homme ici. Tu l'as nommé ; le citoyen Sanghehem, n'est-ce pas ?

Mon odieux rival !

— Il vient bien aussi quelques sans-culottes qui ont un peu de vigueur. Mais ils la doivent à leur stupidité, et, d'ailleurs, ils puent. Toi, Barère, tu n'a pas le courage de tirer de prison

ton frère, et tu crois que je te permettrai d'y laisser papa, quand ses affaires l'appellent à la maison ! Prends garde de te réveiller un de ces matins avec un couteau dans le ventre ! Quant à cet imbécile-ci, à quoi bon faire la paix avec un jocquesu qui songe à se marier.

Elle se leva, quitta la pièce en claquant les portes. J'étois fort rouge. Barère rioit à ventre déboutonné.

— Je l'ai fait sortir de prison, parce que ce n'est pas très salubre d'y rester en ce moment. Elle est furieuse de ce que je n'aie pu encore en tirer son père. Tu as entendu, elle me reproche d'y laisser mon frère, un frère chéri. Il faut savoir sacrifier ses plus tendres sentimens aux lois de la nation.

Je m'inclinai avec respect et admiration.

— Je t'ai fait venir pour te remercier. Tu m'as rendu un grand service. Je désirois que les papiers saisis chez Judith fussent connus, mais qu'il fût évident que c'étoit à mon insçu. Tu ne comprends pas ! Voici la situation : il y a des gens dont on ne sait pas s'ils sont nos amis ou nos ennemis, parce qu'ils sont trop prudens — Judith se serviroit d'un autre qualificatif, ah ! ah ! ah ! — pour bouger. Ces papiers saisis vont leur donner un avertissement et leur mettre la puce à l'oreille. Il va leur falloir sortir de leur torpeur. Ils vont agir, montrer s'ils sont forts ou faibles, et, par conséquent, s'il faut les appuyer ou les

abandonner. Tu m'as rendu un service considérable. Je ne serai pas ingrat.

Il s'arrêta un instant et réfléchit.

— Tu ne manques pas d'autorité dans ta section qui est une des plus importantes de Paris et ton futur beau-père, un ancien soldat très brave, y est puissant. Je suis renseigné sur toi par Merville. Ne t'éloigne pas trop de Paris et montre-toi digne de mon amitié. Dans peu de jours, j'aurai occasion de mettre ta reconnoissance à l'épreuve. Tout autre auroit commencé par t'envoyer à la Conciergerie pour avoir fait saisir sa maîtresse et ses papiers. Moi, je suis débonnaire.

Je l'assurai avec chaleur de ma reconnoissance.

Je pensois que tout finiroit là. Mais ma chaleur — imprudent que je fus — lui plut sans doute.

— Assieds-toi. Je suis obligé de feindre une indisposition pour n'aller qu'un instant à la Convention, où je serois assassiné de questions à propos de cette liste de trente noms de conventionnels suspects et destinés à être guillotinés, de cette liste que tu as fait si habilement saisir.

Il se mit à parler de cent choses intéressantes, car il est un causeur charmant. Personne n'a plus d'agrément que lui, plus de facilité. Il me fit causer, car personne, non plus, ne sait mieux que lui s'approprier la science, les connoissances, les pensées d'un autre. Je n'ai jamais pu me figurer, sous d'autres traits, le rhéteur grec, avec ses

grâces attiques, mises au service des sans-culottes. Il a une influence considérable sur l'assemblée, parce que chaque conventionnel se dit : Si c'est l'opinion de Barère, on peut s'y rallier sans danger, car ses opinions sont toujours dans le sens de l'opinion du plus fort et de la roue de la fortune. C'est cette influence qui l'a sauvé, à ce que m'a dit le bavard Duplay, car l'Incorruptible le méprise et Saint-Just le hait. Celui-ci a essayé de prendre l'office où Barère excelle, l'emploi d'orateur chargé d'annoncer les victoires à la Convention. Mais il a échoué. Il n'a eu que les applaudissemens qu'on n'a pas osé lui refuser. Barère ! Il n'y a que Barère pour les carmagnoles.

Enfin, il me laissa partir. Il était quatre heures et demie.

Je repris ma course vers la rue du Four, car il faisoit une chaleur étouffante ; la température étoit orageuse. J'étais mouillé de sueur et je voulois changer de chemise. Je pensai à l'austère Panche, et tout en courant, je me rappelai le mot que Barré dit de lui la première fois qu'il le vit. Cet illustre comédien prétend croire à la métempsycose et il me dit : « — Regarde ce citoyen. Dans une existence précédente, Panche a été tête d'arrosoir. »

Maudite chemise ! ou plutôt nuit maudite qui m'avoit forcé à me lever si tard ! Je m'étois, le matin, quand mon beau-père vint me réveiller,

habillé avec tant de hâte, que tout mon linge fut mis en désordre. Comme il me faut fermer soigneusement ma chambre à coucher, par la juste défiance que m'inspire mon citoyen de confiance, Clovis n'avoit pu rien ranger. Je perdis donc un tems précieux à chercher du linge convenable.

J'étois à peine habillé que ce scélérat d'officieux m'annonça un gendarme, un gendarme des tribunaux! Je pâlis. Etoit-ce un porteur d'ordres de Dumas ou de Fouquier?

Non. Mais il ne valoit guère mieux. Il m'apportoit la terrible missive devant laquelle tout tremble sur le sol de la République.

COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

Quartidi, 1re décade de thermidor, an IIe de la République, une et indivisible.

LIBERTÉ ÉGALITÉ

« Ordre au citoyen Nicolas Ceyrat de se rendre » sur l'heure à la salle de la réunion du Comité. » Il attendra dans l'antichambre. »

Cela étoit signé Pierre, un des sécrétaires généraux du Comité, un ennemi de mon ami Le Jeune.

Il me passa une idée folle et sacrilège, l'idée de tuer ce gendarme ou de l'acheter. Je le regardai. C'étoit un jeune homme qui me frappa par un air singulier qui est un mélange de résolution et d'étourderie. Je devinai, grâce au génie observateur que la nature m'a départi généreu-

sement, qu'il doit être en même temps brave et fanfaron. Il avoit, du reste, la physionomie insouciante, dédaigneuse et endormie, comme s'il méprisoit tout ce qu'il voyoit autour de lui et qu'il eût fait le sacrifice de la vie, comme ne valant pas la peine d'être défendue en un tems aussi misérable. C'est une expression qui m'a souvent frappé sur le visage de beaucoup de citoyens jadis patriotes, courageux et ambitieux.

Il me sembla que je pourrois m'entendre avec ce gendarme. Il est vrai que mon scélérat de Clovis étoit là qui ricanoit sournoisement. Mais j'étois arrivé à un tel état d'incivisme que je songeai à détruire cet être, en oubliant qu'il remplissoit, en me surveillant, la mission que la République a confiée à tout citoyen.

— Comment te nommes-tu, citoyen gendarme? demandai-je.

— Merda, me répondit-il sèchement. Mais que t'importe ! Avec un ordre du Comité, je me chargerois, à moi seul, d'arrêter dix mille des plus braves citoyens qui existent sur le sol de la France et de les conduire à la guillotine, sans qu'aucun ait l'idée de résister. Est-ce que tu aurois la volonté de résister ? conclut-il, en me regardant d'un air qui me parut moins dédaigneux.

— Que l'Être suprême me foudroie avant qu'une pensée aussi impie approche de mon esprit ! Je voulois seulement dire que selon l'usage, c'est non à un gendarme des tribunaux, mais à

un porteur d'ordre du Comité, à un gendarme de la Convention, ou à un homme des compagnies d'Héron, que revient l'office de faire exécuter un mandat de l'auguste comité de Salut public.

— Que t'importe ! pourvu que tu sois arrêté ! Et à moi que m'importe celui qui me commande ! Est-ce que tu crois que l'auguste Comité s'amuse à regarder la couleur de mon plumet ? J'avois été chargé d'une mission auprès du Comité par mon commandant Dumesnil. Là, on m'a ordonné de t'apporter ça. Si tu veux protester que tu n'es pas arrêté selon les formes, je suis prêt à remettre la protestation au citoyen Fouquier.

Il me parut qu'il me parloit avec amertune. Je ne l'écoutois plus. Quoiqu'il me prît, je le voyois bien, pour un mortel lâche et tremblant, je me disois que je l'aurois bien vite égorgé. Mon citoyen de confiance y eût passé fort aisément. Je jetai un regard furtif au côté de mon épée qui pendoit au mur de mon cabinet, encore rouge du sang des émigrés et des Autrichiens. Mais le génie de la Liberté m'épargna cette désobéissance impie aux lois de mon pays. Où me sauver? me disois-je. Y a-t-il dans toute la République un refuge qui puisse échapper longtems à l'espionnage dont le civisme fait un devoir à tous les François. D'ailleurs, il y auroit toujours un instant de lutte, c'est-à-dire du bruit, et l'hôtel de l'Hyménée me seroit, par là même, fermé.

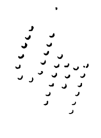
— Ah ! dit Clovis, voici une lettre pour toi, ci-

toyen Alcibiade. Je l'ai ouverte et lue, ne voulant pas être complice d'une conspiration. Elle ne paroît pas renfermer rien qui puisse me compromettre. Dailleurs, je te prends à témoin, citoyen gendarme, que j'ai rempli mon devoir civique en ouvrant la lettre du citoyen suspect.

Je ne cacherai pas que dans le trouble où j'étois, je fus tenté de souhaiter qu'il vînt un instant où un civisme moins pur me permît de régaler les reins de mon officieux. Je triomphai encore de ces pensées aristocrates. Je lus la lettre, elle me consola.

Elle débutoit par quelques-uns de ces signes saugrenus, que les maçons sont fiers de tracer : « Citoyen mon gendre, le citoyen officier public a terminé ses frisures. Il promet de t'attendre. La vertueuse Éléonore, de son côté, promet de se contenter d'aussi peu de cérémonie possible. Mon écharpe de vénérable suppléera suffisamment à ce qui pourroit manquer de solennité.

» Il fait bien chaud. J'ai engagé le citoyen officier public à se mettre à son aise. Je m'y suis mis également ainsi que quelques F.·. dont le vénérable de la L.·., aujourd'hui endormie, la *Chaîne des Grâces*. Je les ai engagés pour témoins, de même que l'un des espions de la section que l'amour de l'Égalité m'a poussé à revêtir de cette auguste fonction. Ne tarde pas trop, car le voisinage de ce bon sans-culotte, par une telle chaleur, est dangereux. Nous buvons, en t'attendant,



quelques vieilles bouteilles de la poudre, que tu avois envoyées pour le repas de noces. Mes F.·., le V.·., le citoyen officier public, nous buvons à ta santé en bras de chemise. Le pur sans-culotte demande à en faire autant. Hâte-toi.

» La vertueuse Éléonore t'adore. Ses yeux sont enflammés de la tendresse la plus pure. Le V.·. de la L.·. la *Chaîne des Grâces* qui est un des plus illustres chansonniers de notre société, trouve qu'elle ressemble aux trois Grâces réunies. Heureux mortel ! »

Je sentis mon âme rafraîchie. Elle s'élança vers mon adorable épouse, tandis que je suivois le gendarme. Quelques braves petits sans-culottes qui jouoient à la guillotine, me voyant sous la conduite d'un agent de l'autorité, me jetèrent des pierres. Merda, qui avoit reçu un manche de casserole sur le bonnet, voulut se fâcher. J'eus grand'peine à l'en empêcher. Je lui représentai que ces enfans me prenant pour un aristocrate, étoient excusables de vouloir me lapider. Il me fixa avec cette même physionomie méprisante, dont je me promis de lui demander compte si j'échappe à la colère de la Patrie.

Quand nous traversâmes la ci-devant Cour des Princes et entrâmes dans le Pavillon de la Liberté, il étoit près de six heures.

6 heures.

Un huissier m'introduisit dans la petite pièce qui précède la grande salle de délibération où l'auguste comité délibère sur les destinées de la Patrie et de l'Humanité.

J'entendis comme le bruit d'une discussion vive. Je m'efforçai, par respect, de ne rien entendre, et j'y réussis en chantonnant le *Ça ira*.

Saint-Just ne tarda pas à sortir. Il sembloit avoir perdu de son flegme habituel. Il ne fit pas attention à moi, non plus Couthon qui passa, porté par son gendarme.

Prieur, Carnot, Lindet, sortirent également. Ils me regardèrent, échangèrent quelques mots à voix basse, et quittèrent la pièce. Moi, je pensois à la tendre Éléonore, à son aimable impatience, à son amour que ne refroidissoient pas les grilles sombres d'une horrible prison, à la guillotine que j'avois cent fois méritée.

Personne ne paroissoit songer à moi. J'étois seul. Je me demandois ce que je devois faire. La porte du dehors s'ouvrit. Je vis s'avancer une figure futée que je reconnus pour celle de Fouché. Il ne m'aimait pas, parce que, un jour, voulant flatter ses sentiments d'égalité je lui avois parlé de son beau-père qui est boulanger. Il regarda furtivement autour de lui, et m'apercevant, il traversa la pièce précipitamment et entra dans la grande salle. Il en sortit bientôt et disparut par la

porte d'entrée, après m'avoir fait un signe de menace.

Enfin l'huissier vint me chercher et m'introduisit dans le temple du patriotisme. Je ne vis d'abord qu'une immense table couverte d'un tapis vert, et au-dessus un lustre immense avec des girandoles. Je tremblai.

Je ne tardai pas à remarquer, dans un coin, le sensible Collot et le terrible Billaud.

— Approche, dit ce dernier, d'une voix que je jugeai moins dure que d'habitude. Je me persuadai également que sa physionomie étoit moins sinistre. Je me hasardai à respirer.

— Sais-tu que tu es un malin b. avec ta mine de freluquet et que tu nous as rendu un fier service avec ta liste ?

Encore cette liste ! Elle servoit à tout le monde !

— As-tu vu quelquefois, dit Collot de sa voix sonore, verser de l'eau chaude dans une fourmillière ? Eh bien ! le *Marais*, c'est la fourmillière ; tu as versé dedans un torrent de lave bouillante, avec ta liste. Nous voulions trouver un moyen de lui donner un peu de cœur au ventre. Ah ! Ah ! C'est toi qui l'as trouvé. Ils ont peur, et il n'y a rien de brave comme un poltron révolté.

— Je t'ai fait venir, dit Billaud dont l'organe redevint sombre, pour te recommander le silence le plus complet, désormais. Si on t'interroge, réponds que tu ne sais rien, que tout s'est fait par hasard. Je compte sur toi, sur ton beau-père. sur

ta section. Sois prêt, octidi. Malheur à toi si tu hésites alors. Dis à l'austère Panche que nous n'ignorons rien de ce qui le touche. Nous savons que c'est un imbécile, qui préfère l'ombre à la proie, les singeries à la réalité. Dis-lui que son cou et celui de sa fille répondent de la fidélité de la section à la Convention. Va. Nous savons où tu as passé l'après-midi. Mais je n'ignore pas que tu m'aimes et que tu es ferme sur les principes. Sinon...

— Allons, Billaud, tu l'épouvantes ! dit Collot en riant. Tu l'épouvantes ! C'est une mauvaise disposition pour un nouveau marié.

Je répondis avec une aisance grivoise.

Billaud me montra la porte d'un geste impérieux. Je le bénis au fond de mon cœur et je partis précipitamment.

8 heures du soir.

Il étoit huit heures. L'air étoit toujours lourd. Mais j'avois les ailes de l'amour, et c'est avec les pieds d'Atalante que j'arrivai à la maison de mon adorée.

La porte étoit ouverte. Contre le montant extérieur, je vis appuyé l'un des témoins de mon mariage, Hillebrand Wiltcheritz, le plus estimé des espions du quartier. Il étoit frère du cordonnier Wiltcheritz, administrateur de la police de Paris, un de ces puissans patriotes venus en France à

la suite d'Anacharsis Cloots. Il ne l'avoit pas suivi dans ces intrigues, qui, malgré la pureté de son athéisme, l'avoient conduit à l'échafaud. Mais depuis lors, les Wiltcheritz assurent qu'ils sont Polonois d'origine, et non Allemands.

Le brave garçon essayoit de se tenir debout contre la muraille. On voyait que la chaleur lui avoit porté à l'estomac. Il interrompit ses hoquets en me voyant. Il se mit à rire de ce rire innocent de l'enfance, qui est l'apanage également de l'ivresse, et il essaya de balbutier quelques mots.

— Ah ! le pon carson, s'écria-t-il enfin en riant aux larmes. Il fient dans la cache. Mais la cache, il est ouferte. Et l'oiseau, ah ! l'oiseau, l'oiseau...

Il eut alors un tel éclat de rire et un tel hoquet, qu'il tomba au pied du mur, où il resta avec un redoublement de maux de cœur, en répétant ; — L'oiseau ! l'oiseau ! Pon, très pon carson ! Je feux l'embrasser.

Je ne m'en inquiétai pas. L'ivresse des témoins n'est pas prévue par le code de la Liberté comme un empêchement au mariage. Je prévis bien que le citoyen d'Hasard étoit dans le même état. Mais l'ivresse de l'officier public n'est pas non plus un empêchement.

J'entrai. Il n'y avoit personne dans la petite pièce qui sert de vestibule.

Je pénétrai dans la salle. J'y vis un spectacle qui m'eût fait mourir de rire, si je n'eusse commencé à éprouver de l'étonnement. Le jour finis-

soit. Mais il faisoit encore assez de clarté pour se rendre compte des choses.

L'austère Panche, absolument ivre, étoit assis sur un fauteuil qu'il avoit hissé sur une commode. Il étoit le plus heureux des hommes : il croyoit présider encore la loge *Mystère et Polymnie.* Il avoit posé une équerre sur sa tête, en guise de couronne, et son écharpe pendoit des deux côtés. Il s'en servoit pour essuyer son front et sa bouche. Ses bras et ses cuisses étoient entourés d'étoffes portant des soleils, des étoiles, des niveaux.

Tantôt il péroroit avec des hoquets et des cris, des défis à l'aristocratie. Tantôt il s'arrêtoit en essayant de faire tenir une truelle en équilibre sur son nez, et il maudissoit les calotins qui la renversoient toujours. Puis il reprenoit ses discours sur la fraternité. Il juroit qu'il étoit le roi Salomon et qu'il alloit épouser la déesse. Il se reprenoit pour demander pardon à l'auguste Maximilien et lui affirmoit que c'étoit la *Veuve* qu'il vouloit épouser. Il réfléchissoit un instant en se demandant avec gravité si la Déclaration des Droits permettoit à un fils d'épouser sa mère, et comme il étoit le fils de la Veuve... Il secouoit la tête et se mettoit à chanter les obscénités habituelles sur le sans-culotte Jésus et sa mère. Il défioit Dieu de faire tenir une truelle en équilibre sur son nez et appeloit saint Pierre pour lui remplir sa *coupe.*

Il ne me reconnoissoit pas. Il m'appela Adoni

ram. Il me demanda en tendant son verre, de charger *son artillerie* et de la remplir *de poudre*.

L'autre vénérable étoit étendu sur le dos, par terre, avec un guéridon sur l'estomac. Il respiroit difficilement et se plaignoit d'avoir mangé trop de *mastic*. Je ne le plaignis pas. Je lui laissai même son guéridon, car il me donna des coups de pied quand, poussé par le génie de la Fraternité, je voulus le lui retirer. Il m'appela profane et me menaça du poison maçonnique.

Je ne pus rien tirer de l'austère Panche. Il continuoit de tenir les discours maçonniques les plus incohérens, avec tant de facilité, que je soupçonnai qu'il y étoit habitué. Je me demandai si c'est pour cela qu'on l'avoit nommé vénérable. Mais en pensant que ce sont les francs-maçons dirigés par quelques hommes de génie comme les Mirabeau, les Talleyrand, les Danton, les Barnave, devenus, depuis, des traîtres, qui ont fait notre sainte Révolution, je me mordis les lèvres. J'admirai le génie de la République qui, sans autre aide que des sots et des traîtres, a triomphé de tout.

Je ne pus pourtant pas m'empêcher de donner du pied au second vénérable qui se mit à réclamer, en soufflant et en pleurant, une fête solsticiale. Je mis un tapis sur le guéridon qu'il portoit sur l'estomac et je ne l'entendis plus. J'espère qu'il n'est pas mort étouffé. Les circonstances m'apprirent qu'il n'en étoit rien.

Je m'avançai par la maison. Personne dans la cuisine. Julie Desmoulins n'y étoit pas. Nulle trace de mon épouse, car je la considérois comme telle, du moment que l'officier public avoit su par elle comme par moi que nous étions tous deux consentans au mariage. Qu'importoit, après tout, sa présence ! Pourvu qu'il eût la certitude de notre consentement, cela suffiroit pour la société, qu'il représente. J'étois sûr que cela suffisoit à l'aimable Éléonore, qui avoit reçu une éducation trop républicaine pour s'attacher à de vaines cérémonies.

En haut de la maison, j'entendis des sanglots derrière une porte que je poussai. Je trouvai la mère de mon épouse dans de véritables convulsions de sanglots et de larmes. Son désespoir étoit tel que je me sentis touché. J'ai déjà avoué que je n'ai pu encore m'élever à la hauteur du stoïcisme de Brutus. L'inhumaine sensibilité de la société féodale et chrétienne a laissé, dans mon cœur, quelques-uns de ses hideux replis, et je me rappelle toujours que le flegmatique Saint-Just a dit un jour de moi à Le Jeune : — « Ton ami n'ira pas loin. C'est un *indulgent.* »

En vérité, je me sentis touché par l'aspect de cette mère désolée. Je me rappelai la mienne qui étoit si bonne, si sage et si dévote. Il me revint quelques pensées du tems de mon enfance et de mon éducation superstitieuse. Je crus deviner que la mère de mon Éléonore, avec ses idées fanatiques

et contre-révolutionnaires, ne voyoit dans le ménage républicain que nous allions faire, rien autre chose qu'un concubinage. Je confesse que je commis un grand crime contre la Liberté et, entraîné par une sensibilité impie, je lui dis tout bas:

— Consolez-vous, ô digne amie de ma mère : je vous promets de chercher une occasion de mener mon épouse devant un prêtre.

Elle me regarda, secoua la tête. Je ne pus lui arracher aucune parole. Elle pleura plus abondamment que jamais. Pendant un quart d'heure j'essayai vainement de la faire parler. Enfin, elle me repoussa, me mit à la porte et la ferma derrière moi.

Je commençai à ne rien comprendre à ce qui se passoit. Je redescendis. Dans la salle, je trouvai les deux vénérables qui s'injurioient et essayoient de se gourmer. Je perdois décidément l'esprit. Je les interrogeai avec colère. Ils ne me répondirent que des choses saugrenues, dans un langage incompréhensible. Je fus bien tenté de les frapper tant ils m'exaspéroient avec leur *salaire*, la *vallée de Paris*, leur *Kadosh* et cent autres drôleries qui me mettoient en rage.

Je n'ai jamais su battre les femmes et les veillards. Je me contentai de les rapprocher l'un de l'autre, afin qu'ils pussent se frapper de plus près. J'allai chercher dans la cuisine plusieurs seaux d'eau. Je les en arrosai. Je sortis en fermant soigneusement la porte sur eux.

Je ne tentai même pas de demander des renseignements aux voisins ; je savois que nul ne m'en auroit donné. La plupart eussent craint de se compromettre, en parlant d'une affaire qui est peut-être commandée par l'un des comités de gouvernement ou par le comité révolutionnaire de la section, ou bien qui intéresse soit quelque conventionnel, soit quelque membre de la commune, quelque magistrat ou notable de la section. D'autres, eussent craint d'attirer la haine de quelques dénonciateurs ou de quelques citoyens convoitant leurs biens. D'autres enfin, eussent supposé que je voulois les faire parler pour les compromettre et les faire arrêter.

Je n'admirai pas alors combien la République a développé, dans la nation française, la prudence, la sagesse et le souci des intérêts personnels. J'étois comme un fou.

Qu'est-il arrivé ? J'oubliai qu'il est imprudent d'attirer l'attention sur soi, par une allure extraordinaire, et je me mis à courir, pour regagner au plus vite mon logis, en me disant que là je pourrois sans doute réfléchir, retrouver mon sang-froid et aviser. La nuit étoit venue.

Il y avoit beaucoup de lumières chez moi. Pourquoi cette illumination ? Mon maudit officieux avoit-il donc juré de me compromettre en éclairant ainsi mon appartement, en un moment où la chandelle est si rare ? Je m'arrêtai un instant avant d'entrer. L'attention des voisins ne parois-

soit pas éveillée. Seroit-on venu faire une visite domiciliaire? J'étois réduit au désespoir. Je me précipitai et j'entrai. La porte étoit ouverte. Il y avoit trois lumières, trois de ces bougies que je conservois précieusement pour faire fête à mon épouse adorée. Mais Clovis Margottant étoit innocent.

C'étoit Julie, la jolie soubrette de la vertueuse Éléonore, qui avoit produit cette clarté.

Dès mon entrée, elle me regarda avec un sourire mutin et elle me dit avec une voix enchanteresse, en indiquant les lumières :

— C'est afin de me montrer dans tous mes charmes et pour que tu n'ignores pas que j'ai de jolies dents.

Elle me remit une lettre. Elle étoit vraiment jolie avec ce fourreau de soie fort décolleté qu'elle avoit volé à sa maîtresse. Son bonnet, très coquet la rendoit des plus séduisantes. Mais je n'y songeai guère alors ; mon cœur battoit. Je venois de reconnoître l'écriture de mon épouse.

— Oui, c'est une lettre que la citoyenne m'a chargée de te remettre, me dit Julie. Elle m'a bien recommandé de te consoler de mon mieux, conclut la friponne, en souriant de nouveau ; et vraiment, à la lueur des bougies, ses dents avoient la transparence de la nacre.

Je ne pouvois m'empêcher de le constater. Mais pourquoi me consoler ! j'avois donc grand besoin de consolation. J'ouvris la lettre. Siècles

futurs, le pourrez-vous jamais croire! Autels sacrés de la Liberté, n'avez-vous pas frémi dans vos fondements! La voici cette lettre, modèle de la plus hideuse corruption que les âges impurs de la Féodalité ont jamais rêvée. Ne la lisez pas, âmes pures et innocentes, ou, si vous la lisez, commencez par vous voiler la face du plus épais bandeau... Mais j'ai tort. Cette lettre est conforme aux principes, et elle montre, dans tout son éclat ce cœur charmant que l'éducation maçonnique... A cette pensée, je me sentis pris d'une rage que je pus apaiser seulement, en me promettant de ne point quitter cette terre marâtre sans infliger à l'austère Panche et à tous ses frères, un châtiment qui empêcheroit la propagation de cette hideuse engeance. Je lèvai les bras vers le bonnet sacré de la Liberté qui gisoit sur une chaise et je jurai que, désormais, ma vie n'auroit plus qu'un but: poursuivre les francs-maçons, le bâton à la main, jusqu'au sein le plus caché de leurs repaires. Ce serment me rafraîchit l'âme et je pus relire ce monument, chef-d'œuvre d'un amour que les mortels n'ont point connu jusqu'ici. Je supplie ceux qui le liront, de le relire et d'en peser chaque mot, car chaque phrase mérite l'attention, et jamais le cœur humain ne s'est montré sous un pareil aspect.

« Quartidi, à huit heures du soir ou à peu près.

« Mon adoré.

« Je n'ai jamais aimé que toi. Tu peux m'en croire, car je sais ce que c'est. Je n'aimerai jamais que toi, le plus aimable, le plus délicat, le plus tendre, le plus généreux, le plus poli et le plus beau. Tu as tout ce qu'il faut pour un amant et pour un mari. Oui, je suis à toi pour la vie. Mais, vois-tu, on avoit parlé mariage toute la journée, et depuis des mois, depuis huit jours surtout mais principalement toute la journée d'aujourd'hui. Je n'ai pas pu résister. Je viens d'épouser Engelbert.

» Ç'a été l'affaire de cinq minutes. L'officier public étoit là. Il t'avoit attendu comme moi, toute la journée. Il étoit à peu près complètement ivre. J'ai voulu profiter de ce qu'il pouvoit encore dire trois mots, avant de tomber.

» Le misérable auteur de mes jours — car c'est lui qui est cause de tout, et de ce que j'en ai épousé un autre, et de ce que je ne méritois plus de t'épouser, car il y a bien des choses que tu ne sais pas, pauvre agneau adoré, — il m'a donc dit que les principes ne s'y opposent pas, et que, pourvu qu'il y ait là un officier public ça suffit ; et même, quand il n'y en auroit pas, la nature suffit, pourvu que le père consente, d'après les mystères de la franc-maçonnerie.

» Je suis donc unie à Engelbert. Demain, je ferai recommencer la cérémonie. Peut-être que non, pourtant, car je vois que ces cérémonies républicaines ou rien, c'est la même chose. Je crois que je méprise la République autant que je méprise papa, car c'est elle aussi qui est cause de tout.

» Engelbert, tu sais, je le hais et je l'aime. Puis il avait des droits. — Je te raconterai tout. — D'ailleurs, il est brave et bel homme aussi, et généreux, et il m'aime. Il est venu au moment où je l'aimois plus que je ne le haïssois ; et, comme je te le disois, depuis plusieurs jours, et surtout aujourd'hui, je vis avec cette idée de mariage. Je voulois me marier à tout prix. Puis il fait si chaud, on ne sait pas ce qu'on fait, et alors l'éducation maçonnique vous monte à la tête.

» Mais je n'aime que toi. Il a été bien entendu et juré, — et ça sera, car Engelbert est un homme d'honneur à la vieille mode, et il tiendra son serment, quand il devroit en mourir, mais il n'en mourra pas, — il a été entendu, je te dis, que dans six mois nous divorcerons, et qu'alors je t'épouserai pour aussi longtems que tu voudras. Car toi tu es bon et fidèle ; je n'aime que toi. Je pleure en t'écrivant. Pour Engelbert, tu penses que dans six mois nous aurons assez l'un de l'autre. Aussi, console-toi jusque-là, et pense que c'est un moment que j'attends avec impatience. Je ne voulois même pas attendre si long-

temps. Mais Engelbert a dit que ce n'est pas possible.

« Je pense que ça t'ennuie de me voir épouser quelqu'un avant toi.

» Les hommes de l'Ancien Régime sont vaniteux à ce sujet-là, et toi, mon adoré, tu as gardé des idées de l'Ancien Régime. C'est peut-être pour ça que je t'aime mieux que ces maçons et républicains.

» Car, il faut tout te dire ; cela te consolera un peu, je crois : j'en ai aimé d'autres. Tes amis Lesur et Quincy sont des maçons et des misérables. Ils me disoient que c'étoit conforme aux principes de la Liberté et de la Révolution. Si tu veux me faire un grand plaisir, tu les tueras tous les deux. Car ce sont eux qui sont cause que j'épouse Engelbert. Comprends-tu? Tu es si délicat et si confiant que je n'ai pas voulu te tromper, et j'ai mieux aimé être ton épouse, après avoir été celle d'Engelbert, que de l'être après avoir été trompée par Lesur et Quincy. Me comprends-tu ? Je pleure à chaudes larmes. Ah ! que je voudrois avoir vécu du tems de ta mère et de la mienne. Je veux dire avoir été jeune et toi aussi en ce tems-là, car tu penses bien que je ne veux pas avoir 80 ans. Comment pourrois-tu m'aimer ? Je ne sais pas bien ce que j'écris. Mais, tu m'entends. Ah ! comme nous aurions été heureux et fiers l'un de l'autre, tandis que jamais, jamais, quand je te donnerois mon sang goutte à goutte tu ne seras fier de

moi. Ah! les misérables! Je te recommande de les tuer, n'est-ce pas? Cela m'ennuieroit de demander ça à Engelbert. Sais-tu que je hais la Révolution? Mais on ne peut même pas écrire ça, quand on a tant raison, pourtant! Nous en parlerons quand nous aurons des enfans. Peut-être, alors, seras-tu fier de moi, et ça me console un peu de penser que je leur apprendrai à maudire la République.

« Je m'en vais, avec Engelbert, à Sainte-Marie-des-Anges, où tu nous avois préparé un si joli petit nid. Car tu es bon et délicat en tout. Je penserai à toi tout le tems et au bonheur d'être ton épouse dans six mois. J'emporte les cadeaux que tu m'as donnés, pour mieux penser à toi. Engelbert t'en restituera le prix.

« Il s'impatiente. Je le comprends bien. Comme tu es gentil! tu avois pensé à tout. Engelbert utilise les passeports que tu as eu tant de peine à avoir. Je t'aime de tout mon sang et je n'aimerai que toi. Si tu savois comme je pleure! Peux-tu me lire seulement? Qu'importe! pourvu que tu saches que je t'aime. Console-toi comme tu voudras, cela m'est égal. Mais n'oublie pas, dans six mois, et crois que je suis

« Ton épouse pour la vie,

« ÉLÉONORE SANGHEHEM. »

« Voici les chevaux de poste. Cher amant, cher époux d'Éléonore! N'oublie pas de faire souffrir

Lesur et Quincy, et de manquer de respect autant que tu pourras à papa, qui est cause de tout, avec la maçonnerie et... la Révolution. Tant pis. Il y a des moments où j'aime autant mourir. Car maintenant il me semble que je hais Engelbert d'avoir été là et de m'avoir enlevée à toi. Mais ne t'en afflige pas. Je ne mourrai pas. Si tu peux consoler un peu ma bonne mère, fais-le. J'ai été méchante avec elle. Comment veux-tu ! Papa, la franc-maçonnerie, ma méchanceté naturelle m'y poussoient, et aussi le désir d'être libre et de faire des sottises. Je le regrette bien en ce moment, où je serois si heureuse d'être ton épouse fière, digne, et n'ayant jamais vu d'autre ami que mon époux. Ma chère mère étoit comme ça. Aujourd'hui elle est bien malheureuse, car, à ses yeux, je ne vaux pas mieux qu'une fille du Palais-Royal, et mon mariage avec Engelbert, c'est de la monnoie de singe. Mais est-ce moi qui ai fait la loi et est-ce ma faute s'il n'y a plus que la nature ? Ce n'est pas moi qui ai fermé les églises ! Il faut pourtant bien se marier. Voici, cher époux, une bague faite avec mes cheveux. Rapporte-la moi dans six mois. Dans six mois, ah ! que j'attends ce jour avec impatience. Être enfin à toi pour la vie. Au revoir, Engelbert s'impatiente très fort, et les chevaux aussi. Moi, je voudrois bien aller te rejoindre. Mais où es-tu ? D'ailleurs Engelbert... »

Je restai comme un homme frappé de la foudre. Du moins, je le suppose Je ne pensai à rien tout

d'abord. Il y avoit quelque chose qui rouloit dans mon cerveau comme s'il y eût un grand déménagement. Oui, il me sembla que je haïssois la République, son éducation et son divorce. Mais cette pensée impie n'eut pas une longue durée. Je suis, d'ailleurs, excusable, étant, ainsi que je l'ai dit, comme un homme frappé de la foudre.

Je fus tiré de cet état de foudroyé par une main vraiment très douce, qui frôla mon visage et se posa légèrement sur les miennes. J'avois oublié Julie.

Elle étoit en face de moi, l'air modeste, les yeux timidement baissés et l'aimable incarnat de l'innocence sur les joues. Elle me parut enchanteresse, et comme elle donnoit la plupart de son tems à la Société des Femmes républicaines, ses mains, comme je l'ai dit, sont douces et point rouges. Elle me dit d'une voix attendrie :

— Mon âme sensible plaint la vôtre, ô jeune fils de Mars ! Mais toutes les femmes ne sont pas des vilaines. Moi qui vous parle... Vous n'avez rien à me dire de plus amusant que tout ça.

— Je suis frappé de la foudre, lui dis-je.

— Croyez-vous ? On se secoue. Ce n'est rien. Moi qui vous parle, j'ai été frappée de tems en tems. Il n'en reste rien. Je connois un remède. C'est la tendresse de deux âmes qui s'enivrent du nectar de l'Empyrée. Je crois que c'est ça. Hem !

L'incarnat de la pudeur se répandit de plus en

plus sur ses joues, et elle ajouta d'une voix modeste :

— L'autel de l'hyménée n'est pas fait pour les chiens ; et la citoyenne Sanghehem ne l'a pas emporté tout entier à la campagne.

Elle étoit ravissante. Je pensai à mon tour au divorce. Je lui pris la main. Il arriva alors quelque chose d'extraordinaire, que peu d'années auparavant, quand Dieu existoit encore, on eût attribué à une intervention divine, bien que cela s'explique naturellement.

C'étoit l'usage, du tems du fanatisme, d'attacher un morceau de buis bénit aux miroirs, pour rappeler aux jeunes filles de n'être pas trop coquettes, et aux cadres des tableaux, pour attirer la bénédiction du ci-devant Dieu sur les gens qu'ils représentent. Un morceau de buis avoit été sans doute oublié au-dessus du portrait de ma mère chérie. Il tomba renversé, à ce que l'on peut supposer, par un souffle d'air, bien qu'il n'en fît pas et que l'atmosphère fût plus lourde que jamais. Ce morceau de bois sec tomba sur une des bougies, s'enflamma et illumina le visage de maman. Ce visage me parut, en même tems, vivant et si affligé, qu'il me vint à l'esprit qu'elle me défendoit cet hymen, fort naturel, surtout pour quelques mois, sous le règne de l'égalité et de la nature, mais qu'elle eût trouvé honteux. Je me rappelai qu'elle étoit si bonne, si respectable, si dévote. Il me revint de nouveau mille souvenirs, et surtout des

baisers qu'elle m'avoit donnés, en pleurant, le jour de ma première communion. Plus tard, je l'avois vue mourante et ressemblant à ce qu'elle étoit en ce moment où la flamme du buis bénit illuminoit son portrait. Je m'étois agenouillé en pleurant au pied de son lit, j'avois baisé avec désespoir ses mains déjà froides, et j'avois fait bien des promesses que je n'avois pas tenu, car la Révolution n'avoit pas tardé à venir et m'avoit persuadé qu'il n'y a de sermens valables que ceux qu'on fait à la République, et qu'il suffit de vivre pour son propre plaisir et la Liberté. Quand je mourrai, aurai-je cette tranquillité, cette espéranee qu'elle avoit alors ? Je pensai à Juilly, aussi. Enfin je fus tellement hors de moi qu'il me sembla que j'étois devenu galeux, plein de vermine, qu'il y avoit cinq ans que je m'étois lavé et que je puois la peste. Je frissonnai. Des larmes tombèrent de mes yeux et mouillèrent sans doute les mains de Julie. Elle releva la tête, regarda sa main, puis mon visage, et se mit à rire.

— Ah ! ben, c'est gênant la modestie. Mais je ne m'en tire pas mal. Hein ! L'acteur Fusil m'a dit que je ferois une fameuse comédienne et que sa gueuse de femme ne me vaut pas. Mais, vrai, tu es trop gogurlu de pleurnicher pour la perte de cette espèce de guenon-guenippe-là, qui n'a pas plus de volonté qu'une vache, et dont son marmiteux de père a fait une vraie chienne avec leur éducation de maçon, comme ils disent. Ils devroient plutôt dire

une éducation de boueux. Ç'est propre, ça. Ça ma empestée moi-même, qui ai vu paître le loup, pourtant; mais je serois meilleure sans tout ce que j'ai entendu là. Le vieux pourceau !

Je lui fis signe qu'il ne s'agissoit pas de cela, et je lui montrai le portrait. Elle a l'esprit vif, plus vif que celui de la vertueuse Éléonore, je dois le reconnoître. Elle comprit. Sa physionomie perdit cet air de chattemitte qu'elle se donnoit, pour reprendre sa hardiesse.

— Au diable, les grippeminois ! J'en ai assez de l'hypocrisie. Cette vieille-là ne veut pas que tu m'épouses. Elle a tort. Je n'en ai pas fait beaucoup plus que ton Éléonore. D'ailleurs, un peu plus, un peu moins; une fois que le principe n'y est plus! Hein? Mais moi, au moins, je ne suis pas une vache molle, et une fois épouse, j'en ai aurois remontré à la mère Gigogne. Je me serois fait respecter moi et mon homme, et il n'y a qu'une femme comme moi pour pousser son époux. Avant six mois, je t'aurois fait maire de Paris et le reste. Et je puis te dire que je suis bien mieux faite qu'elle. Je puis bien le savoir, peut-être, puisque c'est moi qui l'habillois.

J'étois tellement foudroyé, que ces blasphèmes contre l'adorable Éléonore ne me faisoient même pas bondir. Je secouai la tête. Il me fallut regarder encore une fois le portrait de ma mère chérie. Je secouai de nouveau la tête.

— On n'a jamais fait tant d'efforts pour instruire

un niquedouille pareil, dit-elle avec un geste de la rue Aux Ours. J'en ai assez. J'en sue, comme ce vieil imbécile. Tu ne veux pas de moi pour épouse? Une, deux, trois ! Bon. Me voici déjà consolée. Mais, vrai, tu as tort. Je devois m'y attendre. Il n'y a plus d'homme ! Tous à plat ventre, tremblans comme des pendus. Pourvu qu'ils crient : Vive la République, ils croient que ça leur remplace le poil qu'ils n'ont plus. Bien sûr ?... C'est dit ?... Eh ben ! ça sera tant pis pour toi et pour bien d'autres, et d'abord pour cet imbécile de Clovis que je vas épouser... pour commencer. C'est ce qui me plaisoit en toi. J'aurois commencé et fini par toi. Tandis qu'il va me falloir monter à l'échelle et faire plusieurs époux pour arriver enfin à un homme riche, généreux et éduqué comme toi, car un gobe-mouches est facile à trouver, on n'a qu'à prendre dans le tas des jacobins. Heureusement que les femmes sont là ; sans quoi, bonsoir la France.

Elle s'éloigna en sautillant et en riant. Arrivée à la porte, elle se retourna.

— Tu ne tarderas pas à savoir ce que je sais faire ! Je n'ai jamais vu une pareille bestiasse.

Elle éclata de nouveau. Rien ne me touchoit, j'étois toujours frappé de la foudre. Mais maintenant je savois ce que voulois.

Je revêtis ma carmagnole d'été, je pris une casquette à visière et le baudrier qui porte mon sabre le plus solide. J'eus encore assez de pré-

sence d'esprit pour prendre deux fortes liasses d'assignats et fermer soigneusement la porte de mon appartement particulier. Clovis étoit toujours absent.

Je me dirigeai, en courant, vers la rue de Seine où, à côté du président Dumas, demeure le lâche Lesur. Je ne pus le voir. Une vieille femme, qui m'ouvrit, me dit qu'il avoit été tellement roué de coups par le citoyen Sanghehem, qu'il doit garder le lit pendant plusieurs semaines.

Je courus rue de Tournon, où demeure Quincy. Je ne fus pas plus heureux. Il avoit reçu, le matin un coup d'épée d'Engelbert. La blessure est légère, et dans trois jours il n'y paroîtra plus. Pour le moment, il avoit la fièvre. On ne pouvoit le voir.

Au moins, je savois où trouver Engelbert. Je pensois à lui, après les deux autres, car, s'il m'a enlevé mon Éléonore, du moins il n'a pas été traître. Il n'étoit pas mon ami.

Puis les paroles de Julie avoient, pour un instant, refroidi ma passion. Ainsi, Éléonore n'est pas bien faite ! Il est bien vrai que j'ai parfois observé en elle une certaine mollesse de corps et d'âme... Mais je l'aime toujours. Je sens bien que je ne serai guéri de mon coup de foudre, que quand j'aurai déchargé ma colère sur quelqu'un de ses amis. Il me vint à la pensée que je ne les connoissois peut-être pas tous ; et mes soupçons se portèrent sur beaucoup de mortels. Mais je chassai cette idée importune.

Je me dirigeai vers la rue Contrescarpe-André, où a lieu le départ des postes, relais et messageries. Mais Engelbert, comme on l'a vu, a utilisé le passeport que j'ai eu grand'peine à obtenir. Il me reste ma carte de civisme. Elle fut insuffisante pour me faire obtenir une chaise.

Je courus jusqu'à la rue Coq-Héron, où est la direction de ce service. Je sais qu'il y a toujours là, en permanence, un administrateur de ce directoire. Je le connois un peu. C'est Mouillefeu. Il est administrateur depuis le commencement de l'an Ier, et estime mon oncle Joachim.

Il n'osa pas se hasarder à me donner une chaise de poste. Mais il voulut bien tenter une démarche au comité de Sûreté générale, et demander, en y portant ma carte de civisme, qu'on l'autorisât à délivrer cette chaise. Il avoit plusieurs personnes qui demandoient la même faveur. Il prit leurs cartes de civisme, et partit.

Je crois qu'il devoit être aux environs de onze heures. Mais les comités de Gouvernement sont en permanence, c'est-à-dire qu'il y a toujours quelqu'un qui veille.

Onze heures du soir.

Je me promenai comme un lyon en cage. Je ne savois guère ce que je pensois. J'étois toujours froudroyé. Je n'avois qu'une idée. Arriver à Sainte-Marie des ci-devant Anges, tuer Engel-

bert, reprendre mon épouse, — car je la considère comme telle, puisque c'est pour nous unir que l'officier public est venu, et que nous y consentions tous, — reprendre mon épouse et l'emmener dans quelque cabaret de Livry ou de Monfermeil, car Sainte Marie des ci-devants, ce temple de l'amour avoit été sali par la présence de ce ravisseur.

Il me sembla qu'une voix me disoit : — Eh ! bien, mais si la maison est déshonorée par la présence du ravisseur, et Éléonore ?

Je n'écoutai rien. Je descendis et j'allai acheter une pipe en bois avec du tabac. Mais je n'ai pas grande habitude du tabac. Je me sentis le cœur encore plus troublé.

J'entrai chez un marchand de vin qui fermoit boutique. Je pris de l'eau-de-vie. Cela me fit bien. Mon coup de foudre se changea en ivresse. Je me sentis ivre comme la veille, de cette ivresse qui nous fait marcher comme des somnambules.

Je pensai que je ferai bien, pour l'honneur des principes et pour montrer le respect qui est dû à un époux jacobin, de fouetter quelque peu l'aimable Éléonore. Mais je sentis que je ne m'y résoudrois jamais. Saint-Just l'avoit dit à Le Jeune ! « Votre ami est un homme de l'Ancien Régime. Il est sensible. Il n'arrivera pas. » Et quoique nous sachions tous ce que nous ne voulons pas dévoiler aux aristocrates, que Saint-Just est un *sot*, je dis bien un *sot*, et que son audace, son

génie même, viennent de sa sottise, en cela, il a raison.

Mouillefeu revint enfin. On lui a refusé toute faveur. Il paroît qu'il y a anguille sous roche, et qu'on redouble de sévérité. Cette idée m'encouragea à être moi-même sévère pour mon épouse. Mouillefeu me dit, en confidence, qu'on s'attend, d'ici à peu de jours, à un grand événement qui mette la Commune, les Jacobins, les amis de l'Incorruptible, au sommet de la puissance. Ils prendront désormais les rênes de l'humanité.

Cette perspective qui, peu de temps auparavant, m'eût plongé dans la fièvre de l'enthousiasme, me laissa froid. Je demandai à Mouillefeu, en le nommant Mouillefarine, s'il fouette quelquefois la citoyenne son épouse. Il me regarda et me répondit qu'il est célibataire. Alors, je lui demandai, en l'appelant Mouillefou, un cheval de courrier, à mes risques et périls. Je me disois que si, à la Barrière-Denis, je trouvois un capitaine de poste un peu raisonnable, il me laissera passer. Je lui payai le prix de son bidet. Je le remerciai en pleurant. Je l'appelai mon ami Mouilletout. Je lui jurai que mon épouse étoit mieux faite que Vénus elle-même. Il me tendit mon certificat de civisme et j'enfourchai un grand cheval maigre, dont les secousses effroyables dissipèrent un peu mon aimable ivresse.

J'arrivai à la Barrière-Denis, en pleurant plus que jamais. Chaque phrase de la touchante lettre

qu'elle m'a écrite me revenoit en mémoire. Je jurai de lui pardonner tout, pauvre colombe, et de ne point la fouetter. Pour Engelbert, il devoit mourir, ainsi que Lesur et Quincy, et tous les autres amis de l'aimable Éléonore que je pourrois découvrir. Je n'étois pas encore bien renseigné sur le supplice que je ferois souffrir à l'infâme Panche. Je me dis que si je le condamnois à se promener avec un triangle en guise de chapeau et sans un mouchoir pour s'essuyer, ce seroit un supplice suffisant.

Minuit.

La compagnie qui occupe la poste appartient à la section de la Montagne. C'est d'un mauvais augure. Car cette section, comme toutes celles du centre, est infestée d'aristocratie bourgeoise, et elle renferme des hommes à honnêtes gens avec qui, nous autres bons sans-culottes, nous n'entretenons pas de relations amicales.

Pour comble de malheurs, le factionnaire de la porte ne dormoit pas. Sans quoi, j'eusse passé au grand trot, — car mon bidet trottoit comme une escarpolette, mais il trottoit. — Il fallut donc descendre et entrer au poste. Le capitaine étoit Brachet, teinturier, aristocrate et calotin, comme tous les gens de son état.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il brusquement.

— Sortir pour gagner Monfermeil. J'y ai une ferme. Le fermier vient de m'avertir, ce soir, que l'incendie l'a ravagée. Mais, avant tout, j'ai un conseil à te demander. As-tu jamais fouetté la citoyenne ton épouse ?

Il me regarda et répondit gravement.

— Je la fouette aux jours de décade, pour célébrer la fête. Ton passeport ?

— Je n'ai pas eu le tems de m'en procurer un. Mais voici une carte de civisme. Tu verras que je suis bon patriote et commissaire de ma section.

Il y jeta les yeux et s'écria :

— Empoignez-moi ce farceur-là, et fourrez-le en prison.

Quintidi, 7 heures du matin.

Trois gardes se précipitèrent et se rendirent maîtres de moi avant que j'eusse pu me défendre. On me jeta dans le cachot.

Je passai une nuit hideuse à jurer, à hurler, à maudire l'univers entier. J'étois comme un homme mordu par un chien enragé. Du moins, je le suppose.

Pendant ce temps-là, mon odieux rival étoit heureux.

Quand il fit un peu jour, je compris la conduite du capitaine Brachet. Mouillefeu s'étoit trompé de carte de civisme. Il m'avoit rendu celle d'un

citoyen Cocart, fabricant de pains à cacheter, et âgé de 59 ans. Il m'avoit pris pour Cocart, tant j'étois défait, et il avoit cru que je voulois le tromper en me faisant passer pour un jeune commissaire de comité révolutionnaire.

Sur le matin, j'obtins de faire passer un billet à mon oncle Joachim Ceyrat. J'attendis vainement la réponse. Il ne me répondit pas.

J'en conclus que mon affaire va mal. Il a craint que je ne fusse suspect. Dès lors, il ne veut faire aucune démarche en ma faveur. Cette conduite est conforme aux principes. Je n'en eusse peut-être pas fait autant, parce que je ne suis pas encore arrivé au vrai patriotisme.

En y réfléchissant, on ne peut demander à un oncle de ternir sa réputation de civisme pour aider un neveu suspect aux Pères de la Patrie. On ne pouvoit même le demander logiquement à l'auteur de ses jours.

D'ailleurs, j'étois devenu indifférent à tout. J'étois rentré dans mon bon sens, et j'attendois avec patience ce que décideroit le génie de la Liberté. Heureusement, le poste fut relevé par une compagnie de ma section, la compagnie de Monboisseau, un pur sans-culotte. Il rit beaucoup de l'aventure. Il me dit que l'opinion approuvoit la belle Éléonore, et que tout le monde l'eût blâmée de rester fidèle à un amant appelé devant le comité de Salut public. Il me relâcha.

Il y avoit longtems que j'avois pardonné à

l'aimable vierge républicaine, et en repassant dans ma mémoire les passages de sa lettre, je me sentois prêt à pleurer.

Je rentrai chez moi. Le portier me dit que Clovis étoit revenu de grand matin et que, apprenant que j'étois disparu, il avoit emporté beaucoup de choses de mon appartement, et que lui, portier, sachant son influence dans la section, n'avoit rien osé dire pour ne point passer pour aristocrate.

Il ajouta que l'infâme citoyenne Panche avoit été arrêtée le matin, sur la dénonciation de Julie Desmoulins.

En effet, on avoit trouvé, dans ses effets, un chapelet et d'autres simulacres du plus hideux fanatisme. On avoit également saisi une lettre d'un de ses fils, lui apprenant que la maison paternelle étant devenue inhabitable par la stupide tyrannie qui y règne, il avoit préféré émigrer que devenir franc-maçon comme l'auteur de ses jours.

Là-dessus, on avoit arrêté également l'austère Panche, comme père d'émigré. Mais celui-ci avoit proféré contre le monstre les malédictions les plus solennelles. Il avoit juré que si jamais on l'arrêtoit, il est prêt à l'égorger de ses propres mains, comme Brutus. On l'avoit relaché et porté en triomphe.

Ces nouvelles me laissèrent indifférent, et aussi la vue de mon appartement dévalisé par Clovis.

Pourtant, je fus satisfait de voir que la serrure de ma chambre avoit résisté et quelle étoit intacte.

Je me jetai sur mon lit et je dormis comme une pierre.

5 heures du soir.

Je me réveillai en entendant de grands coups frappés à ma porte. J'ouvris. C'étoit La Bussière.

— Je viens t'avertir, dit-il, que tu seras arrêté ce soir,

Il m'embrassa.

— Tu as tort de m'avertir, lui répondis-je froidement. Tu manques au devoir d'un vrai sans-culotte, en essayant de sauver un ennemi de la patrie.

J'étois digne de Brutus. La flamme de douleur avoit dévoré ce qui me restoit en moi des faiblesses de l'Ancien Régime.

Il me regarda comme on m'avoit regardé la veille, quand j'étois ivre. Je lui montrai le secret de ma cachette.

— C'est là, lui dis-je, que tu trouveras ce que j'ai de plus précieux, et surtout mon journal, que tu publieras, pour montrer à nos neveux comment la Révolution a su faire, d'un peuple avili par la religion chrétienne, une nation libre, pure et fière.

Il devint rouge de colère.

— Sais-tu l'envie qui me prend ? s'écria-t-il.

C'est de te casser la tête ! Mais vous êtes encore plus stupides que lâches. Un vrai troupeau de moutons que ces Jacobins. Il n'y a pas d'esclaves aussi imbéciles que cette troupe-là.

Il s'en alla, après avoir craché avec mépris.

Je le plaignois au fond de mon cœur. Je profitai pourtant de son conseil et je portai dans ma cachette introuvable ce que j'avois de plus cher, les reliques de ma mère, le sabre que j'avois teint du sang de l'ennemi à la bataille de Wattignies et les fleurs que la pauvre Éléonore portoit à la fête de l'Être suprême. Je les baisai en pleurant. Je me recouchai et je me rendormis comme Alexandre à la veille de la bataille d'Arbelles, je crois.

Je ne tardai pas à être éveillé de nouveau. Je croyois que c'étoit la bande Héron. C'étoit encore mon portier.

Il montoit pour m'apprendre que l'austère Panche vient d'être définitivement arrêté. On avoit reçu à la poste une lettre pour lui. On l'avoit ouverte, selon l'usage. Elle venoit de l'infâme Vendée, d'où son fils cadet lui écrivoit qu'il avoit mieux aimé se battre contre les républicains, que de continuer de vivre au sein de la maison paternelle qui étoit un enfer.

Le portier annonça que Clovis m'avoit dénoncé, à la Section, comme un aristocrate égoïste et bourgeois, feignant, pour tromper les sans-culottes, des sentimens d'égalité que je n'avois pas, et un indulgent ;

Ce portier avoit l'âme pusillanime, et croyoit que j'allois me préparer à défendre ma vie, contre les représentans de la patrie. Je ne pus m'empêcher de lui donner une liasse d'assignats. Mais ce fut ma dernière foiblesse. Je sentis mon âme revenir tout entière à la République, en voyant avec quelle énergie elle savoit triompher de ses ennemis, même de ceux qui comme moi, avoient un seul instant maudit sa vertu.

Je me préparai à renfermer dans la cachette ce journal, témoignage de mes foiblesses patriotiques, mais aussi de ma pureté. Je déchirai le portrait de ma mère chérie, pour qu'il ne fut pas profané par une main téméraire. Je mis sur mon sein un ruban, doux larcin que j'avois fait à mon Éléonore, au tems où je suppose que j'étois seul à les commettre, et j'attendis comme Marius à Minturnes.

La fin de ce manuscrit est écrite d'une autre main, que je crois être celle de Labussière.

Vers le soir, une troupe vint l'arrêter. Elle étoit nombreuse. Elle se composoit de gendarmes des tribunaux parmi lesquels se trouvoit Merda. Une foule considérable les accompagnoit. On y pouvait remarquer Maugas et Guérin, les deux amis particuliers d'Alcibiade ; Didier et Héron, qui étoient sans doute envoyés par Robespierre; Julie Desmoulins et Charles de Labussière.

Il étoit arrêté, comme suspect de conspiration, sur un ordre du comité du Salut public, signé Robespierre, Barère, Collot et Billaud. Alcibiade ne fit aucune résistance,

Clovis avoit accompagné les gendarmes. En le voyant, Ceyrat saisit une chaise très lourde et lui en asséna sur la tête un coup qui l'abattit. Il continua de le frapper avec fureur. Le sang de l'officieux couloit de toutes les parties de son visage. Il resta évanoui.

— Tiens, dit Julie Desmoulins, voilà mon premier échelon cassé.

Alcibiade s'écria :

— Le fripon ne volera plus personne. Citoyens, dit-il à ses gardes, je n'oppose aucune résistance ; et si j'ai battu ce citoyen, ce n'est pas parce qu'il m'a dénoncé. Non. Il a rempli le grand devoir démocratique, le premier commandement du catéchisme républicain : Dénoncez-vous les uns les autres. Je ne l'eusse même pas puni, s'il avoit attendu, pour me voler, ce soir ou demain, c'est-à-dire après que j'eusse été décrété de suspicion, car les biens d'un suspect peuvent justement tenter un sans-culotte, et il eût, en me volant, rempli le deuxième commandement de la loi révolutionnaire : Pillez-vous les uns les autres. Non, je veux dire : Pillez ceux que vous avez dénoncés. Mais ce matin, j'étois un magistrat de cette section ; en me dépouillant, il a commis un crime contre cette section, l'auguste santuaire, la monta-

gne de cette capitale de l'humanité régénérée. Partons. Que mes dernières paroles soient gravées dans votre cœur et transmises par ses mains à la postérité.

On applaudit avec enthousiasme. Alcibiade sourit à ses deux amis, Maugas et Guérin. Ceux-ci lui tournèrent le dos en l'appelant scélérat. Il eut un moment d'angoisse qui se peignit sur sa bonne et franche figure. Puis, il se mit en marche en criant :

— Vive la République !

— Mais, imbécile ! murmura Merda à son oreille, crie donc : A bas les tyrans ! Nous te délivrons, nous soulevons la section où on t'aime, et nous allons jeter cette Commune de lâches à l'eau. C'est ce que désirent les Comités et la Convention.

— Vive la Liberté ! cria Alcibiade.

— Que le diable m'emporte ! dit le jeune gendarme à Labussière ; je ne les croyois pas aussi avilis que ça.

— S. n. d. D., dit Héron au prisonnier ; hurle donc jocrisse, crie : A bas la tyrannie ! Ameute la section où on t'aime, et nous allons jeter cette Convention de lâches par la fenêtre. C'est ce que désirent Robespierre et la Commune.

Alcibiade continua sa route, en criant :

— Vive la Montagne !

— Un berger et quelques chiens suffiront bientôt pour gouverner la France, dit Labussière, qui n'a jamais pu retenir un bon mot, dût-il lui en coûter la tête.

— C'est justement ce que pense l'Incorruptible, dit Héron. D'ici à peu de jours, nous offrirons à la France une bergerie. L'âge d'or, quoi! mon fils!

— Avec Robespierre pour berger.

— Et moi pour chien.

On trouva à la porte l'austère Panche. Il avoit fallu le bourrer de coups de crosse pour le faire marcher. Il étoit hideux de terreur. On lui avoit lié les bras. Il étoit inondé de sueur.

— Lâche, cria une voix du milieu de la foule. Les calotins que tu as fait égorger en Septembre étoient plus braves que toi! Ils ne trembloient pas, comme toi.

Il s'éleva là-dessus de grands cris. On le gourma vivement dans la foule. On ne put découvrir qui avoit ainsi parlé.

Panche demanda avec larmes qu'on lui enlevât ses liens pour pouvoir s'essuyer le front. On y consentit. Il saisit son écharpe qu'il avoit mise dans sa poche, et s'essuya avec délice. Il releva la tête en criant:

— Vive la Révolution!

Il est difficile de dire quelle pensée passa par sa foible cervelle. Il se mit à agiter les bras et les mains. C'étoit le signal d'appel et de détresse des francs-maçons.

— Le scélérat défie la patrie, la section, la République, hurla la voix de Wiltcheritz.

— Il cherche à soulever le peuple, cria Julie Desmoulins.

Quelques crosses se levèrent et le misérable tomba le front ensanglanté.

Alcibiade s'arrêta. Ses bons yeux si doux se remplirent de larmes.

— C'est tout ce qui me restoit d'Éléonore, dit-il.

— Ah! bon, qu'est-ce que tu veux que je lui dise de ta part à la vertueuse Éléonore? lui demanda Julie en ricanant.

Il la regarda fixement, hésita un instant, comme il lui arrivoit jadis, quand il étoit tenté de faire quelque méchanceté, car il n'y eut jamais un cœur plus naturellement doux, et il répondit d'une voix méprisante :

— Tu lui diras que Julie Desmoulins me dégoûte.

Elle lui cracha au visage. La Bussière lui donna un croc-en-jambe. Elle tomba, ne put se relever assez tôt et une partie de la troupe lui passa sur le corps.

— Maintenant, citoyens, frères et amis, conduisez-moi à la Roche Tarpéienne! s'écria Alcibiade. Je me précipiterai du haut de sa crête sourcilleuse, en pensant à Éléonore et à la Liberté.

— Elles sont propres toutes deux, cria la même voix qui paroissoit sortir de la foule.

On se gourma de nouveau avec un redoublement de chaleur.

— Voyons, dit tout bas Labussière à son ami,

voilà deux fois que je mets la foule en branle, pour t'offrir l'occasion de fuir. Tu vois, les gendarmes sont occupés à se garer des coups. File, cache-toi pendant deux ou trois jours. La machine craque...

— Je demande la Roche Tarpéienne ! cria Alcibiade.

On le conduisit à la Conciergerie.

FIN.

Châteauroux. — Typ. et stéréotyp. A. MAJESTÉ